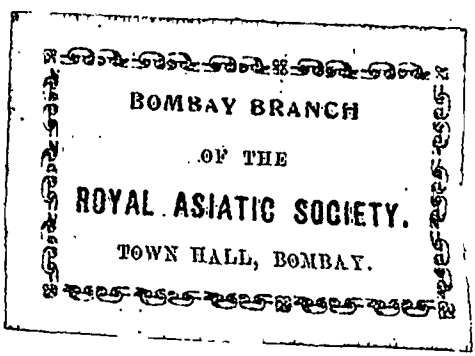
00050680



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

Oriental Translation Fund

LONDON.

INSTITUTED 1828.

UNDER THE PATRONAGE OF HIS MOST GRACIOUS MAJESTY

WILLIAM THE FOURTH.

THIS COPY

WAS PRINTED FOR

THE BOMBAY BRANCH

Royal Asiatic Society.

LES AVENTURES

DE KAMRUP.

Ex. d. 11

IMPRIMÉ

PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX,

A L'IMPRIMERIE ROYALE DE FRANCE,

ET SE VEND A PARIS

CHEZ DEBURE FRÈRES, LIBRAIRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

7, RUE SERPENTE.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

LES ŒUVRES DE WALI, publiées en hindoustani par M. Garcin de Tassy, 1834. In-4° royal, broché ..... 20 fr.

Les mêmes en papier vélin 30

RUDIMENTS DE LA LANGUE HINDOUSTANI, à l'usage des Élèves de l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes ; par le même. 1829. In-4° broché ..... 9 fr.

Les mêmes en papier vélin 14

APPENDICE AUX RUDIMENTS DE LA LANGUE HINDOUSTANI, contenant, avec quelques additions à la Grammaire, des lettres hindoustani originales, accompagnées d'une traduction et de *fac simile*. 1833. In-4° broché. Prix ..... 9 fr.

Le même ouvrage en papier vélin 14

LES AVENTURES

DE KAMRUP,

PAR TAHCIN-UDDIN;

TRADUITES DE L'HINDOUSTANI

PAR M. GARCIN DE TASSY,

PROFESSEUR D'HINDOUSTANI A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES,
MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES
DE PARIS, DE LONDRES, DE CALCUTTA, DE MADRAS ET DE BOMBAY.

50680
ae

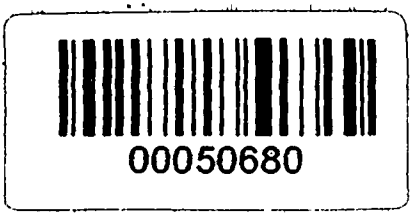
Ex. d

PARIS.

PRINTED UNDER THE AUSPICES
OF THE ORIENTAL TRANSLATION COMMITTEE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND.

M DCCC XXXIV.

ORI
Fo 891.433
Tah /Ave
50680



PRÉFACE.

La littérature hindoustani, longtemps ignorée, apparaît aujourd'hui riche de productions de tout genre, orgueilleuse de son importance actuelle et de son brillant avenir. Des romans en vers forment une portion de la masse imposante des écrits qui constituent cette littérature nouvelle pour l'Europe. Un de ceux que j'ai lus avec le plus d'intérêt, c'est celui qui roule sur les aventures de Kâmrûp, et qui est intitulé proprement *Histoire de Kâmrûp et de Kala*[1]. A côté de tableaux exacts des mœurs et des usages de l'Inde, se lisent des détails demi-géographiques, demi-historiques, fort curieux, et qui peuvent jeter du jour sur des questions encore obscures. Cet ouvrage est d'autant plus digne d'attirer l'attention des savants, qu'il est probablement imité d'un ancien livre hindî ou sanscrit, duquel l'auteur arabe de l'Histoire de Sindebâd le Marin paraît avoir tiré son récit. Si cette légende remarquable, arrivée chez nous par l'entremise des Arabes, y a été accueillie avec tant de plaisir,

[1] قصهٔ کامروپ و کلا.

et a occupé les veilles de plusieurs savants[1], la narration fidèle que je publie aujourd'hui, écrite dans la patrie des héros de ces voyages, et presque dans la langue qu'ils devaient parler, sera-t-elle reçue avec moins d'intérêt du public éclairé ?

J'ignore jusqu'à quel point le roman des Aventures de Kâmrûp est historique. La patrie de Kâmrûp est Aoude, et celle de Kala, Ceylan ; or on sait qu'Aoude était le royaume de *Daçaratha*, père du grand *Râma*, et qu'il étendit son empire jusqu'à l'île de Ceylan qu'il soumit. L'époque des aventures de Kâmrûp, si ce prince a existé, est nécessairement antérieure à la conquête des musulmans. Richard Hole[2] fixe l'existence (imaginaire) de Sindebâd le Marin, à la fin du VIIIe siècle : notre héros a vécu probablement à la même époque.

Quoi qu'il en soit, Kâmrûp et Kala ne sont pas moins célèbres dans l'Inde que Nal et Daman, Manahora et Madhmâlat, Hîr et Rânjha[3] ; et de

[1] Principalement de Richard Hole, de feu Langlès, et de M. Walkenaer. Le premier a publié sur cette narration un ouvrage intitulé *Remarks on the Arabian Night's Entertainments ; in which the origin of Sindebad Voyages... is particularly considered ;* le second a publié le texte et la traduction de ces curieux voyages, et le troisième a lu à la séance publique de l'Académie des Inscriptions, tenue le 22 juillet 1831, un Mémoire sur cette même production singulière.

[2] Dans l'ouvrage que je viens de citer, pag. 17.

[3] Amants célèbres connus chez les Grecs sous les noms de *Héro et Léandre*. Afsos nous apprend (*Araïsch-i Mahfil*, pag. 191) que leur tombeau est sur la rive du *Chinâb*, à quatre kos de *Hazâra*. « Les habitants

même que différents poëtes indiens ont chanté dans leur langue ces amants fameux, de même aussi plusieurs écrivains ont développé les curieuses aventures de nos amants. Outre les anciens ouvrages hindî ou sanscrits qui ont pu être écrits sur ce sujet, il existe un roman persan moderne [1] où ces mêmes aventures sont racontées. Cet ouvrage, écrit en prose entremêlée de quelques vers, a été traduit en anglais [2] par le savant colonel W. Francklin, le même qui a donné des *Observations made in a Tour from Bengal to Persia*, etc., publication traduite en français par feu Langlès; mais ce roman diffère essentiellement du poëme hindoustani. Des aventures précieuses par des détails topographiques s'y cherchent en vain, tandis que d'autres bien moins intéressantes y occupent des pages entières. Les noms des personnages, à l'exception de celui de Kâmrûp seul, ne sont pas les mêmes; l'héroïne entre autres est nommée *Kâmlata*, tandis que ce dernier nom est, dans le

« du *Panjâb*, dit-il, récitent mille poëmes sur leurs amours, et chantent « en leur honneur des élégies qui font couler les larmes des auditeurs « sensibles. »

[1] J'en ai deux copies dans ma collection particulière. Dans la première, écrite en 1150 (1788), se trouvent quelques notes marginales en anglais. La seconde a été écrite un an plus tard à Murschîd-Abâd, par un calligraphe qui a épuisé toutes les ressources de son art pour donner aux lignes de chaque page une forme singulière.

[2] Sous le titre de *The Loves of Camarupa and Camalata*, etc. London, 1793. 12mo.

poëme hindoustani, celui de la confidente de la princesse; et *Kala* ou *Kâmkala* devient le nom de la confidente.

Le poëme hindoustani dont j'offre au public la traduction faite pour la première fois est donc un ouvrage original distinct du roman persan. Richard Hole nommait les voyages de Sindebâd, l'*Odyssée arabe;* nous pourrions nommer, avec plus de raison encore, ces aventures diverses, l'*Odyssée hindoustani.* Kâmrûp est effectivement un autre Ulysse, et ses aventures sont plus variées encore que celles du héros grec.

Le Dr Gilchrist, qui a cité plusieurs vers de ce poëme dans sa Grammaire imprimée à Calcutta, en 1796, n'en a point indiqué l'auteur; mais dans deux des manuscrits que j'ai eus à ma disposition, on lit qu'il a été écrit par un musulman nommé *Tahcîn uddîn*[1], en l'année 1170[2] de l'hégire (1756 de J. C.).

Ce poëme est ce qu'on nomme en persan et en hindoustani un *masnawî,* c'est-à-dire un poëme dont les vers se composent de deux hémistiches sur une même mesure, et sur une même rime qui change avec chaque vers. On nomme en arabe

[1] تحسين الدين, à la lettre : *l'approbation de la religion.*

[2] Le *târikh* qui contient la date se compose des mots گل و خوش بهار *rose et charmant printemps.* En additionnant les lettres qui le composent, on forme la date que j'indique.

ces sortes de vers, *muzdawaj* (appariés). Ceux-ci appartiennent au mètre nommé *mutacârab*, et sont composés de trois bacchiques et d'un trochée [1].

J'ai eu à ma disposition trois exemplaires manuscrits de l'ouvrage dont il s'agit. Le premier, acheté en 1829, chez Howell et Stewart, libraires à Londres, est le plus ancien, et me paraît le meilleur des trois. C'est aussi celui que j'ai suivi de préférence; j'ai même fait mon travail sur celui-là seul, et je l'ai revu sur les deux autres, que je n'ai eus que plus tard en ma possession. Ce manuscrit est un petit in-folio dont la transcription a été terminée le 12 safar, de l'an 18 du règne de Schâh Alam [2]. Quant au deuxième exemplaire, mon honorable ami M. le capitaine Antony Troyer, secrétaire du collége hindou de Calcutta, a bien voulu le faire copier pour moi sur un manuscrit unique qui existe à la bibliothèque du collége de Fort-William. Cette copie est assez bonne, mais l'écriture en est trop négligée. Le troisième est un don du savant *occidentaliste* le Mahârâja Kalî Krischna Bahâdur. Le copiste fait savoir qu'il l'a terminé un lundi 27 aghan (novembre-décembre) de l'année *actuelle* [3], il ne dit pas laquelle. C'est

[1] On peut voir dans mon Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, en quoi consistent les licences poétiques particulières à cette langue. (*Nouveau Journal asiatique*, t. X, p. 249 et suiv.)

[2] Dernier empereur mogol, qui commença à régner en 1761.

[3] سنهٔ حال,

un in-folio parfaitement peint, mais dont la rédaction me paraît moins bonne que celle des deux autres : il m'a été cependant d'une grande utilité pour mon travail.

Je désignerai dans mes notes ces manuscrits par les lettres A, B et C. Je n'ai généralement traduit que les vers qui se lisent dans deux manuscrits différents, néanmoins j'ai souvent négligé cette règle pour ceux qu'on trouve seulement dans le ms. A, parce qu'il m'a paru mériter plus de confiance. La rédaction des trois manuscrits est loin d'être identique; ils diffèrent quelquefois considérablement les uns des autres. On peut dire qu'il n'y a pas deux vers de suite parfaitement semblables dans les trois manuscrits : aussi ai-je dû renfermer dans d'étroites limites la citation des variantes; car il aurait fallu étendre les notes hors de mesure, si j'avais voulu les citer toutes, ainsi que les passages que j'ai omis, parce qu'ils m'ont paru être des interpolations.

J'ai fait ma traduction aussi littérale que possible, en tâchant cependant de la rendre intelligible aux lecteurs européens. J'ai suivi pour cela la méthode que j'ai adoptée dans mes autres ouvrages, et qui, je crois, a reçu l'approbation des orientalistes. Je me suis donc permis seulement de lier les phrases qui ne l'étaient pas, de traduire, en des cas particuliers, d'une manière un

peu libre, et même de laisser quelquefois des membres de phrase, pour omettre des répétitions fastidieuses que les Orientaux n'évitent jamais; mais je ne me suis pas permis de défigurer le sens, ni d'habiller l'expression à l'européenne. Pour me conformer à l'usage généralement admis par les Anglais, j'ai adopté dans la traduction plusieurs mots hindoustani qui n'auraient pu se rendre que par des périphrases.

J'ai accompagné mon travail de notes propres à expliquer ce qui peut paraître obscur ou exiger des développements. J'ai eu soin, dans l'occasion, de les enrichir de fragments d'ouvrages hindoustani inédits ou non traduits encore.

Le Comité des traductions orientales de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ayant bien voulu favoriser, par une souscription, l'impression de la traduction française de Kâmrûp, qui paraît par conséquent sous ses auspices, je la publie d'abord, et je me réserve de donner, sous forme d'appendice, pour mes auditeurs et pour toutes les personnes qui cultivent la littérature hindoustani, le texte de cet ouvrage, parce qu'il est correct et élégant, quoique simple et sans prétention, et qu'il me paraît très-propre à exercer les étudiants. Il les préparera d'ailleurs à la lecture des *diwân,* dont le style, généralement plus relevé, est rendu plus difficile encore par les mé-

taphores souvent exagérées qui s'y trouvent en abondance.

Dans l'impression du texte, je suivrai à dessein les irrégularités orthographiques des manuscrits, rétablissant néanmoins quelquefois la véritable orthographe, lorsque je le croirai indispensable. Je ne manquerai pas surtout de rectifier les mots arabes, lorsqu'ils auront été mal orthographiés par les copistes; ce qui est arrivé quelquefois, parce que les Indiens, ne pouvant prononcer comme il faut plusieurs lettres particulières à l'arabe, les confondent avec d'autres lettres, et les remplacent ensuite dans l'écriture par ces dernières.

Actuellement je dois faire connaître la manière dont j'ai rendu les lettres hindoustani qui ne correspondent pas exactement aux nôtres. J'en ai traduit plusieurs par le même caractère latin, pour ne pas adopter des signes inconnus ou une orthographe bizarre.

CONSONNES.

ت et ط	t	ڈ	d
ث et ص	s, c *ou* ç	ذ, ض et ظ	z
ج	j	ڑ	r
چ	ch	ژ	j
ح	h	ش	sch
ع	a, i, u	و	w
غ	g *ou* gu	ی	y
ق	q *ou* c		

VOYELLES.

ا अ	a	اُ उ	û
آ आ	â	ای ए	é
اِ इ	i	اَی ऐ	ai
اِی ई	î	او ओ	o
اُ उ	u	اَو औ	au

Je terminerai ma préface par la liste des personnages qui figurent comme acteurs dans le roman des Aventures de Kâmrûp.

KAMRUP کامروپ, héros du poëme. Ce nom est formé des mots काम *amour*, et रूप *figure, forme*. Kâmrûp est aussi fréquemment nommé *le Kunwar* کنور, mot qui signifie *prince royal*.

PIT ou RAJ PIT پت ou راج پت, père de Kâmrûp, mahârâja d'Aoude. Ce nom est formé des mots राज्य *royaume*, et de पति *seigneur*; mais c'est plutôt un titre d'honneur qu'un nom propre.

SUNDAR-RUP سندر روپ, mère de Kâmrûp. Ce nom propre est formé des mots सुंदर *belle*, et रूप *forme*. On a mis quelquefois *Sundar* seulement, à cause de la mesure des vers.

KARAMCHAND کرمچند, ministre de Pit (père de Kâmrûp), et père de Mitarchand, ami et ministre de Kâmrûp. Ce nom est formé probablement des mots कर्म *action, destin*, et de चंद pour चन्द्र *lune*.

KANWALRUP کنولروپ, médecin de Pit, et père de l'ami de Kâmrûp, du même nom. Ce nom est formé des mots कंवल *lotus*, et रूप *forme*.

Les six amis de Kâmrûp, savoir :

MITARCHAND مترچند, ministre de Kâmrûp, fils de Karamchand. Ce nom est formé de मित्र *soleil*, et de चंद्र *lune*.

KANWALRUP (voyez plus haut).

ACHARAJ اچارج pour आचार्य्य *guide spirituel*, pandit.

CHITARMAN چترمن, *peintre*, nom formé de चित्र *peinture*, et de मन: *esprit*.

MANIK مانك, *joaillier*, pour माणिक्य *pierre précieuse, rubis*.

RASRANG رسرنك, *musicien*, रस रंग ou रंग रस *mélodie*.

LE DERVICHE, à qui est due la naissance miraculeuse de Kâmrûp.

KALA ou KAMKALA كلا كام, héroïne du roman, maîtresse de Kâmrûp. Ce nom est formé des mots काम *amour*, et कला *art*. J'ai adopté l'abréviation Kala, pour éviter la cacophonie de *Kâmrûp* et de *Kâmkala*, suivant en cela l'exemple du Dr Gilchrist, qui a nommé ainsi cette princesse dans son *Hindoostanee Philology*, pag. 378.

KAMRAJ كامراج, père de Kala, roi ou mahârâja de Sarândîp. Ce nom est composé des mots काम *amour*, et राज्य *royaume*.

GANDHARB گندهرب pour गन्धर्व्व *musicien céleste, sorte de demi-dieu*; autre roi ou mahârâja de Sarândîp.

KARPIT كرپت, nom formé de कर *tribut, impôt*, et de पति *seigneur*; autre roi ou mahârâja de Sarândîp.

LATA ou KAM LATA لتا كام, et aussi LATA KAM, amie et confidente de Kala; fille du ministre de Kâmrâj. Ce nom est formé des mots काम *amour*, et लता *plante*. C'est le nom qu'on donne à l'*Ipomœa quamoclit* de Linnée, plante consacrée à l'amour.

SUMIT سمت, brahmane, directeur de Kala; nom formé de सु *bonne*, et de मति *conscience*.

KARAN كرن, roi d'Hougly, apparemment du Bengale, dont Hougly pouvait être la capitale à l'époque où on a écrit

la légende de Kâmrûp. कर्ण est le nom qu'on donne à celui qui est issu d'une femme de la tribu de *Chatriya*.

Dans l'histoire mythologique des Hindous, un prince de ce nom, fils de Sûrya et de Kûntî, avant le mariage de celle-ci avec Pândû, fut aussi roi d'*Anga* ou du Bengale propre. (Wilson, *Sanscrit Dictionary*, p. 195.)

CHANDAR-MUKH چندر مکھ, fée éprise de Kâmrûp. Ce nom se compose des mots चंद्र *lune*, et de मुख *face*.

CHITR-SAR چتر سار, mère de Chandar-mukh, de चित्र *peinture*, et de सार *valeur*.

RAOTA راوتا, reine du *Tirya-râj*. راوتا dérive du mot hindou راؤ *prince*; تریا راج, des mots sanscrits स्त्री *femmes*, et राज्य *royaume*.

LES AVENTURES
DE KAMRUP

INVOCATION.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

O Dieu ! tu es vraiment le créateur de l'univers, tu es l'auteur du monde visible et du monde invisible. Personne ne saurait décrire ta puissance, car ta science n'est manifeste à qui que ce soit. Dans les deux mondes tes œuvres sont infinies. Tes merveilleux trésors sont visibles aux mortels ; c'est de ces trésors que vivent les êtres animés, sans les trouver jamais épuisés. Quoique ta crainte fasse trembler tous ces êtres aussi bien que les génies, l'amour qu'ils ressentent pour toi leur fait invoquer ton nom. Tu as tout créé par amour, et ton amour a agité tous les cœurs.

C'est cet amour qui se manifesta dans Joseph, et qui fit quitter à Zalîkha son voile ; par lui le grand Mahmûd fut comblé d'honneurs, et l'esclave Ayâz fut digne de devenir roi. C'est ce même amour qui agita Khusrau et Farhâd, et qui plongea dans la douleur la

belle Schîrîn. C'est cet amour qui, dès l'éternité, embrasa le cœur de Majnûn, et lui inspira un prétexte pour voir le désert qu'habitait Laïlî. C'est encore cet amour qui rendit Nal épris des charmes de l'intéressante Daman, et en fit un austère joguî. C'est cet amour enfin qui conduisit Manohar de porte en porte, après que sa vue fut tombée sur la belle Madhmâlat.

Tous ceux qui ont marché dans la voie de cet amour n'ont-ils pas été réunis à l'objet de leur affection, quelque étrangers qu'ils lui fussent? Mais le siècle sourit en voyant l'homme dont le cœur est la résidence de l'amour, et cependant celui en qui règne l'amour a sur les autres hommes, dans les deux mondes, une honorable prééminence.

Ischc, nom sacré de l'amour, se compose de trois lettres; l'amant en retiendra l'explication, qui lui paraîtra sans doute satisfaisante. La première est le *aïn*. Elle se saisit de l'esprit, et lie le cœur par les deux tresses des cheveux de l'objet aimé. La seconde est le *schîn*, lettre qui fait perdre la modestie, la retenue et même l'honneur, et qui remplit de soucis le malheureux amant. La troisième est le *câf*. Ennemie du repos, elle jette dans l'agitation, après avoir privé de la raison et de la pudeur.

L'amour est un fleuve toujours impétueux. Les feux de l'amour ne quittent pas, sans le consumer, celui qu'ils ont attaqué; et quel est l'homme qui ne les a pas ressentis? L'amour trouve indigne de lui le cœur froid que sa flamme n'a pas réchauffé; au contraire, l'être privilégié qui a su traverser cet océan igné, celui-

là, guidé par l'instinct de l'amour, rencontrera son ami. Dans le jardin de l'amour règne un admirable printemps, un zéphyr parfumé le parcourt continuellement. Mais que dis-je ? l'amour n'a proprement ni couleur, ni forme, ni exhalaison ; ce n'est pas non plus une eau qui puisse manquer de limpidité. Ceux que le désintéressement le plus parfait n'a pas animés sont privés pour toujours de respirer le doux parfum de l'amour.

L'amour est bien tel que je viens de le décrire ; celui qui le possède tient en ses mains une vessie de musc. Désire-t-on cette précieuse vessie, on a la coupe qui la contient, dans Mahomet. Oui, Mahomet est cette éminente vessie de musc dont l'existence a détruit le mensonge. Dieu l'a établi le chef de toutes les créatures; il a placé cet homme admirable au-dessus des autres prophètes. La terre et les cieux, le monde spirituel et le monde matériel lui sont soumis; si ce n'était lui, ils n'existeraient pas. Il a pris sur lui les fautes de son peuple ; il sera notre intercesseur au grand jour du jugement : que dis-je ? il présidera à ce jour solennel de la grande rétribution.

Ses quatre célèbres amis et compagnons, Abûbikr, Omar, Osman et Alî, *le lion* (de Dieu), ne sauraient être loués convenablement ; contentons-nous de désirer que sur eux et sur les autres compagnons du Prophète soit l'inaltérable paix.

CHAPITRE I.

NAISSANCE DE KAMRUP.

Écoutez actuellement le récit d'une histoire d'amour : je veux parler de celle du prince Kâmrûp et de la princesse Kala.

Sur le royaume d'Aoude et de Gorakh régnait un monarque qu'on nommait *le Mahârâj Pit*. Son empire s'étendait au loin ; il possédait des biens immenses, des palais richement ornés de peintures et de dorures. Il possédait enfin tout ce qu'on peut désirer sur la terre ; toutefois il n'avait pas de fils, quoiqu'il le désirât vivement. Animé de l'espoir que Dieu lui en donnerait un, il y pensait sans cesse ; mais il ne communiquait à personne ce qu'il ressentait. Parmi ceux qui approchaient le plus de lui, six personnages, pleins de mérite, étaient dans le même cas. Karamchand, son intelligent ministre, excellent diplomate, habile rédacteur de dépêches ; son médecin, qui ne le quittait jamais ; son pandit, homme religieux, qui se distinguait par sa sagesse ; son industrieux joaillier, qui connaissait parfaitement toutes les pierres précieuses ; son peintre, habile à tracer des portraits d'une ressemblance parfaite ; enfin, son musicien dont il recherchait avidement la compagnie. Tous les six excellaient dans leur genre de mérite, et faisaient ressembler la cour de Pit à celle d'Indra. Le mahârâj les aimait beaucoup, et, de

leur côté, ils étaient assidus à son service. Comme lui ils n'avaient pas de fils; comme lui ils pensaient sans cesse à ce sujet de tristesse.

Le mahârâj, continuellement livré aux mêmes réflexions, leur tint un jour ce discours: « Je me convaincs toujours plus que la maison qu'un fils n'anime « pas par sa présence est obscure et sans lueur. Avec la « progéniture, la royauté n'est pas un vain mot; sans « elle, tout devient inutile. Heureux ceux que Dieu a « destinés à se survivre dans leurs enfants! leur vie se « passe avec tranquillité..... Quant à moi, je vais « abandonner mon trône, ces richesses, et vous gouvernerez le royaume pour moi..... Écoutez quel « est mon projet. Tandis que vous régirez l'empire, « j'endosserai la robe de la mendicité, je me ferai bairaguî et j'en prendrai les insignes. Je frotterai mon « corps avec de la bouse de vache en cendre, je dresserai mes cheveux et j'entourerai mon cou d'un collier « pareil à ceux des atît; je sortirai de mon palais sous « ce costume, et, tenant à la main un vase de terre à la « manière des joguî, j'errerai de ville en ville, de pays « en pays. Je parcourrai le monde comme un malheureux sans ressources, et peut-être Dieu, touché de mon « austère pénitence, m'accordera-t-il un fils..... Je « me prosternerai volontiers devant celui qui de la part « de l'Éternel m'en promettra un. »

Les compagnons du mahârâj Pit entendirent avec peine l'expression de la volonté du prince, et leur intelligence fut dans l'hésitation sur ce qu'ils avaient à répondre. Ils réfléchirent tous, mais ils ne se décidèrent

à rien; ils ne dirent point qu'ils se chargeraient de l'administration du royaume. Le sage et prudent ministre Karamchand prit enfin la parole : « Sire, dit-il respec-« tueusement, permettez-moi de vous développer ma « pensée. Puisque la providence vous a départi la sou-« veraineté d'un empire riche et puissant, prenez-en « soin vous-même et contentez-vous de demander aux « malheureux des vœux et des prières. Faites des distri-« butions solennelles de vivres, éclairez ainsi avec la « lampe du bonheur le logis obscur du pauvre. Convo-« quez tout le monde, donnez à chacun de quoi se vêtir. « Parlez avec bonté à ceux qui se présenteront; montrez-« leur les bonnes œuvres de tout genre que vous faites, « et j'ose vous promettre que par le moyen de leurs « supplications, le désir qui remplit votre cœur trou-« vera son accomplissement. Il sera bon de leur faire « entendre que leur présence à la fête religieuse dont « il s'agit sera pour vous le gage de la naissance d'un fils. « En effet, si les joguî prient pour le mahârâj, il obtien-« dra du ciel un héritier. »

Pit se rendit facilement à l'avis de Karamchand, et commanda qu'on agît conformément à ce qu'il avait dit.

Ce ministre éclairé prit donc congé du monarque et sortit du palais, se promettant bien de faire construire dans la ville un édifice pour les distributions dont il avait parlé. Il fit donc venir les principaux architectes et leur dit de préparer tous les matériaux nécessaires pour la bâtisse, tels que terre et briques, et d'élever ensuite un édifice spécial pour des distributions gratuites et solennelles de vivres, en ayant soin qu'il fût susceptible de

contenir quatre cents personnes. Il ordonna qu'on le fournît de toutes les denrées et provisions nécessaires, en sorte que matin et soir les pauvres pussent y trouver une nourriture toute préparée.

Lorsque cet édifice fut achevé, Karamchand y fit en effet distribuer des vivres. Au commencement et à la fin de chaque jour les pauvres, les étrangers, les voyageurs venaient prendre part à ces aumônes. Leur vœu unanime était que le Très-haut accordât un fils au mahârâj. Pendant un an cet édifice fut abondamment pourvu de toutes les denrées qui existent dans le monde; pendant un an Karamchand disait aux malheureux qui se présentaient : Faites des vœux pour le monarque. Un jour un derviche couvert d'une peau d'animal se présenta devant le zélé ministre. Karamchand l'accueillit avec distinction, et, lui offrant ses salutations respectueuses, l'engagea de s'asseoir et lui tint ce discours : « Le souve-« rain de cet empire désire vivement la naissance d'un « fils; votre esprit bienveillant éprouvera sans doute de « la sympathie pour ce prince, et vous lui annoncerez « un héritier. » Sur-le-champ le derviche ému de compassion remit à Karamchand un fruit de srî qu'il avait pris dans les *jangles* en lui recommandant de le donner au prudent monarque : « Qu'on fasse manger ce fruit à la « reine, lui dit il, si toutefois elle est aimée du mahârâj. « Puisque ce monarque a ouvert sa capitale aux malheu « reux, Dieu lui accordera certainement ce qui fait l'objet « de ses vœux ardents. » Karamchand, satisfait de ce qu'il venait d'entendre, s'empressa d'aller porter au mahârâj le fruit merveilleux, et de lui répéter les paroles du fa-

quîr. De son côté, Pit se livrant à la joie prit le fruit dans sa main; il traversa rapidement son palais en prononçant le nom de Dieu, et, l'espoir dans le cœur, il se rendit auprès de la reine et lui présenta le srî.

Sundar-rûp (c'était le nom de la reine) avait en partage la beauté du corps, et l'amour le plus tendre l'unissait à son royal époux. Elle prit ce fruit avec empressement et alla au bain l'esprit rempli des plus douces pensées.

Là elle mangea ce fruit précieux, se fit masser et parfumer le corps d'odeurs agréables; puis elle alla trouver le roi: ils jouèrent ensemble, et en ce jour même elle conçut. La ville entière ne tarda pas à apprendre l'heureuse nouvelle de la grossesse de la reine, et elle en témoigna sa joie. Ainsi le roi put espérer d'avoir un successeur, et ses sujets partagèrent sa satisfaction. Ce fut la louable pratique de l'aumône qui attira la bénédiction du ciel non-seulement sur le mahàràj, mais encore sur ses six compagnons. En effet, ces officiers qui n'avaient pas non plus de rejeton, par l'effet des bonnes œuvres du prince virent leurs femmes enceintes à la même époque.

Lorsque neuf mois (lunaires) se furent écoulés et que l'aurore du dixième se montra, le visage de la reine, qui par sa couleur ressemblait à la fleur de l'arbre de Judée, devint jaune comme la racine du véti-ver. Les jours de ce dixième mois n'étaient pas encore passés quand elle mit au monde un prince. En cet instant le palais fut resplendissant d'éclat: on aurait dit que la lune détachée du ciel avait apparu sur la terre. Chez tous les habi-

tants de la capitale le contentement remplaça la tristesse; la ville entière fut éclairée par cette lune naissante : le roi ne tarda pas d'en apprendre la joyeuse nouvelle. On alla auprès de lui et on lui annonça officiellement l'heureuse naissance du prince. Sur-le-champ il se rendit au palais du kunwar. Là de nombreux *nazar* furent déposés devant le prince; là l'or et l'argent lui furent offerts.

En voyant ce royal enfant, le cœur du mahârâj fut rempli d'une joie bien vive, et, en réjouissance de cet heureux événement, il donna ordre qu'on célébrât sur-le-champ une fête pompeuse. En conséquence des instruments de musique résonnèrent de toute part; tandis que de gentilles bayadères montraient leur habileté. De jeunes garçons, d'agaçantes courtisanes exécutaient des danses gracieuses. Le tâl, le mirdang et le daf faisaient entendre leurs sons. La joie se répandit dans toutes les maisons de la ville, on aurait dit que c'était la fête du Nauroz.

Le mahârâj ne tarda pas à faire appeler les pandits pour tirer l'horoscope du jeune prince. Les plus intelligents s'empressèrent d'accourir avec les chefs des faquîr, dont le soin est de donner aux brahmanes leur cordon distinctif, et de placer les marques du front particulières à chaque secte. Ils méditèrent longuement sur la circonstance; ils calculèrent le temps de la vie du prince. Ils réfléchirent sur son sort, et se convainquirent qu'il était arrêté dans sa destinée qu'il serait en proie à un amour malheureux. Ils tracèrent ensuite par écrit l'horoscope de l'enfant royal, et, le remettant entre les

mains de Pit, ils lui adressèrent ces mots : « Grand prince « (sur qui soit la bénédiction du ciel), sachez que l'ho- « roscope de votre auguste héritier annonce qu'il sera « un grand roi. Ce prince miraculeux aussi beau que la « lune, et qu'il faut conséquemment nommer Kâmrûp « (forme d'amour), courra toutefois un jour des dangers « à cause de l'impression que fera sur son cœur la vue « d'un charmant objet. C'est à l'âge de douze ans que « Kâmrûp deviendra malheureux par l'effet de l'amour. « Malgré l'éclat qui doit l'environner, la douleur sera « dès lors son partage. Ainsi l'a voulu la divine provi- « dence. »

En apprenant que la douzième année du prince serait pénible pour lui, le roi en fut vivement affligé et interrogea les pandits pour savoir s'il n'y avait pas moyen de détourner les malheurs qu'ils prédisaient. « Non, « répondirent-ils, nous n'avons aucun conseil à vous « donner là-dessus et nous ne croyons pas que personne « puisse le faire. » Le mahârâj interdit n'ajouta pas un seul mot; mais son ministre Karamchand prenant la parole : « Puisque la douzième année du prince, dit-il, « doit être malheureuse, il faut que nous veillions soi- « gneusement sur lui jusqu'à ce qu'elle soit passée. Nous « devons rester auprès de l'enfant royal et ne le laisser « jamais seul nulle part. » Le mahârâj adopta l'avis exprimé par son ministre et fit élever le prince en l'entourant des soins dont Karamchand avait parlé.

Cependant les femmes des six principaux officiers du roi s'étant, comme nous l'avons dit, trouvées enceintes en même temps que la reine, elles aussi mirent chacune

un fils au monde presque en même temps. Aussitôt que ces enfants furent nés, on les plaça auprès du prince, et on les éleva tous ensemble. On fit venir le nombre nécessaire de nourrices, et on leur confia ces enfants pour les allaiter avec soin; on leur recommanda de tenir en même temps un compte exact des jours qui s'écouleraient, et de veiller à ce que ces enfants ne s'éloignassent pas d'elles un seul instant.

Les jours et bientôt les mois passèrent tour à tour, et ni le prince ni ses compagnons ne quittaient jamais l'angle où on les surveillait si scrupuleusement. Les fils des six courtisans jouaient auprès de Kâmrûp : les divertissements auxquels ils se livraient le rendaient content. A l'âge de quatre ans, le kunwar n'avait pas encore respiré l'air extérieur, il n'avait pas vu la lumière du soleil.

CHAPITRE II.

ÉDUCATION DE KAMRUP.

Lorsque le kunwar fut âgé de cinq ans, son auguste père voulut qu'on commençât son éducation. Il fit donc venir un maître mûri par l'âge, plein d'esprit et de science. Il envoya prendre tout ce qui est nécessaire pour l'étude, entre autres une tablette d'or, et, faisant asseoir le jeune Kâmrûp, il mit cette tablette entre ses mains et lui recommanda de faire attention à ce qu'on y écrirait. Ainsi le kunwar et ses six amis commencèrent à lire, et en même temps on se mit à leur enseigner à chacun en particulier une science différente : l'art de régner à Kâmrûp ; celui de gouverner à Mitarchand, fils du ministre Karamchand ; la médecine à Kunwalrûp ; la bijouterie au probe Mânik ; la littérature, l'astronomie et la théologie au pandit Achâraj ; la peinture à Chitarmin, dont personne ne put égaler ensuite le talent ; enfin la musique à Rasrang, qui devint bientôt habile dans cet art enchanteur. Ces jeunes élèves se distinguèrent tous dans leurs études respectives, et ils ne cessaient d'être constamment auprès du kunwar. Arrivé à l'âge de sept ans, Kâmrûp montait fréquemment un coursier pétulant pour se promener au clair de la lune. Ses compagnons le suivaient montés à cheval eux aussi. Ils sortaient de la ville et se livraient ensemble au plaisir de la chasse dans une vaste forêt.

Quand le prince Kâmrûp eut atteint sa dixième année, le mahârâj s'occupa plus sérieusement du danger que son fils courait. Il jugea nécessaire de ne plus le laisser aller hors de la ville, et exprima ce désir à son ministre en lui recommandant de veiller soigneusement sur toutes les démarches du kunwar. « Oui, sire, lui ré- « pondit Karamchand, jour et nuit Kâmrûp sera sous « ma surveillance jusqu'à ce que sa fatale douzième « année soit passée, et qu'ainsi le danger dont on nous « menace pour une heure spéciale ait disparu. » — « Eh « bien, reprit le roi, disposez pour la chasse, au milieu « de la ville, un parc verdoyant; que les animaux y trou- « vent de quoi paître, et que les oiseaux viennent ga- « zouiller sur ses arbres. Faites-y construire aussi un « édifice peint de couleurs variées. Que désormais Kâm- « rûp, accompagné de ses amis, se contente d'aller dans « ce jardin, mais qu'il ne pense plus à sortir de la ville. »

Karamchand ayant réfléchi sur le discours que venait de lui adresser le mahârâj, le quitta et alla aussitôt faire disposer au milieu de la ville un lieu pour chasser, avec des kiosques colorés et des allées d'arbres disposés symétriquement. Il fit mettre dans le château tous les escaliers nécessaires et des statues peintes qui ressemblaient à des figures de parî et de houris. Il y avait de tous côtés des ruisseaux d'eau courante; de tous côtés des animaux se présentaient aux regards et faisaient entendre leurs cris. On y voyait entre autres des daims, des antilopes et des lièvres. Quand ce jardin fut prêt, Karamchand s'empressa d'en donner avis à Pit. Le roi fit alors appeler son fils chéri, et l'ayant serré tendrement entre

ses bras : « Contente-toi désormais, lui dit-il, des plaisirs « que tu pourras prendre dans le parc qu'on a disposé « pour toi ; mais ne t'éloigne jamais de la ville sous aucun « prétexte. Obéis aux désirs de ton père et vis heureux « et satisfait. — Sire, répondit le respectueux Kâmrûp, « votre ordre est sacré pour moi ; je ne quitterai pas le « lieu où vous me recommandez de rester : je n'irai plus « nulle part hors de la ville. » Alors le mahârâj conduisit son fils et ses six jeunes compagnons au parc dont nous parlons, et, l'installant dans le château qu'on y avait construit par les soins de Karamchand, il lui dit que c'était là qu'il résiderait à l'avenir. Kâmrûp trouva le jardin de son goût, et déclara qu'il y demeurerait volontiers.

En laissant le kunwar, Pit ne manqua pas de recommander à ceux qui l'entouraient de veiller soigneusement sur lui et de se tenir à ses ordres matin et soir. Ce digne père prenait toutes ces précautions pour que l'heure fâcheuse qui avait été prédite se passât sans accident pour le prince. Mais ce que la providence a décrété arrive nécessairement : personne ne peut annuler l'écrit du destin. Cependant le mahârâj revint à son palais, et de son côté le kunwar content, réuni encore là, jour et nuit, avec ses amis, s'y occupa de la chasse.

Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, l'heure fatale où devait commencer pour lui un amour malheureux sonna irrévocablement. Après s'être promené dans le jardin, il était venu s'asseoir dans son palais, quand arriva le moment funeste. Accablé par la chaleur de l'heure de midi, Kâmrûp sentit le besoin de dormir.

Il disposa son lit convenablement et le sommeil ne tarda pas à le saisir. Ses six amis ne l'avaient pas quitté, car ils veillaient toujours à ce qu'il ne sortît pas hors des limites qu'on avait assignées ; pouvaient-ils prévoir que le destin viendrait l'atteindre dans un rêve ? Toutefois ils firent attention à lui, même durant ce sommeil, et ne s'aperçurent de rien ; car le prince dormit paisiblement. Il vit néanmoins en songe la belle Kala, qui devait par l'amour qu'elle lui inspira occasionner toutes ses infortunes.

CHAPITRE III.

SONGE DE KAMRUP.

Écoutez actuellement le récit de ce songe qui livra Kâmrûp à un amour malheureux. Un admirable jardin s'offrit à ses regards, on y entendait de tous côtés le gémissement du rossignol et le croassement du corbeau. Partout on voyait un vert gazon baigné çà et là par des ruisseaux sinueux et relevé par la rose, le lis, l'hyacinthe, la violette, le nénuphar et le jasmin. Les arbres, chargés de fruits odorants, sèmblaient n'être rangés en ligne que pour présenter au prince leurs devoirs respectueux. Or ce jardin que Kâmrûp parcourut et dont il goûta les fruits excellents n'était autre que celui de la princesse Kala. Le kunwar fut ainsi transporté, en songe, à bien des journées d'Aoude dans un jardin où il put errer à son gré.

La princesse dont il s'agit était fille du puissant roi Kâmrâj qui tenait les rênes de l'empire de Sarândîp. Il n'avait pas d'autre enfant : aussi l'aimait-il avec d'autant plus de tendresse que nulle autre créature ne partageait son affection. Il l'élevait avec délicatesse et convenance, la traitant toujours avec la plus grande bonté. Il ne la quittait pas un seul instant, il ne pouvait se passer d'elle. Une multitude de compagnes et de servantes entouraient Kala, toutes couvertes d'un voile, toutes parées avec soin. Cette intéressante princesse, qui

avait à peine atteint l'âge de puberté, aimée par toutes ses compagnes, était au milieu d'elles comme un collier de perles. Elle folâtrait continuellement dans son palais sans se mettre en peine de ce qui se passait dans le monde. Son visage était aussi blanc que le lis, ou plutôt il ressemblait à une pomme. La fossette de son menton était comme un creux plein de miel. Sa voix ressemblait au chant du noir coucou, ses yeux à ceux du khajan. Elle avait la grâce du cigne et sa taille était pareille à celle du lion. Elle ne connaissait point l'astuce, elle ignorait les artifices du monde.

Lorsque cette beauté levait le pied pour marcher, des milliers de suivantes se mettaient en mouvement; le palais retentissait du bruit des clochettes qui ornaient ses chevilles. Jamais elle ne se montrait que les mains rougies avec la poudre du menhdî et les cheveux ornés de perles nombreuses. Ses yeux entourés de collyre ressemblaient à ceux de la gazelle, ses lèvres teintes de missî, à la fleur du nénuphar. Ses regards étaient des flèches aigues, ses sourcils des arcs, et ses cils étaient pour les amants des poignards homicides. Ses belles suivantes l'accompagnaient constamment. En voyant la princesse dont nous parlons, le soleil était dans l'agitation, la lune cachait sa face derrière le voile des nuages. Kala était, avons-nous dit, le nom de cette princesse: ainsi l'appelaient ses compagnes. Or le même songe qui s'offrait à l'imagination de Kâmrûp se présentait à l'instant même à celle de Kala.

CHAPITRE IV.

SONGE DE KALA.

Elle était endormie dans son palais quand elle rêva qu'elle prenait ses suivantes avec elle, et allait se promener dans le même jardin où se trouvait en songe le prince Kâmrûp. Joyeuse et belle comme une perle, elle errait çà et là dans ce jardin. Kala se rendit donc dans ce lieu. Elle et Kâmrûp y étaient par conséquent l'un et l'autre en même temps. Sur ces entrefaites les gens chargés d'accompagner Kala prévinrent de l'arrivée de la princesse ceux qui se trouvaient dans le jardin afin qu'ils eussent soin de se retirer. En entendant les domestiques annoncer l'arrivée de la princesse, le kunwar éprouva dans son cœur un trouble involontaire, et alla se cacher au milieu des arbres. Cependant Kala, après avoir fait dans le jardin sa promenade accoutumée, s'assit dans son palais heureuse et contente, tandis que ses compagnes au vêtement couleur de rose continuèrent à errer dans toutes les parties du jardin, la main sur le cou l'une de l'autre, se tenant ainsi entrelacées sous les arbres touffus. Bientôt elles aperçurent le kunwar : « Que voyons-nous donc? s'écrièrent-elles dans leur sur-« prise ; quoi, nous n'avons jamais entendu prononcer « ici le nom d'un homme et aujourd'hui nous en trouvons « un au milieu de nous! Prenons bien garde de n'en pas « approcher, ni encore moins de lui parler. Si nous nous

« comportions différemment, nous fâcherions Kala, et « nous attirerions sur nous son animadversion. Restons « plutôt réunies ici, et qu'une de nous aille appeler Lata, « afin que nous puissions la consulter. » Lata, l'inséparable compagne de Kala, était l'unique fille du ministre du grand Kâmrâj. Elle était pleine d'esprit; sans cesse auprès de Kala, elle connaissait tous les secrets de son cœur, et de son côté n'avait rien de caché pour elle. Une des suivantes de la princesse se rendit donc dans le château auprès de Lata, et lui apprit qu'il y avait un homme dans le jardin, qu'il lui semblait que sa présence souillait ce lieu, et qu'aussi en l'apercevant assis au milieu des arbres elle avait été frappée d'étonnement.

A ces mots, Lata se frappa la tête et soupçonna Kala de quelque intrigue amoureuse. Toutefois elle accourut au lieu où Kâmrûp s'était caché: son regard pénétrant ne tarda pas à le découvrir; mais elle fut agréablement surprise en voyant son heureuse physionomie. Elle prit son index entre les dents et, s'adressant au jeune prince, elle lui demanda qui l'avait amené dans ce jardin: « Es-« tu, lui dit-elle, ange, démon ou fée ou simplement un « prince de race humaine? Que fais-tu là? pourquoi « regardes-tu la tête levée? Ne sais-tu donc pas que tu es « chez la princesse Kala, et que si elle est instruite de « ta présence au milieu de nous, elle te fera peut-être « charger de fers? Dis-moi donc la vérité sans retard, « déclare-moi qui t'a conduit ici. Fais-moi connaître « quel est ton pays, quelle est ta résidence habituelle, « quel est enfin le lieu d'où tu es venu. »

Alors Kâmrûp se frappa la tête et répondit timidement.

« Je ne suis ni fée ni génie, j'appartiens à la race hu-« maine et je suis un voyageur malheureux. J'ignore où je « me trouve et qui m'a conduit ici. » Kâmrûp prononça ces paroles sans oser quitter la place où il s'était retiré. De son côté Lata n'ajouta rien à ce qu'elle avait dit; mais elle s'empressa de retourner vers Kala pour l'avertir de ce qui se passait. « Princesse, lui dit-elle avec res-« pect, je crois qu'on en veut à tes charmes. Il y a dans « ton jardin un jeune homme inconnu dont la bouche « ressemble à un bouton de rose. Il a pour ton nom une « crainte respectueuse. Il paraît sans artifice, mais cha-« grin. Si tu l'ordonnes, je le ferai sortir de ce lieu. »

En apprenant la nouvelle que venait de lui donner Lata, Kala, prenant un air de dignité, commanda qu'on amenât Kâmrûp en sa présence, puis, se laissant aller à la colère, elle ajouta (toujours en songe): « Puisqu'un « non-mahram s'est introduit dans mon jardin, condui-« sez-le sur-le-champ auprès de moi, appelez en même « temps les esclaves chargés d'exécuter mes ordres, et « prescrivez-leur de le charger de fers. Faites ensuite « publier ce fait dans tout Sarândîp, afin que désormais « aucun homme ne se permette de pénétrer ici. »

Les compagnes de Kala n'osèrent faire aucune observation sur cet ordre, elles n'osèrent pas réprimer l'indignation de leur maîtresse: elles allèrent donc chercher Kâmrûp pour l'amener auprès d'elle. Sans rien dire à celui-ci, elles le relevèrent en le prenant par la main; elles se disposaient à le conduire, lorsqu'il leur demanda où elles le menaient. « Nous obéissons, répon-« dirent-elles, à un ordre sévère de la princesse Kala. Si

« tu fais de la résistance, nous t'entraînerons de force. » Cependant elles saisissaient ses boucles de cheveux et le liaient à l'endroit même où elles l'avaient trouvé, en lui disant que Kala verrait ce qu'elle aurait à faire pour punir sa hardiesse et pour dégoûter les jeunes gens entreprenants d'imiter sa conduite. Chacune disait à Kâmrûp ce qui lui venait dans l'esprit; mais celui-ci restait silencieux, se frappant la tête. Croyant avoir trouvé néanmoins un instant favorable, il se mit aux pieds de ces belles suivantes et les supplia de le laisser aller : « Ne m'em-« menez point, je vous en prie, leur dit-il, auprès de « la princesse; indiquez-moi plutôt l'issue de ce jardin. « — Tu ne peux sortir actuellement de ce lieu, lui ré-« pondirent-elles; Kala veut au contraire te charger de « fers et faire publier cette nouvelle dans la ville, afin « qu'un autre homme ne pense pas à pénétrer dans son « jardin. »

De quelque côté que Kâmrûp jetât les yeux, il ne voyait aucune de ces jeunes beautés s'intéresser à lui. Il se trouvait là isolé, sans parents, sans amis : aussi ses pleurs coulaient-ils accompagnés de gémissements. Loin d'avoir égard à ces démonstrations de désespoir, ces femmes conduisirent Kâmrûp en présence de Kala. Ce fut alors qu'arriva ce qui avait été écrit dans le livre du destin. En vain le père et la mère de Kâmrûp avaient-ils fait leurs efforts pour éloigner de leur fils cette heure fatale : personne ne peut effacer l'arrêt du sort, ce que Dieu prévoit doit immanquablement arriver. Tandis que Kala faisait amener Kâmrûp auprès d'elle, le destin était là veillant sur sa proie.

En apercevant l'éclatante beauté de Kala, le kunwar hors de lui se laissa tomber sans connaissance, et la princesse en voyant Kâmrûp oublia tout ce qu'elle avait dit. Elle qui voulait le retenir captif fut chargée des fers de l'amour. Son cœur s'attendrit; que dis-je? la charmante figure du prince troubla sa raison. La flèche de l'amour les perça l'un et l'autre; la chaîne de l'amour les serra tous les deux. Kala s'empressa d'accourir auprès du prince évanoui. Le papillon vient ordinairement se précipiter sur la lampe : ici cet admirable flambeau alla trouver au contraire le papillon. Elle aida Kâmrûp à se relever, et le mit au milieu de son palais. Là elle lui fit respirer de l'ambre et du musc, et répandit sur son visage de l'eau de rose. Le prince ne tarda pas à revenir à lui, mais pour s'évanouir une seconde fois. En voyant encore Kala, le kunwar tomba de nouveau sans connaissance. Lorsqu'il eut repris ses sens, il put enfin admirer ses charmes d'un regard assuré. Kala de son côté considéra fixement le prince. Ils s'examinèrent mutuellement, mais ce qu'ils ressentaient était inexprimable. Enfin Kala prit la parole et s'enquit au prince du nom de son pays. « O fée qui m'as charmé, répondit le « kunwar, toi dont l'amour m'a privé de la raison, sache « que mon père se nomme Raj-Pit; ma mère Sundar-rûp « et moi-même Kâmrûp. Ma patrie est Aoude; c'est là « que j'habite ordinairement et j'ignore qui m'a conduit « ici. » En entendant ces mots, Kala lui dit : « Puisqu'il « en est ainsi, ne te tourmente pas, habite avec moi ce « palais; nous resterons joyeusement réunis ensemble. « — Mais qui es-tu donc? interrompit Kâmrûp, et fais

« moi savoir à ton tour quelle est la région où je suis ac-
« tuellement, quel est le nom de ton père et le tien
« propre. — Ce pays est ma patrie, répondit la prin-
« cesse; je me nomme Kâmkala; mon père se nomme
« Kâmrâj, il gouverne tout Sarândîp. »

Le kunwar approuva par son silence la proposition que venait de lui faire Kala, l'amour les unit dans le sommeil et ils ressentirent toute la violence de ce sentiment. Ils firent serment de demeurer ensemble; Kâmrûp renonçant, pour plaire à sa bien-aimée, à retourner dans sa patrie. Dès ce moment ils se considérèrent comme amants. Pour cimenter leur union, Kala prit une coupe colorée par une liqueur vermeille et l'offrit au prince d'une main amie. Kâmrûp la prit avec grâce, et satisfait il but à longs traits le vin d'un malheureux amour. Pleine d'empressement pour Kâmrûp, la princesse donna ordre à Lata d'appeler les bayadères et de les inviter à charmer le prince par le gracieux spectacle de leurs danses et de leurs pantomimes. Aussitôt on entendit le son du tâl et du mirdang; de belles femmes vêtues du sârî qui ne les couvrait qu'à demi, et les mains teintes de menhdî, se mirent à exécuter des pas variés. Aussi brillantes que la lune lorsque, pendant la nuit, elle éclaire l'horizon, pareilles aux nymphes de la cour d'Indra, elles s'agitaient en tous sens.

Le prince n'avait jamais rassasié sa vue d'objets aussi ravissants, et toutefois en voyant cette foule de femmes plus belles les unes que les autres, il ne fut pas ébranlé dans l'amour qu'il avait voué à Kala, parce qu'en effet l'amour est un; et quand on l'a ressenti pour une per-

sonne, on ne saurait l'éprouver pour une autre. A tous moments Kala disait quelques mots à l'oreille du prince, et celui-ci répondait à ces prévenances par des témoignages d'amour. On fit bien des jeux et des divertissements en leur présence, mais ils n'y prirent aucune part. Pendant deux gharî ils ne cessèrent de s'entretenir ensemble et de consolider ainsi cet amour de sentiment. Ils étaient hors d'eux-mêmes, dans l'ivresse du plaisir, lorsque arriva le moment fatal fixé par le destin, moment où devait commencer pour Kâmrûp une série de maux incalculables. Ainsi les instants du bonheur dont il jouissait s'évanouirent avec rapidité, l'heure de ce doux oubli s'écoula promptement.

CHAPITRE V.

RÉVEIL DE KAMRUP.

Plongé dans la volupté, Kâmrûp tenait dans son rêve de charmants discours, lorsqu'il ouvrit les yeux, et ne vit plus ni l'assemblée brillante au milieu de laquelle il se trouvait, ni la princesse dont la beauté le ravissait. De quelque côté qu'il portât ses regards, il n'apercevait que son propre palais et son jardin. Toutefois l'amour de Kala remplissait son cœur; son image errait auprès de lui. Les douces paroles qu'il avait entendues étaient présentes à son esprit, et cependant le nom de cette beauté et tout ce qui pouvait faire découvrir qui elle était s'étaient effacés de sa mémoire. Il avait tout oublié, si ce n'est les traits chéris de Kala qui étaient gravés dans son cœur comme une inscription sur la pierre. En réfléchissant à la position cruelle où il se trouvait, il tomba de son lit sur la terre en poussant des soupirs. Sans savoir ce qu'il faisait, il déchira le collet de sa robe tandis que des pleurs inondaient son visage.

Cependant les six amis de Kâmrûp qui veillaient constamment à sa garde, et qui en ce moment étaient auprès de lui, s'empressèrent de le relever et se demandèrent si quelqu'un n'aurait pas jeté par hasard un sort sur lui, ou s'il n'aurait pas vu quelque chose d'effrayant en songe. Kâmrûp ne dit pas un mot, et il semblait même ne pas entendre les paroles qu'on lui adressait.

il répandait des larmes abondantes, et de désespoir se frappait la tête. Bientôt il mit tous ses vêtements en pièces et s'évanouit complétement. Aussitôt que le mahârâj eut appris cette nouvelle, il se rendit en toute hâte au palais du prince royal. Lorsqu'il le vit privé de sentiment comme un homme ivre mort, il se mit à frapper de sa main droite la paume des mains du kunwar, et, l'appelant à grands cris, il prononça ces mots : « Kâmrûp, « ton père est devant toi; il te supplie de lui faire con- « naître la cause de l'accident qui vient de t'arriver. » Mais son fils infortuné ne l'entendait pas, il ignorait jusqu'à sa propre existence. Il ne disait rien de sa bouche, il n'entendait rien de ses oreilles : toutefois il ne cessait de répandre des larmes et de se frapper la tête. (C'est qu'en effet lorsque l'amour a pris possession du cœur on ne connaît plus ni père ni mère, on se méconnaît soi-même.) Le mahârâj, vivement affecté, dit alors à ceux qui l'entouraient : « Je vois avec peine que notre « cher prince n'a pas de force d'âme : faites venir tous « les sages de la ville... Donnez-moi quelque bon conseil. « Si vous guérissez mon fils bien-aimé, je vous accor- « derai volontiers en récompense Aoudhpûr, ma ca- « pitale. »

On ne tarda pas d'annoncer à la reine la nouvelle de l'accident arrivé à Kâmrûp par suite d'une impression fâcheuse éprouvée dans le sommeil. Cette tendre mère se mit alors à jeter des cris perçants, à pleurer et à se frapper la tête avec violence. En sortant de son palais pour se rendre à la demeure du kunwar, elle demandait à chacun son cher fils. Lorsqu'elle le vit hors de lui

comme s'il avait perdu la raison, elle poussa de longs gémissements sans pouvoir proférer une parole. De sa blanche main elle frappa ses joues vermeilles, et les rendit bleues comme le nénuphar. Dans sa désolation elle mit en désordre ses cheveux parfumés, et, sans cesser de pleurer et de se frapper la tête, elle s'écriait continuellement : « Mon cher fils, ta mère est en ta présence ; « elle te supplie de lui adresser la parole. » Ce fut en vain, le kunwar ne répondit pas plus à sa mère qu'il n'avait répondu à son père ; il n'interrompait son silence que par de profonds soupirs.

Sur ces entrefaites les personnages plus ou moins habiles qu'on avait appelés accoururent au palais du prince. Les médecins arabes et hindous s'accordèrent à dire qu'il y avait extravasation de sang dans le foie. D'un autre côté, les magiciens employèrent tout leur art pour découvrir la maladie du prince ; les pandits réfléchirent aussi sur cet accident et furent d'avis qu'on avait jeté probablement un sort sur le kunwar, et que pour le détourner il fallait faire de nombreuses aumônes. Les brahmanes récitèrent des prières à Sîva, et assurèrent que l'ombre d'un Div devait être tombée sur Kâmrûp. Enfin tous les mulla et les autres officiers de l'empire le regardèrent attentivement, et déclarèrent qu'un être de l'ordre des génies avait été en contact avec lui. Toutefois ni les amulettes des mulla, ni les dispositions des sages n'eurent aucun résultat. On amena devant le prince différents percepteurs d'impôts qui mirent leurs coffres à sa disposition, mais il ne forma aucun désir. Chacun donna son avis, mais personne ne

sut deviner le véritable motif de son violent chagrin. Les pandits ne furent pas plus habiles que les magiciens, les enchanteurs et les sorciers. Kâmrûp resta trois jours sans boire ni manger et sans proférer une parole.

Convaincus de l'inutilité de leur présence, ces personnages se retirèrent tous et Mitarchand demeura seul avec le kunwar. Mitarchand était le jeune ami du prince qui devait lui servir un jour de ministre; il se distinguait déjà par sa prudence et son savoir. Quand il se vit seul avec Kâmrûp, il saisit son poignard, et, le tenant contre son cou, il adressa ces mots au kunwar: « Fais-moi « savoir, je t'en conjure, la vraie cause de ta tristesse. « Dis-moi si l'état évident de souffrance où tu te trouves « n'est pas le résultat d'un songe. Une affaire ne saurait « s'arranger par le silence; ce n'est qu'en disant sa peine « qu'on peut espérer de soulager son cœur. Instruis-« moi donc de ce qui t'est arrivé; indique-moi les pensées « qui t'occupent. Si tu persistes à te taire, je plongerai « devant toi mon poignard dans mon cou, et à tes « pieds je me sacrifierai. » Kâmrûp attendri prit avec émotion la main de Mitarchand: « Quel discours, lui « dit-il, veux-tu que je te tienne? Tu ne pourras jamais « comprendre tout ce que j'éprouve dans mon cœur..... « Tandis que je reposais au milieu de ce palais, j'ai songé « que j'étais bien loin dans une autre ville. Je me suis « trouvé dans un beau jardin, puis dans un somptueux « édifice. Là était une femme charmante entourée de « jeunes compagnes de différents teints, qui parlaient « folâtrement entre elles. Leur maîtresse, aux formes « lunaires, était assise auprès de moi; c'est elle qui

« s'est rendue la souveraine de mon cœur. — Mais « quelle est cette femme? dit Mitarchand en l'interrom- « pant; quel est son père, son pays? Si tu peux me dire « seulement son nom et le lieu où elle demeure, j'irai l'en- « lever pour toi, sa ville serait-elle située dans les airs. « — Hélas! répondit Kàmrûp, je lui ai bien entendu « prononcer le nom de son pays, et le sien propre; mais « j'ai tout oublié, l'extrême joie que j'éprouvais ne m'a « pas permis d'en garder le souvenir. Ce qu'elle m'a dit « s'est effacé de ma mémoire; sa forme seule de parî y « est demeurée gravée à jamais. » Mitarchand, étonné du discours de Kàmrûp, ne se laissa pas cependant aller au découragement : « Écoute, lui-dit-il, suis le conseil de « ton ami. Reste tranquille dans ton palais, et confie-toi « en la divine providence. Actuellement que ton secret « ne pèse plus sur ton cœur, prends un peu de nourri- « ture. Je vais m'occuper des moyens de te réunir à l'objet « de ton amour. »

Alors Mitarchand eut l'idée de faire renouveler les distributions aumônières, qui avaient si bien réussi à son père. Il donna ordre d'inviter tous les étrangers qui viendraient par hasard dans la ville, à prendre part à ces distributions et même à venir se loger dans la chauderie où elles avaient lieu. Lorsqu'il se présentait des inconnus, il leur disait : « Venez entretenir un instant le « prince, racontez-lui quelque histoire dont vous aurez « été témoins oculaires; dites-lui ce que vous croirez « pouvoir l'intéresser. Si vos paroles lui rappellent des « souvenirs que sa mémoire infidèle a oubliés, je n'épar- « gnerai ni l'argent ni l'or. » Au soir Mitarchand amenait

donc au kunwar ces étrangers et le priait de les écouter. Chacun d'eux racontait en effet son histoire, mais Kâmrûp n'ouvrait jamais la bouche pour faire aucune réflexion, et des pleurs ne cessaient de couler de ses yeux. Répandre des larmes était sa seule occupation, tandis que son ami poursuivait avec ardeur son plan généreux.

La situation du prince Kâmrûp était telle que nous venons de la décrire; passons actuellement à celle de Kala.

CHAPITRE VI.

RÉVEIL DE KALA.

De son côté, Kala se réveillait en sursaut de son sommeil, l'esprit agité par mille pensées. Elle jette avidement les yeux de tous côtés, et n'aperçoit que son palais, elle ne voit plus ni le jardin ni le prince. Toutefois le songe qui l'avait charmée était profondément gravé dans sa mémoire. Lorsque les munî en eurent connaissance, ils furent étonnés et se demandaient l'un à l'autre quel pouvait être ce songe extraordinaire. Ils ignoraient que le glaive d'un malheureux amour devait percer le sein de cette intéressante princesse. En effet celui qu'elle avait vu n'était pas mahram pour elle, et déjà le cœur de Kala, comme une lampe, brûlait sans huile ni mèche des feux de l'amour, tandis que des larmes abondantes ne cessaient de couler de ses yeux. Bientôt ses membres frais et délicats perdirent toute leur vigueur, son teint coloré devint jaune. Elle ne parlait plus à personne, le sourire n'était plus sur ses lèvres : de froids soupris, au contraire, s'échappaient à chaque instant de son sein. L'esprit rempli des discours de Kâmrûp, elle était constamment plongée dans le trouble de l'amour. Les larmes étaient sa nourriture et son breuvage; aussi son corps amaigri contracta-t-il bientôt une couleur bleuâtre.

En voyant l'état de sa fille le mahârâj fit appeler les

médecins arabes et hindous de sa capitale, mais leurs médicaments ne produisirent aucun effet. Kala reçut aussi la visite de ses amies sans en éprouver aucune distraction. Tel fut son état nuit et jour durant un an. Pendant tout ce temps elle n'eut pas un instant de repos, et fut complétement dévorée par les feux de l'absence. Enfin Kala se rappela qu'il y avait au milieu de la ville un grand temple avec un couvent où demeurait un gurû de la secte de Sîva. Dans ce temple nommé Hardwâr, le roi Kâmrâj avait l'habitude de faire le pûja du grand Dieu. Ce fut là que la princesse Kala se décida d'aller découvrir sa peine à la divinité. Cette résolution ne fut pas plutôt fixée dans son esprit qu'elle se rendit au temple dont nous parlons. Le gurû qui le desservait était un brahmane nommé Sumit. Kala se présenta poliment à lui et donna ordre à ses gens de rester hors du temple. Lorsqu'elle se vit seule avec le vénérable brahmane, elle adora d'abord le dieu vénéré dans le temple, et lui offrit en sacrifice ce qu'elle avait apporté; puis, se tenant debout, elle fit les cérémonies du pûja et prononça ces mots devant l'idole de Sîva : « Grand dieu, « inspire-moi ce que je dois faire pour être unie à Kâm- « rûp. Si je réussis dans mon désir, je viendrai t'offrir un « nouveau sacrifice; mais, dans le cas contraire, tu ne « me verras plus dans ce temple. »

Le brahmane avait tout entendu. Il dit alors à la princesse en la regardant : « De quoi s'agit-il, belle Kala? « je vois que tu as perdu ton embonpoint et tes couleurs, « tu es complétement changée, et tes discours ne sont « plus les mêmes. Fais-moi connaître ce qui t'est arrivé,

« apprends-moi ce qui te tourmente, et je te promets de « t'indiquer un expédient tel que ta peine se dissipera « bientôt complétement. » Kala leva les yeux, et regardant le brahmane lui raconta naïvement le songe qu'elle avait eu, et lui dit en finissant que ce qu'elle désirait de lui était qu'il conduisît Kàmrûp auprès d'elle, et qu'il la présentât au prince. Elle lui répéta les discours du kunwar, et lui décrivit jusqu'aux moindres signes particuliers de son visage. Sumit écouta les paroles de Kala, puis il lui demanda si elle savait le nom de la ville du charmant jeune homme dont elle était éprise, et celui de son père, en lui assurant que dans ce cas il saurait le trouver, fût-il dans les régions éthérées. « Il « m'a bien dit tout cela, répondit Kala, mais je l'ai oublié. « Ses traits seulement aussi doux que l'aspect de la lune « sont restés fixés dans mon esprit; je me le représente « jour et nuit, lorsqu'il fit serment en plaçant sa main « sur la mienne de m'aimer toujours, et qu'il but la coupe « de vin que je lui présentai. C'est précisément dans ce « moment délicieux que mes yeux s'ouvrirent, et que le « jardin et le jeune homme au teint de roses s'évanouirent « sur-le-champ. Mais ma mémoire ne me le rappelle que « trop, car depuis ce jour fatal mon cœur me rend mal- « heureuse. Ce songe m'a plongée dans le chagrin, et je « n'ai personne à qui je puisse confier ce que je ressens. « Mais que dis-je? je viens de vous le faire connaître. « Veuillez donc être mon purohit dans cette affaire, et « que par vos soins je retrouve le repos. »

Sumit réfléchit un instant sur la confidence que Kala venait de lui faire, et lui dit ensuite : « Retourne

« dans ton palais, prends un peu de nourriture et de-
« meure en repos. De mon côté j'irai faire des recher-
« ches dans ce pays et dans les contrées étrangères,
« j'errerai de palais en palais, dans chaque ville, et
« j'espère pouvoir te réunir au prince que tu m'as dé-
« peint. — Bien, répliqua Kala; actuellement que tu as
« entendu mes paroles, j'ai la confiance que tu pourras
« m'unir au kunwar. Mon cher brahmane, amène auprès
« de moi l'objet de mon amour, montre-moi sa char-
« mante figure. Oui, je te prends pour mon purohit et
« j'ai la confiance que tu m'uniras au prince. » Après avoir dit ces mots, elle remit à Sumit une boucle de ses cheveux et retourna dans son palais, tandis que le brahmane, ayant pris congé d'elle, se mit en marche pour chercher le prince. Il quitta sa ville natale et se dirigea du côté où il croyait trouver le kunwar. Il parcourut différentes contrées, il fit partout des recherches, mais il ne rencontra le prince nulle part. Il erra ainsi, nuit et jour, une année entière sans trouver la patrie de l'amant de Kala. Enfin, après bien des journées de marche et des courses incertaines, il arriva dans la ville de l'amoureux kunwar, c'est-à-dire dans la cité d'Aoudhpûr en Aoude et Gorakh, et il se présenta devant les personnes chargées des distributions aumônières dont nous avons parlé, s'annonçant comme étranger et voyageur. Celles-ci s'empressèrent de lui donner de la nourriture en l'invitant à s'asseoir et à prendre ce qu'elles lui offraient.

A peine eut-il satisfait son appétit que Mitarchand conduisit cet inconnu au palais du prince Kâmrûp. La situation du kunwar n'était pas changée, des pleurs

coulaient sans cesse de ses yeux. Cependant Mitarchand fit asseoir le brahmane auprès de Kâmrûp en se disant à lui-même qu'il viendrait bien à bout de réunir ce prince à Kala. Sumit lui demanda quel genre d'histoire il désirait qu'il racontât, s'il voulait des aventures humaines ou de la féerie, de quel pays il fallait lui parler, si c'était du sien propre ou des contrées étrangères qu'il avait parcourues. Mitarchand lui dit de raconter son histoire et celle de son propre pays. « Je suis, reprit alors Sumit, de la ville de Sarândîp et « j'habite le temple d'Hardwâr. » Au mot de Sarândîp, le kunwar hors de lui tomba sans connaissance. Lorsqu'il eut repris ses sens, il s'écria. « Sarândîp est le « nom du pays de celle qui a touché mon cœur. » Mitarchand, attentif à tout ce qu'il entendait, pressa Sumit de continuer son histoire. Le brahmane après être resté quelques instants à réfléchir: « Le grand Kâmrâj, dit-il, « gouverne mon pays. » Au nom de Kâmrâj, nouvelle exclamation du kunwar, qui, plein de joie, dit à Mitarchand : « Kâmrâj est le nom du père de celle qui m'a « enchanté; elle m'a dit effectivement qu'il était roi de « Sarândîp. » Alors le brahmane, reconnaissant dans l'affligé Kâmrûp celui dont Kala était éprise, s'empressa de lui exposer tout ce qui pouvait l'intéresser. « Kâmrâj, « dit-il, a une fille belle comme le soleil, jolie comme « la lune; elle se nomme Kala : c'est moi qui lui ai don- « né ce nom. » A ces mots le kunwar soupira et perdit une seconde fois connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il dit en criant et versant des larmes : « Oui, son nom « est bien Kala. » Ensuite il écouta tout ce que Sumit

lui dit de cette princesse. Celui-ci lui raconta même le songe qu'elle avait eu. « Kala, lui dit-il, était paisible-« ment endormie dans son palais, quand elle rêva qu'elle « allait se promener dans son jardin. Après l'avoir par-« couru, cette princesse, qui était destinée à être con-« sumée d'amour, comme la bougie que dévore la « flamme, s'assit dans son palais. Ce fut là qu'elle apprit « qu'il y avait un homme dans ce jardin et que dès ce « moment son cœur fut en proie à l'agitation. Elle dit à « ses femmes de le lui amener, et elle se promettait « de le traiter cruellement; mais lorsqu'on l'eut con-« duit auprès d'elle et qu'elle l'eut regardé avec atten-« tion, elle fut éprise de cet intéressant étranger. De « son côté Kâmrûp tomba évanoui. Kala accourut avec « empressement auprès du kunwar, elle lui fit reprendre « ses sens et le fit asseoir en sa présence; ensuite elle « jura d'être à lui. Ils prirent la coupe du plaisir et de « l'amour, et d'un commun accord ils la vidèrent gaie-« ment. Sur ces entrefaites Kala se réveille en sursaut « et ne voit plus ni le jardin, ni le lieu que son ima-« gination lui représentait dans son rêve. Depuis ce jour « fatal la fille de Kâmrâj a été sans repos; des pleurs « n'ont pas cessé de couler de ses yeux. Affamée et « altérée de voir le prince, elle a été la proie de la « folie; son corps a dépéri, de froids soupirs s'élèvent « sans cesse de sa poitrine; elle ne parle plus à per-« sonne; le sourire a quitté ses lèvres; son esprit n'est « plus occupé que de ce qu'elle a vu dans ce songe « fatal; son teint est devenu jaune, son corps d'une « extrême maigreur et ses yeux sont jour et nuit inondés

« de larmes. Elle est ainsi restée un an entier dans la « douleur la plus profonde. Enfin, elle s'est décidée à « venir au temple d'Hardwâr où elle a exposé la situation « de son cœur. J'entendis sa confession et lui demandai « des détails circonstanciés. « Que t'est-il donc arrivé de « pénible? lui dis-je; qu'est devenue ta fraîcheur et ta « beauté? qu'est devenu ton ancien enjouement et ton « embonpoint? Parle, je suis plein de confiance en tes « discours et tu peux compter sur mon dévouement. » « Alors Kala se résolut à me conter toute sa peine. Elle « me dit ensuite en me faisant approcher plus près d'elle : « Je compte sur toi, tu me réuniras au jeune prince que « j'ai vu en songe. » Après avoir entendu Kala m'exposer « tout ce qui occupait péniblement son esprit, je lui « demandai si elle savait le nom de celui dont elle était « éprise; mais elle ne se souvint ni de son nom, ni « même de celui de la ville qu'il habitait. « Je ne me rap- « pelle plus, me dit-elle, tout ce qu'il m'a dit, mais les « traits de son visage sont restés gravés dans mon ima- « gination. Quoi qu'il en soit, si tu viens à bout de l'unir « à moi, je te donnerai tout ce que tu me demanderas « hors le prince lui-même. Fais donc des recherches et « amène-le-moi d'une manière ou d'autre. » Kala me « remit ensuite une boucle de ses cheveux et retourna « dans le palais où elle résidait. Depuis ce jour-là j'erre « sous ce costume, de ville en ville, de pays en pays. « Enfin, après bien des courses incertaines, j'ai atteint « aujourd'hui la ville d'Aoudhpûr où je trouve le prince « désigné par Kala. Je le reconnais en effet, d'après le « signalement qu'elle m'en avait donné. »

Kâmrûp, satisfait de ce qu'il venait d'apprendre, s'écria : « Voilà bien, tel que je l'ai raconté, ce songe qui « est toujours présent à mon esprit. Partons, conduis-« moi, ô brahmane, dans le pays de Kala et je te don-« nerai ce que tu désireras, richesses, empire. »

Karamchand réfléchit à tout ce qu'il avait entendu et s'empressa d'aller le communiquer au mahârâj. Celui-ci, persuadé que le sentiment de l'amour avait souvent des suites bien funestes, médita sur la circonstance, et ayant fait venir Kâmrûp, il lui dit : « Reste tranquille, « jeune prince, et je te promets d'employer tous mes « soins pour te faire donner Kala. J'écrirai au roi Kâm-« râj. S'il gouverne Sarândîp, Aoude et Gorakh ne sont-« ils pas soumis à mes lois? Oui, j'espère que ce ma-« hârâj m'accordera sa fille pour toi et qu'ainsi je pourrai « te présenter la bien-aimée de ton cœur. — Demeu-« rer à Aoude, répondit Kâmrûp, est désormais trop « pénible pour moi. Je ne pense pas comme le roi, et « je ne me sens pas assez de sang-froid pour laisser aller « d'autres personnes à ma place. L'amour me tient telle-« ment en sa puissance que ma seule nourriture est « désormais le nom de Kala. En me mettant au monde, « le Créateur m'a choisi pour être l'amant malheureux de « cette princesse. Je veux tout quitter, et, vêtu en joguî, « errer dans le monde jusqu'à ce que je la revoie. Rien, « si ce n'est son nom, ne saurait me plaire à présent, ni « la nuit ni le jour. Consens donc, ô mon père, à ce que, « accompagné de Sumit, j'aille au pays de Kâmrâj. Je ver-« rai ainsi Sarândîp, la ville de ma maîtresse ; j'irai ren-« dre mon hommage à Sîva dans le temple d'Hardwâr. »

Kâmrûp ne pensait ni à sa caste qu'il allait perdre, ni à la fatigue que son corps allait supporter; il n'était occupé que de son amour. Sa santé cependant était altérée et la privation de Kala le mettait dans une agitation continuelle. Il demandait qu'on l'unît à Kala dont il répétait le nom, et sa tendresse pour elle augmentait de plus en plus. Comme il ne prenait aucune nourriture, son corps n'était plus que peau et os. On tâcha de faire entendre au prince le langage de la raison, mais on n'en put venir à bout. Quand le mahârâj vit l'inutilité de ses soins, il dit à son ministre Karamchand : « Puisque la passion de mon fils est une « maladie incurable, il faut lui montrer Sarândîp. « Toutes nos précautions ont été inutiles, l'amour a « rempli sa vie. En vain l'ai-je placé dans un jardin « que j'avais fait préparer pour lui au milieu de la « ville; ce que la providence avait déterminé s'est ac- « compli. »

Alors Sumit fit connaître le chemin qu'il fallait prendre pour se rendre à Sarândîp en passant par le Bengale : « On fait, dit-il, un trajet de six mois à travers « les jangles; mais on ne passe qu'un mois en mer. — « Bien, dit le mahârâj, puisque de cette manière il ne « lui faudra qu'un mois pour aller et un pour revenir, « c'est cette route qu'il convient de prendre. Je veux « qu'un bon nombre de personnes l'accompagnent, et « notamment ses six amis et Sumit, et je désire qu'aus- « sitôt que Kâmrûp aura été uni en mariage à Kala il « revienne ici en toute hâte. »

Karamchand, après avoir entendu tous ces discours,

réfléchit sur les mesures à prendre pour le voyage projeté. Il disposa des tentes de toute espèce à l'usage du kunwar et tint prêts toutes sortes de chevaux; il fit, en un mot, tous les préparatifs du voyage. Il remit à Kâmrûp de l'argent et de l'or en abondance. De son côté le jeune prince, pensant à son départ prochain, dut se concerter avec les pandits pour en fixer l'heure. Il voulait se hâter de quitter Aoude à l'insu de son père, pour se rendre ensuite à Sarândîp où il espérait être uni de suite à Kala. Cependant le mahârâj se désolait: « Quoi, disait-il, c'est donc en vain que j'ai soi-« gneusement veillé sur la conduite de mon fils! Tout « ce que mon esprit m'a suggéré n'a servi de rien; il a « fallu que ce qui était destiné relativement au kunwar « trouvât son accomplissement. »

Après que Pit eut reçu les adieux du kunwar, celui-ci alla au palais de sa mère, et se tenant respectueusement devant elle: « Reçois mes adieux, lui dit-il, ô « ma mère bien-aimée! Laisse-moi te quitter: l'instant « est favorable pour mon départ. Que tes sentiments de « tendresse pour moi n'éprouvent par mon absence au-« cune altération. » Sundar-rûp répondit au prince: « Je « te considère comme la lumière de mes yeux, et c'est « ta vue qui me fait vivre; mais à présent je vais passer « ma vie dans un continuel chagrin. Crois-tu, mon cher « fils, que je puisse demeurer dans cette ville sans toi? « J'aimerais mieux abandonner mon palais pour te suivre « et perdre pour toujours ma caste. Comment pourrai-« je rester dans ce pays, tandis que tu parcourras « d'autres régions? Je ne t'ai eu qu'après avoir violem

« ment souffert, et tu ne ressens pas d'affection pour « moi! Depuis que tu as mis le pied dans le monde, « tu as été constamment sous mes yeux; mais désor- « mais, quand pourrai-je te voir et t'adresser la parole? « Sans toi ma destinée n'est plus qu'affliction. » Sundar-rûp tint encore d'autres discours, mais le kunwar ne changea pas de résolution; toutefois il lui dit avec attendrissement ces paroles : « Je me souviendrai tou- « jours de l'affection que tu me montres en cette cir- « constance, j'en serai pénétré de reconnaissance tant « que le firmament enveloppera la terre; mais permets- « moi de te quitter actuellement. et de me mettre en « route pour Sarândîp, où je dois être uni à Kala. » Alors Sundar-rûp serre le kunwar contre sa poitrine, et, pleurant et poussant des soupirs, elle lui dit : Tu « pars donc décidément et tu laisses ta mère! du moins « reviens promptement. » Ensuite elle demande qu'on lui apporte le dahî qui devait servir de bon augure pour le voyage du prince. Quand il l'eut pris, sa mère lui met au front la marque nommée tîka, et se résigne à le laisser aller, rassurée par ces gages favorables.

CHAPITRE VII.

VOYAGE DE KAMRUP.

Alors le kunwar quitte Aoudhpûr, et, plein de joie, il se dirige vers Sarândîp. Ses six amis et le brahmane Sumit étaient avec le prince, lui témoignant la plus vive amitié. D'autres personnes l'accompagnaient et veillaient sur lui. Ils placèrent Kâmrûp au milieu d'eux et se mirent en chemin annonçant à haute voix qu'ils allaient à Sarândîp.

Cependant le prince ne savait s'il faisait jour ou nuit, il ne s'occupait que de son amour. Il demandait sans cesse au brahmane des nouvelles du pays de Kala. Il ne prenait pas de repos un seul instant. Le nom de Kala seul était continuellement dans sa bouche; ce nom faisait son bonheur. Nulle autre pensée que le souvenir de Kala n'occupait son esprit.

Il accéléra le plus qu'il put sa marche et il arriva en peu de temps à la ville d'Hougly. Le roi Karan y régnait, monarque assidu dans la pratique des bonnes œuvres et des austérités. En arrivant à Hougly, le prince visita Karan et le pria de lui donner quelques conseils pour son voyage. « Prince, si tu m'en crois, lui « dit Karan, tu ne poursuivras pas ta route, car il te « faut actuellement traverser la mer, élément où se « rencontrent mille dangers. Retourne donc en ta ville « natale et cesse de penser à entreprendre un trajet

« aussi périlleux. » Lorsque Kâmrûp entendit ces mots, il se frappa la tête en prononçant le nom de Kala. « Les conseils de la sagesse, répliqua-t-il, sont actuel- « lement inutiles; il faut que je parte pour Sarândîp. « Mon cœur, qui est un océan d'amour, doit-il craindre « d'affronter les périls de la mer? Je ne puis être dirigé « ni par la raison ni par la sagesse : ainsi je ne te de- « mande que des informations pour mon voyage. » Karan, s'étant convaincu que l'amour violent du prince était un mal incurable et que le seul remède à cet état ne pouvait être que la vue de Kala, consentit à lui procurer les moyens d'aller à Sarândîp, où il devait voir cette beauté : il lui fournit donc des vaisseaux et les objets nécessaires pour la traversée.

Quand tout fut prêt pour le départ, le prince et les gens de sa suite montèrent sur les navires; ils firent les dispositions nécessaires, levèrent l'ancre et quittèrent le pays d'Hougly, les voiles tendues et enflées par le vent. Lorsque ces vaisseaux eurent laissé le rivage, ils furent dirigés avec prudence vers Sarândîp et voguèrent nuit et jour sans jeter l'ancre. Après un long trajet ils arrivèrent près de l'île, et bientôt chacun put l'apercevoir. Alors le brahmane Sumit dit au kunwar : « Voilà le pays où règne Kâmrâj; voilà sa ca- « pitale, ici est le palais de Kala, là le temple dont « je t'ai parlé. Ainsi tu vas être bientôt heureux auprès « de ta bien-aimée. » En entendant ces mots, Kâmrûp fut rempli de joie et les gens de sa suite lui souhaitèrent toutes sortes de bénédictions. Ils tombèrent d'accord de ne pas rester longtemps à Sarândîp, mais

de retourner avec empressement en Aoude aussitôt que le mariage de Kâmrûp et de Kala serait conclu. Ils avaient à peine fait ce projet qu'il survint un affreux ouragan.

CHAPITRE VIII.

LE NAUFRAGE.

Les vaisseaux chargés du prince Kâmrûp et de ses compagnons étaient près de Sarândîp lorsqu'un vent impétueux vint soulever les flots de la mer. Marins et passagers, tous se mirent à jeter des cris de désespoir. Bientôt ces vaisseaux, abandonnés aux vagues agitées, ne tardèrent pas d'être démâtés. Il était alors impossible d'espérer, on n'avait d'autre ressource que la résignation. Les navires voguant au gré des ondes furent donc dispersés et mis en pièces; ainsi s'accomplissait le destin malheureux du prince. Cependant les voyageurs se laissaient entraîner par les flots sans pouvoir se communiquer leurs pensées. Le kunwar avec ses six amis et le brahmane Sumit étaient restés ensemble sur une portion d'un navire. Ils allaient çà et là poussés par les vagues en répétant le nom de Kala, car le kunwar était plus touché de la séparation de cette princesse que de la situation déplorable où il se trouvait. Cependant la fluctuation de la mer fut si grande que les planches sur lesquelles les huit amis s'étaient réfugiés se divisèrent. Ils furent ainsi séparés et continuèrent à voguer isolément sans toucher le fond de l'eau ni aborder à un rivage. Tandis que les compagnons de Kâmrûp ignoraient ce qu'il était devenu, la planche que celui-ci tenait embrassée était portée çà

et là par les flots. Il n'éprouvait néanmoins aucune crainte; il ne pensait qu'à celle à qui il avait voué son existence et en prononçait de temps en temps le nom. Comme il était déjà submergé dans l'océan de l'amour, les flots naturels, loin de lui faire éprouver de l'effroi, semblaient occupés à le servir. En effet, comment craindrait-il la fureur des ondes, celui qui ressent dans son cœur l'agitation du plus violent amour? Semblable, lui-même, à une mer tempétueuse, il est respecté par les vents et par les vagues en courroux.

Cependant la planche sur laquelle Kâmrûp luttait contre les flots errait sur la surface de la mer comme le papillon autour de la bougie. Le prince, séparé de ses compagnons, vogua plusieurs jours de la même manière sans trouver une terre pour se reposer et pour prendre un peu de nourriture. Tout à coup une vague impétueuse pousse la planche sur le rivage. Le prince s'empresse de sortir de l'eau, contraint de suivre sa malheureuse destinée. Il jette avidement les yeux de tous les côtés et ne voit qu'un lieu désert couvert de jangles, où il n'aperçoit ni hommes ni animaux. Il s'assied et reprend haleine pendant deux gharî, ensuite il se lève et s'avance vers les bois; mais il n'a pas la force de marcher, il est obligé de se reposer encore en invoquant le nom de Kala. Enfin, toujours plein de l'idée de sa bien-aimée, pleurant et gémissant, il peut parcourir ces jangles dont les arbres touffus portaient des fruits sauvages qui lui servirent de nourriture. En vain traversa-t-il en tous sens cette immense forêt, il n'y trouva ni route tracée, ni limite qui la terminât. Il continua donc

d'errer journellement au milieu des jangles depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. A la nuit il dormait à l'abri des arbres, il n'avait pour compagnon que son amour, et le nom de sa maîtresse était sa principale nourriture. A force de marcher, il sortit de la forêt et arriva dans le pays connu sous le nom de *Tirya-râj*. Après avoir poursuivi son chemin pendant un jour entier, il se trouva dans un jardin spacieux.

CHAPITRE IX.

LE TIRYA-RAJ.

Le kunwar parcourut donc une longue étendue de jangles avant d'apercevoir le jardin dont nous parlons. Il y entra, pensant toujours à Kala. Des larmes comme des perles brillantes se détachaient de ses yeux. Tandis que, tenant la tête baissée, Kâmrûp regardait timidement, il s'aperçut que c'étaient des femmes qui gardaient ce jardin. Celles-ci adressant la parole au prince : « Par quel hasard, lui dirent-elles, te trouves-tu dans « ce lieu? Qui es-tu? un homme? Mais, dans ce cas, « ne crains-tu pas pour ta vie? Sache que cette contrée « est le Tirya-râj où les femmes remplissent toutes les « fonctions; la reine Râota y règne. Jamais on n'y a vu « d'homme. Dis-nous donc d'où tu es venu? — Je « suis, répondit le kunwar, d'un pays étranger, et « celui-ci m'est tout à fait inconnu; j'en ignore les « mœurs et les usages. » Sans écouter ce que Kâmrûp leur disait, ces femmes se saisirent de lui, l'emmenèrent au palais de Râota, et le laissant loin de la reine, elles allèrent dire à celle-ci qu'un homme qui paraissait être un effronté voleur s'était introduit dans leur pays, et que, si sa majesté l'ordonnait, elles lui trancheraient la tête. Râota, pâle de colère, s'écria : « Quoi, un homme « a osé venir parmi nous! Eh bien, il faut le conduire « à l'instant même en ma présence et le mettre en

« pièces. Qu'on donne ensuite toute la publicité pos-« sible à cet acte de sévérité, afin qu'un événement « pareil ne se renouvelle pas et qu'on sache bien que « nul téméraire ne saurait échapper à son sort. »

Toutefois, lorsque le regard de Râota tomba sur le prince, son courroux se calma; que dis-je? elle en devint amoureuse. Elle fit, néanmoins, appeler la femme chargée des fonctions de kutwâl et lui donna cet ordre: « Garde, lui dit-elle, le prince à vue, en « attendant que je le fasse périr, afin qu'on ne voie pas « dans notre ville un visage masculin. » Ayant ensuite fait venir secrètement cette même femme, elle lui recommanda de donner des aliments au kunwar et de le lui amener à la nuit. Celle-ci conduisit le prince avec elle, et l'invita poliment à prendre de la nourriture; mais Kâmrûp refusa de le faire, toujours plus occupé de son amour que de sa propre existence. Alors cette femme lui dit: « Tu ne dois pas éprouver de tris-« tesse, car j'ai ordre de te conduire auprès de la reine, « et je ne te ramènerai pas certainement sans qu'elle « t'ait fait grâce. »

Cette personne compatissante avait beau consoler Kâmrûp, il ne savait que pleurer et répéter le nom de Kala. Conformément à l'ordre de Râota, elle le ramena néanmoins auprès d'elle, et la prévint que le voleur était en sa présence. Alors la reine fit approcher Kâmrûp, et, jetant sur lui un regard qu'animait l'amour, elle le fit asseoir devant elle. Le prince lui obéit la tête baissée, et Râota s'empressa de l'interroger. Celui-ci, dressant alors la tête et levant les yeux, lui répondit

qu'il était étranger et l'amant de Kala, de laquelle le sort le tenait éloigné. « Ce nom est pour toi de bon « augure, dit Râota en entendant le nom de Kala; cette « princesse m'aime beaucoup et vient souvent me voir. « Reste auprès de moi content et tranquille, et je te « promets de te réunir à elle. » A ces mots Kâmrûp plein de joie ouvrit son cœur à la reine et lui fit savoir toute la peine qu'il éprouvait. Il s'imaginait avoir enfin trouvé le repos, mais il ne se doutait pas que ce repos factice n'était pour lui qu'un nouveau malheur. Il se mit donc à parler à Râota de tout ce qu'il ressentait. Celle-ci, satisfaite de sa supercherie, lui dit en le regardant d'un œil tendre : « Considère-moi comme Kala, « en attendant que je te réunisse pour toujours à elle. » Le kunwar content était agité de mille désirs; cependant il ne voulut pas se rendre à ceux de Râota. Celle-ci, continuant à l'entretenir de Kala, fit apporter un flacon plein d'un vin délicieux. Ils burent et se réjouirent pendant deux gharî. Bientôt ils dirent des mots à double entente qui excitèrent leur gaieté. L'ivresse les saisit peu à peu et les mit hors d'eux-mêmes; Kâmrûp, entre autres, perdit tout à fait la raison. Lorsque ce vin naturel eut produit tout son effet, Râota voulut alors dormir. Elle fit apporter un lit, et, l'ayant dressé, elle invita le prince à s'y coucher et à se livrer sans retard au sommeil; ensuite elle demanda un autre lit pour elle-même, et, après l'avoir fait préparer vis-à-vis du premier, elle s'y plaça, puis s'endormit.

Kâmrûp s'endormit aussi en répétant le nom de Kala. Il était si fatigué de la route, qu'il fut aussitôt

plongé dans un sommeil profond et vit en songe Kala Debout devant lui, fronçant le sourcil et tenant son index avec les dents, elle lui dit distinctement : « Tu es « un homme sans pudeur; il n'y a ni vérité dans tes « discours, ni affliction véritable dans ton cœur. Ta vue « m'a plongée dans l'état le plus pénible, et toi, tu te « reposes tranquillement dans le palais de Râota! La « douleur d'être séparée de toi m'a consumée et rendue « semblable à de la paille, et toi, tu te divertis auprès « d'une autre femme! Tu m'as trompée en me faisant « des promesses que tu ne devais pas tenir; tu n'as pas « conservé ta dignité, tu as méconnu l'honneur, la vé- « rité, la justice. » Kala prononça ces mots avec chaleur et disparut; en même temps le sommeil quitta le kunwar: Agité par le songe qui venait de se présenter à son imagination, il se roula sur son lit et tomba par terre en répandant des larmes. Le bruit qu'il fit réveilla Râota, et elle s'empressa de le relever en lui demandant s'il avait eu peur de quelque chose, ou s'il avait été incommodé. Kâmrûp réfléchit que s'il faisait connaître à la reine qu'il avait vu en songe celle qu'il aimait, Râota pourrait, par jalousie, agir envers lui avec déguisement, tandis que, s'il attribuait son accident à la peur, il n'avait rien à craindre. Il répondit donc à Râota : « Pendant que je me livrais au repos, « harassé que j'étais de fatigue, j'ai entendu du bruit « et je me suis effrayé. »

Alors Râota aida le kunwar à se remettre sur son lit, en l'engageant à se calmer, à ne concevoir désormais aucune crainte et à ne se former aucune vaine

chimère. Elle se recoucha de son côté, mais elle ne fut pas plus tôt endormie, que, sans qu'elle s'en doutât, le kunwar s'enfuit, honteux d'avoir entendu retentir à son oreille ces paroles de Kala : « Lève-toi, sors de ce « lieu. » Il alla sous les arbres pour gémir et pleurer en prononçant le nom de sa bien-aimée; mais bientôt il tomba de faiblesse et perdit tout à fait connaissance.

Mais laissons un instant Kâmrûp évanoui, et parlons de la fée Chandar-mukh qui vint l'enlever.

CHAPITRE X.

ENLÈVEMENT DE KAMRUP.

Chandar-mukh avait pour mère la fée Chitr-sâr; sa patrie était au delà des mers. Aucun visage n'était aussi beau que le sien, elle était fiancée à un génie de la même classe qu'elle. Elle appela ses femmes, demanda son char et y monta. Après avoir parcouru les quatre points cardinaux, elle arrive précisément à l'endroit où le jeune Kâmrûp était étendu privé de connaissance; elle ordonne qu'on arrête son char et qu'on le descende dans ce jardin. Ses femmes lui obéissent et le posent près des mêmes arbres sous lesquels était le prince Kâmrûp. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle se convainc que c'est un être humain, et commande à ses femmes de le prendre et de le placer sur son char. On lui porte donc le prince évanoui et elle le fait asseoir auprès d'elle. Bientôt les fées rangées en ligne soulèvent le trône et le transportent au delà des sept mers dans la région qu'habitait Chandar-mukh. Là on ne voit ni hommes ni animaux; il n'y a que des fées et un grand nombre de râkas. Ce pays ne se compose que de hauteurs; il n'est autre chose, en effet, que le mont Câf, chaîne de montagnes qui sert comme de clou pour fixer la terre et obvier aux inconvénients qui pourraient résulter des fentes qu'on y aperçoit dès la création.

En arrivant dans ce séjour montagneux, le kunwar revint à lui. Mais quel est son étonnement de se trouver sur un trône doré, à côté d'une fée charmante! Il est tellement stupéfait, qu'il ne peut prononcer une parole et s'imagine être sous l'influence d'un talisman. Il se livrait à cette idée lorsque la fée lui dit : « Holà, « être humain, pourquoi restes-tu à me regarder ainsi? « Tu n'es plus dans le jardin où tu gisais évanoui, tu « n'es ni dans ton pays, ni chez Râota, auprès de l'ob« jet de ton affection. Je t'ai vu, et, éprise de toi, je t'ai « conduit ici, au delà des sept mers. Ne pense pas à ton « pays, car y retourner serait bien difficile. Tu es ac« tuellement dans le mont Câf, séjour des râkas. C'est « ici qu'habite la nation des fées, et non la race hu« maine. Il faut que tu restes dans ce lieu, bon gré mal « gré; il faut que tu te décides à y vivre. » Le kunwar, désespéré de ce discours, se mit à répandre des larmes abondantes, à se frapper la tête, à se meurtrir le visage. Loin de sa bien-aimée, il ne pouvait en effet goûter de repos. Mais que faire contre l'arrêt du destin? Il se résigna donc à son sort et répondit à Chandar-mukh : « Je « me trouve sans patrie, séparé que je suis de Kala. La « providence l'a ainsi voulu, elle m'a livré à cette dou « leur: que sa volonté soit faite! »

Kâmrûp resta pendant une année entière auprès de cette fée. Durant tout ce temps elle ne le quittait pas un seul instant; jour et nuit elle était auprès de lui. Cependant son fiancé finit par connaître l'intrigue de Chandar-mukh. On vint le trouver et on lui apprit quelle était la conduite de cette fée : « Elle a introduit

« lui dit-on, un homme dans son palais, et c'est pour « ce motif qu'elle ne se rend plus aux assemblées de « ses compagnes, et qu'elle ne se livre plus avec elles à « leurs exercices accoutumés. Elle se divertit avec un « mortel et ne se met plus en peine de toi qui dois être « son époux. » Le fiancé confus ne proféra pas une parole, mais il éprouva dans son cœur une peine bien vive. Incontinent ce parîzâda se mit à chercher Kâmrûp dans l'habitation de Chandar-mukh. Celle-ci, dans l'ignorance complète de ce qui se passait, avait précisément laissé le prince enfermé dans son palais, et était allée se promener avec ses compagnes. Le prince était donc seul et pensait à la belle Kala. Il soupirait en invoquant son nom, lorsque le parîzâda, conduit par le son de sa voix, vint dans la pièce où il était, le saisit violemment et le mit hors du palais; puis, il le fit tenir devant lui, et, lui frappant le visage avec colère, il lui demanda pourquoi lui, simple mortel, restait avec une fée. Le kunwar lui répondit avec émotion : « Je ne suis « pas venu de moi-même en ce lieu. J'étais évanoui « lorsque Chandar-mukh, sans que je m'en doutasse, « m'a enlevé et m'a transporté dans ce palais. Si après « cette explication tu me trouves encore criminel, me « voilà devant toi; fais de moi ce que tu jugeras conve- « nable. » Kâmrûp n'ajouta rien à ces mots. Alors le fiancé de la fée donna ordre aux parî de prendre le prince et d'aller dans les défilés des montagnes le livrer aux premiers râkas qu'ils rencontreraient : « Ainsi, leur « dit-il, Chandar-mukh ne pensera plus à lui. Aucune « trace de sa présence ne restera parmi nous. Livrez le

« donc aux râkas comme je vous l'ordonne; dites-leur « d'en faire leur nourriture. »

Ces parîzâda prirent donc le kunwar par la main et l'entraînèrent avec eux, pour aller le livrer aux râkas. Mais en vain cherchèrent-ils de tous côtés, ils ne trouvèrent aucun de ces êtres malfaisants. Alors ils le transportèrent sur le sommet d'une de ces montagnes et lui demandèrent où il voulait être laissé. « Ici, lui dirent-ils, tu vois l'Océan dont les flots agités « se soulèvent avec tumulte; plus loin, sont les mon- « tagnes habitées par les râkas. Si nous t'abandonnons « dans ces parages, tu périras immanquablement. In- « dique-nous toi-même où nous pouvons te quitter. » A cette offre singulière, Kâmrûp ne répondit rien, sinon qu'il prononça le nom de Kala. (Kàmrûp était là le seul individu de race humaine; il n'en ressentait que plus vivement le sentiment de l'amour qui occupait son cœur.) Comme il ne voulut pas répondre aux parîzâda, ceux-ci décidèrent entre eux de ne pas le laisser sur la terre, à cause des dîv et des tigres; ni sur la rivière, à cause des crocodiles; mais de déposer dans la mer cette perle brillante.

Toujours plein de la pensée de Kala dont le nom était sans cesse sur ses lèvres, le kunwar resta plusieurs jours au milieu des vagues, privé de nourriture et de sommeil. Il flottait sur la surface de l'onde, répétant le nom de sa bien-aimée et répandant des larmes abondantes; enfin il fut jeté par les flots sur une plage (de l'île de Sarândîp). Il se relève aussitôt, avide de savoir où il était, mais il ne voit qu'un désert boisé sans

hommes ni animaux. Loin de prendre du repos, ce qui lui aurait été si nécessaire, le fidèle amant de Kala se met à parcourir les jangles qu'il voyait devant lui. Il marchait pendant tout le jour, et à la nuit il dormait à l'abri des arbres.

CHAPITRE XI.

LES TASMA-PAIR OU DUAL-PA.

Après avoir erré pendant longtemps dans ces forêts désertes, le kunwar arriva dans la contrée des tasma-païr, qu'il trouva couverte aussi de jangles, comme celle qu'il venait de parcourir. Ces êtres ne sont point de la race humaine, leurs jambes sont souples comme des longes de cuir et ne peuvent les soutenir. Ils se gouvernent eux-mêmes et forment une peuplade à part. Kâmrûp ignorait leur existence : à plus forte raison ne savait-il pas que c'était là qu'ils habitaient.

Un de ces êtres monstrueux se trouvait précisément à l'endroit où le kunwar était errant. En apercevant de loin le prince, le tasma-païr se traîne, et, cachant ses mains en même temps qu'il arrange convenablement ses pieds, il se place modestement sur la route où il avait l'habitude de se tenir dans l'espoir d'y rencontrer des voyageurs. A la vue du tasma-païr, le prince Kâmrûp, le prenant pour un homme comme lui, s'en approche poliment. Celui-ci lui demande aussitôt d'où il était, où il allait et dans quelle intention. Kâmrûp, au lieu de répondre à ces questions, lui demande, de son côté, si la demeure de Kala n'était pas par hasard dans ces contrées. « Oui, lui dit le tasma-« païr; veuille t'asseoir un instant auprès de moi, et « je t'indiquerai la route que tu dois prendre. » Le kun-

war, entendant des mots aussi agréables pour lui, s'approche davantage du perfide tasma-païr. Celui-ci s'empare alors du prince qui était sans défiance, et s'écrie en l'enveloppant de ses jambes : « Bien, voilà un « cheval qui m'est arrivé du monde invisible. » En vain Kâmrûp veut-il résister, il reçoit sur le visage des coups appliqués avec force et se voit obligé de conduire à sa maison ce cavalier incommode. Le tasma-païr dormait même sur les épaules du prince; et lorsqu'il voulait se transporter quelque part, il commandait à Kâmrûp de se lever. Il errait ainsi dans les jangles, monté sur le kunwar; et lorsque les forces manquaient à celui-ci, son barbare cavalier le frappait impitoyablement. Les pieds de Kâmrûp se remplirent bientôt d'épines; son corps d'argent fut excédé de fatigue : il devint bleu et vert par la saleté, de rose qu'il était. Les boucles de ses cheveux qui retombaient sur son visage étaient inondées de larmes; ses joues écarlates se teignirent de pourpre, ses autres membres, qui avaient auparavant la couleur du sandal, prirent la nuance de l'ébène. Sa nourriture, c'étaient les fruits de la forêt et son lit les ronces et les buissons. Le tasma-païr se tenait constamment sur le prince et allait çà et là, matin et soir, dans cet emplacement désert. Kâmrûp, forcé de suivre le cours de sa malheureuse destinée, le portait péniblement; et comme ils se trouvaient dans un endroit inhabité, il lui était inutile de faire entendre des plaintes. Il se résigna donc à faire, pendant un an entier, les fonctions de cheval; aussi son corps délicat fut-il bientôt exténué, car le tasma-païr, avons-nous

dit, ne cessait d'aller continuellement d'un lieu dans un autre, monté sur le pauvre kunwar.

Par hasard, un jour, le prince accablé de chagrin avait transporté son cavalier à une haute montagne. Dans la vallée on voyait un jardin magnifique où se trouvaient en abondance tous les fruits que produisent les terres ainsi placées. Kâmrûp y aperçut entre autres des raisins pleins de jus; il en prit une certaine quantité dans le but d'en exprimer la liqueur et de s'en servir comme médicament. Il laissa exposée au soleil, pendant une ou deux gharî, la sorte d'eau qu'il tira de ces raisins et elle devint ainsi du vin véritable, couleur de pourpre, extrêmement capiteux. Kâmrûp clarifia ce vin et en offrit au tasma-païr en l'engageant d'en boire. Quand ce dernier en eut bu quelques gorgées, il fit entendre un cri perçant, et le son de sa voix aigue parvint des jangles jusqu'à la ville. Alors beaucoup de tasma-païr accoururent; ils avaient tous un homme pour monture et vinrent se ranger en ligne autour de lui. Le kunwar leur présenta de cette liqueur enivrante; ils en burent avec plaisir, ils eurent bientôt le cerveau troublé par ses fumées et se livrèrent à mille folies. Lorsque leur ivresse fut complète, elle priva leurs pieds et leurs mains de toute leur force; et, dans cet état de faiblesse, ils restèrent pendus aux épaules de leurs montures humaines. Alors les individus qu'ils avaient asservis retirèrent leurs mains des jambes des tasma-païr et les firent descendre de dessus leurs épaules. En ce moment Kâmrûp s'écrie qu'il faut les tuer tous. Ces hommes lui obéissent; ils lui

disent ensuite d'un commun accord : « Puisque c'est « à toi que nous devons notre salut, il est juste que « nous soyons soumis à tes volontés; ainsi, nous ferons « ce que tu désireras de nous, nous ne placerons pas « le pied sans ton ordre. » Kâmrûp leur dit alors de se retirer dans leurs patries respectives, et les salue affectueusement, à mesure qu'ils se séparent de lui.

Un de ces hommes ne suivit pas l'exemple de ses compagnons : il voulut absolument rester avec le kunwar. Kâmrûp et cet inconnu se mirent donc en route marchant droit devant eux ; bientôt ils aperçurent un arbre de haute futaie et ils s'assirent à son ombre pour prendre haleine un instant. Alors le kunwar pria celui qui persistait à l'accompagner de le laisser seul et de s'en aller dans son pays; mais celui-ci lui répondit : « Ce n'est ni ma ville, ni mon pays que je cherche, « mais mon prince; et je le retrouverai, s'il plaît à la « providence. Malheureusement, depuis le jour où j'ai « été séparé de lui par un naufrage, personne n'a pu « me donner de ses nouvelles. — Quel est le prince « dont tu parles? lui demande alors Kâmrûp. D'où est-« il, et qui es-tu toi-même? — Mon prince se nomme « le kunwar Kâmrûp, lui répond l'inconnu; son pays « est Aoudhpûr et Gorakh. Je me nomme Mitarchand, « et j'étais son ministre. » Au nom de Mitarchand, le kunwar serre son compagnon entre ses bras, en lui disant : « Regarde-moi bien; je suis précisément ce « Kâmrûp que tu cherches, ce Kâmrûp privé jusqu'ici « de la vue de Kala. »

Ces deux amis éprouvèrent une joie bien vive de

se trouver réunis. Le kunwar s'empressa de faire savoir à Mitarchand tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où ils avaient été séparés; il lui parla de son séjour dans le palais de Râota; il lui dit comment il avait été retenu par Chandar-mukh; puis il lui conta l'histoire du parîzâda, et enfin celle du tasma-païr. Mitarchand en apprenant ces événements extraordinaires exprima l'opinion qu'ils étaient tous écrits par la providence dans le livre du destin.

CHAPITRE XII.

AVENTURES DE MITARCHAND.

Actuellement que vous connaissez les malheurs de Kâmrûp, écoutez ceux de son ministre Mitarchand.

« Mon cher prince, lui dit-il, tu ne peux te figurer « tout ce que j'ai enduré; mais tu en seras bientôt ins- « truit si tu prêtes à mon discours une oreille attentive. « Lorsque je fus séparé de toi, les vagues me portèrent « au loin çà et là. J'ignorais s'il était jour ou nuit, « et je me demandais où les flots pouvaient avoir jeté « mon prince. Enfin, après plusieurs jours d'angoisses, « j'aborde à un rivage de cette île et je puis marcher « sur la terre. Je me mets à parcourir le désert qui « se présentait à ma vue; je te cherchais et t'appelais « à grands cris, dans cet emplacement couvert d'ar- « bres; car sans toi je ne pouvais jouir du repos. Un « jour que j'avais à plusieurs reprises fait retentir ma « voix dans ce lieu solitaire, j'entendis un grand bruit « et je vis paraître à mes regards un dîv monstrueux « sous l'apparence d'un râkas. Ses pieds touchaient la « terre et sa tête allait jusqu'au firmament; son corps « semblait suspendu dans l'air. Il desserra les lèvres, « ouvrit sa bouche, et j'en vis sortir une flamme; il « tira la langue, fit entendre un bruyant murmure, et « parut tout de feu. Cependant il me saisit, me mit « sous son aisselle, me porte en un lieu couvert de

« montagnes, me place dans une caverne et roule à « l'entrée une énorme pierre. Il se retire ensuite, me « laissant renfermé dans ces montagnes. Quant à moi, « je marche en avant pour chercher s'il ne s'y trouvait « pas d'issue; mais je n'avais pas fait plus de quatre ou « cinq pas, que je vois un grand nombre d'hommes « assis en ligne. Ces êtres avaient l'air soucieux et cha- « grin, leurs yeux étaient fixes, ils gardaient un morne « silence. Je leur adressai néanmoins la parole et leur « demandai quel était ce lieu où ils se trouvaient, et « s'ils pouvaient me donner quelque nouvelle du prince « Kâmrûp. Ils me répondirent alors : « Homme simple, « tu ignores donc que tu es ici loin de l'habitation des « hommes? tu ne connais donc pas celui qui t'y a trans- « porté? Tu n'as donc pas vu le dîv entouré de flam- « mes? De quel prince viens-tu nous demander des « nouvelles? Le monstre, qui, de la forêt, t'a trans- « porté dans cet endroit, est le même qui nous a « enlevés aussi. Il sort chaque nuit de ces montagnes « et va se tenir sur la route pour surprendre les voya- « geurs. Au matin, à peine le soleil se lève-t-il sur « l'horizon, qu'il saisit un des malheureux qui sont « tombés en son pouvoir et en fait sa nourriture. »

« Je t'avoue que je fus très-content lorsque j'entendis « ces paroles. Je pensais que mes peines allaient avoir « un terme; car, ne pouvant supporter la séparation de « mon prince, il était avantageux pour moi de cesser « de vivre. En attendant, je prononçai plusieurs fois, « à haute voix, pendant cette nuit, le nom de Kâm- « rûp et j'accompagnai ces exclamations d'un torrent

« de larmes. Lorsque la nuit noire fut écoulée et que « l'aurore parut, tous les hommes qui m'entouraient « commencèrent à trembler. Je leur demandai pour- « quoi ils étaient agités ainsi par la crainte ; ils me rap- « pelèrent alors que c'était l'heure de la venue du div ; « et en effet il entre au même instant, après avoir ren- « versé la pierre qui couvrait l'entrée de la grotte, et « il nous regarde d'un œil redoutable qui glace d'effroi « mes malheureux compagnons et leur fait grincer les « dents. Pour moi, loin d'éprouver la moindre terreur, « je vais au-devant de lui ; il me prend par la main « en souriant, me touche la tête, me met sous son « aisselle, franchit le seuil de la caverne et sort des « montagnes. Alors il me parle en ces termes : « Je vou- « drais bien savoir pourquoi tu ris en me regardant : « tu ignores peut-être que je suis un anthropophage ? « Tandis que tes compagnons étaient frappés de ter- « reur, tu es accouru gaiement auprès de moi ; je suis « étonné de cette conduite, et je vois bien que tu ne « connais pas la classe des div. — Aujourd'hui, lui ré- « pondis-je, la vie est un supplice pour moi. J'étais le « compagnon fidèle du prince Kâmrûp, nous avons fait « naufrage ensemble dans l'océan orageux. J'en suis enfin « sorti, j'ai abordé sur cette terre, et je cherchais préci- « sément mon prince lorsque tu m'as aperçu ; toutefois « je n'ai pu savoir ce qu'il était devenu. Je vivrais vo- « lontiers si j'avais l'espoir de le retrouver ; mais, dans « le cas contraire, j'aime mieux périr. Ainsi, si tu me « dévores, tu me feras obtenir le repos. — O mortel, « me dit alors le dîv, tes paroles me touchent de com-

« passion. Bien loin de te dévorer, je te rends dès ce « moment à la liberté; et, de plus, je vais te transporter « où tu voudras. »

« A ces paroles, je pousse un cri d'étonnement, je « me mets à pleurer en prononçant ton nom et je « réponds au dîv : « Eh bien, replace-moi dans la même « forêt où tu m'as pris; je veux continuer à chercher « Kâmrûp, et il peut se faire que quelqu'un m'indique « où je le trouverai. » Ce dîv, de plus en plus touché « de mon état, me donne alors un de ses cheveux en « me disant : « Écoute, descendant d'Adam, la promesse « que je te fais. Si, dans les jangles où je te laisserai, « quelque accident fâcheux vient à t'arriver, tu n'as « qu'à placer ce cheveu sur du feu; au même moment « je viendrai près de toi, et je ferai de bon cœur ce « que tu demanderas de moi. Le dîv me transporte en- « suite dans la forêt où il m'avait trouvé, m'indique la « route et se retire. Il prend son chemin du côté des « montagnes où il habitait; et moi je recommence à « chercher mon prince au milieu des jangles. Je restai « là plusieurs jours sans qu'un seul homme se présentât « à ma vue, et sans pouvoir ainsi apprendre de tes nou- « velles. Tout à coup, au milieu de ce bois solitaire, « je rencontre un tasma-païr; j'ignorais quelle était sa « nature, et je lui demandai s'il habitait cette forêt et « s'il avait vu quelque part le prince Kâmrûp. En en- « tendant ma demande, le tasma-païr m'invite d'un air « bénin à m'approcher de lui et à m'asseoir pour écou- « ter sa réponse, en m'assurant qu'il me donnerait de tes « nouvelles si je voulais prêter l'oreille à ce qu'il allait

« me dire. Il m'appelle donc, dis-je, et me fait asseoir « auprès de lui. J'obéis, alors il se hâte de me saisir « et de me serrer entre ses deux pieds. En vain je me « débats de toutes mes forces, le tasma-païr ne me « laisse pas aller. Il monte sur mon dos comme sur « un cheval, et, m'entourant de ses pieds, il me dit à « plusieurs reprises de marcher. Je me lève alors et « me mets en mouvement. Quand je cheminais, il était « content; si je m'arrêtais, il prenait mes oreilles et les « mordait avec ses dents, ou me frappait au visage. « C'est ainsi que je le conduisis jusqu'à sa maison. Il « était constamment sur mes épaules, et, satisfait d'a- « voir une monture de sa convenance, il disait : « J'ai « acquis du monde invisible un cheval vigoureux. » Je « restai pendant un an entier parmi cette race d'hom- « mes. J'avais perdu l'espoir de te retrouver et je « croyais finir là ma triste existence : heureusement les « tasma-païr se sont réunis auprès de toi dans le jardin « de la forêt, et tu les as abreuvés de la coupe de l'ivresse. « Ainsi, grâce à tes soins, nous avons pu les tuer tous « et en être délivrés. »

C'est de cette manière que Mitarchand conta ses peines au kunwar. Celui-ci, l'ayant écouté l'oreille attentive, s'écria : « Tout ce qui nous est arrivé jusqu'à ce « jour était arrêté par le destin; mais, de même que « la providence nous a réunis nous deux, elle nous « réunira plus tard à nos autres amis. »

Laissons un moment ensemble Kâmrûp et Mitarchand, et occupons-nous d'Achâraj le pandit.

Nous avons dit que le kunwar et Mitarchand s'entre-

tenaient à l'ombre d'un arbre. Un perroquet parut sur ce même arbre et vint ensuite se poser sur la main de Kâmrûp. Celui-ci, charmé de cette familiarité, lui dit : « On voit que tu as joui de l'amitié de l'homme, ami-« tié qu'il accorde avec juste raison aux animaux. Eh « bien, tu seras désormais notre compagnon et notre « ami fidèle au milieu de ces jangles. » En ce moment le perroquet lève la patte et saisit avec le bec un ruban qui la serrait. Comme le ruban tombe, le perroquet disparaît et les deux amis ne voient plus qu'un homme. Celui-ci salue le kunwar en lui disant qu'il est Achâraj le pandit, un de ses six amis. Alors Kâmrûp stupéfait le serre affectueusement entre ses bras, et Mitarchand suit son exemple. « J'ai entendu, leur dit alors « Achâraj, les discours que vous avez tenus, et je sais, « par conséquent, tout ce que vous avez souffert : écou-« tez actuellement le récit de ce qui m'est arrivé. »

CHAPITRE XIII.

AVENTURES D'ACHARAJ.

« Depuis le jour où je fus séparé de mes compagnons « par le naufrage du vaisseau que nous montions, je « devins la merci des flots sans savoir s'il faisait jour ou « nuit. Je ne pensais qu'à mon prince, et sans cesse je « prononçais son nom. Je demeurai donc au milieu des « vagues, répétant néanmoins dans une sorte d'insensi- « bilité le nom de Kâmrûp. Enfin l'onde agitée me poussa « sur un rivage désert; je m'enfonçai dans les jangles, « qui le couvraient; mais je n'y aperçus pas d'animaux, « je ne vis rien non plus qui pût servir de nourriture ou « de boisson. Aucun être vivant, si ce n'est des dîv et des « râkas, ne me parut habiter ce lieu. J'étais donc au mi- « lieu de cette forêt, pleurant et souffrant de la faim, « lorsqu'un grand palais, entouré d'un beau jardin, « s'offrit à ma vue. J'entrai dans ce jardin, je regardai de « tous côtés, et je n'aperçus aucun gardien. Je cueillis « beaucoup de fruits, et content je m'assis et satisfis ma « faim. Lorsque j'eus fini mon petit repas, je me levai; « mais voilà qu'un génie du sexe féminin était debout « devant moi. En voyant ce dîv, je me troublai au « point de perdre l'intelligence et tremblai d'effroi. Elle « me demanda qui j'étais, en me faisant observer que je « me trouvais dans un lieu où n'habitaient pas les hom- « mes. « Je suis, lui répondis-je, un voyageur égaré;

« mais tu pourras m'indiquer sans doute mon chemin.
« — Je m'en garderai bien, répliqua le dîv en sou-
« riant, car je suis amoureuse de toi. Je t'ai cherché pen-
« dant longtemps sans avoir pu te rencontrer. Je dési-
« rais jouir de ta compagnie, et j'ignorais que tu étais
« ici; mais enfin l'amour m'a conduite auprès de toi. »

« Dans l'agitation où ma vue parut la plonger, elle
« s'assit dans son palais, fit les dispositions nécessaires à
« l'opération magique à laquelle elle allait se livrer; en-
« suite elle demanda dix à douze man de briques, les
« réduisit en poudre et en fit une sorte d'oxyde de plomb
« qu'elle mit sur sa tête. Elle broya aussi une grande
« quantité de charbon, en fit du missî, et tira du collyre
« de la partie la plus subtile; elle prit encore une peau
« d'éléphant et s'en couvrit de la tête aux pieds comme
« d'un vêtement. Puis elle me dit, en souriant avec
« malice, de n'avoir pas peur d'elle. Malgré son invitation,
« je ne fus pas rassuré et ne pus proférer une parole.
« Cependant elle me met au pied un cordon, me change
« en oiseau et me prend dans sa main en disant qu'elle
« ne me laissera plus aller de sa vie. Au moyen donc du
« ruban qu'elle mit à mon pied, je devins un perroquet,
« d'homme que j'étais auparavant. Elle me garda bien
« du temps ainsi métamorphosé, puis elle me rendit de
« nouveau ma figure humaine. Lorsqu'elle déliait le cor-
« don qui serrait mon pied, je reprenais ma forme pre-
« mière; le renouait-elle, je redevenais oiseau. Elle ne
« me quittait pas un seul instant et ne me permettait pas
« non plus de m'éloigner d'elle ni jour ni nuit. Une fois
« néanmoins sa vigilance a été en défaut. Elle m'avait

« laissé pour aller chercher dans les bois de quoi pour-
« voir à sa nourriture ; mais je n'ai pas manqué une oc-
« casion si favorable, j'ai quitté le palais du dîv et me
« suis sauvé dans les jangles. Je n'y ai vu personne et
« suis venu me poser sur l'arbre où tu m'as aperçu.
« Non-seulement Dieu m'a délivré des mains de l'être
« malfaisant qui me retenait captif, mais encore il me
« réunit à mon prince que jusqu'ici j'avais en vain
« cherché. »

« Bien, dit Kâmrûp, lorsqu'Achâraj eut fini sa nar-
« ration, j'ai retrouvé deux de mes compagnons ; fasse
« le ciel que les autres me soient bientôt rendus ! » Les trois amis se mirent alors en route exprimant l'espoir de ne plus voir de tasma-païr et faisant la résolution de se méfier des individus qu'ils rencontreraient, de ne point s'approcher d'eux ni de leur faire aucune confidence. D'accord sur ce point, ils s'avancèrent dans les jangles ; mais ils n'y trouvèrent ni fruit à manger, ni eau pour boire.

CHAPITRE XIV.

LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Kâmrûp et ses amis erraient donc ensemble à l'aventure, lorsqu'un être humain s'offrit à leur vue. En l'apercevant, leur premier mouvement était de fuir, dans la crainte que cet homme ne fût un tasma-païr; mais l'inconnu leur dit : « Où allez-vous? ignorez-vous que « l'homme ne saurait pénétrer dans cette forêt? D'où « venez-vous, et où croyez-vous parvenir? — Avant « de te répondre, répliqua Kâmrûp, dis-nous d'abord « qui tu es toi-même et pourquoi tu demeures ainsi « seul dans ces jangles? Ne veux-tu pas nous attirer « auprès de toi par fraude et t'écrier ensuite que tu as « obtenu du monde invisible un cheval? Nous ne nous « fions pas à tes paroles et nous restons dans une crainte « prudente : ainsi, veuille bien te rendre à l'invitation « que je t'ai faite de nous dire qui tu es, et le motif de « ton séjour ici. » L'inconnu, pensant que ses interlocuteurs avaient dû tomber entre les mains des tasma-païr, leur dit qu'il était de la race humaine, derviche et voyageur; qu'ils pouvaient sans appréhension venir auprès de lui, et qu'il leur indiquerait la route qu'ils devaient tenir.

Lorsque les trois intelligents compagnons se furent bien assurés que celui qui leur parlait était un homme semblable à eux, ils s'en approchèrent avec confiance.

Kâmrûp insista pour connaître le motif qui lui faisait habiter ce désert. « Je suis, vous ai-je dit, lui répondit-« il, un derviche. Je vis en anachorète loin des villes et « des lieux habités. Un jour néanmoins je reçus de Dieu « l'ordre de me transporter en toute hâte au pays « d'Aoude et de Gorakh. Pour obéir à la volonté céleste « qui me fut transmise par mon pîr, je couvris mon « corps d'une peau d'animal et me mis en route à « travers les forêts. Après bien des journées de marche, « je parvins à Aoudhpûr où l'on faisait alors une grande « distribution aumônière dans un édifice spécial. En ap-« prenant mon arrivée, le ministre du souverain de ce « pays vint me trouver; il me fit savoir que le mahârâj « était plongé dans la tristesse parce qu'il ne pouvait « avoir de fils, et il me conjura d'adresser au Tout-« puissant des prières pour lui. En effet, Dieu par mon « entremise exauça les vœux du prince : un fruit de srî « rendit la reine féconde, et le mahârâj fut enfin réjoui « par la naissance d'un fils. »

Kâmrûp reconnut sans peine dans son interlocuteur le derviche auquel il devait sa naissance miraculeuse. Il se prosterna respectueusement devant lui, posant sa tête à ses pieds. « Tout ce que vous avez raconté, lui « dit-il, m'est parfaitement connu; je suis le prince dont « vous parlez, et le mahârâj que vous citez est l'auteur « de mes jours. Oui, je le sais, c'est le fruit que vous « lui donnâtes qui le rendit père. Toutefois Dieu m'a « prédestiné pour la souffrance. Je vis en songe la belle « Kala; depuis ce jour je fus épris pour elle d'un vio-« lent amour. Je laissai ma famille affligée de mon dé-

« part, et me mis en route à la recherche de ma bien-
« aimée. Je voguais, mes compagnons et moi, vers Sa-
« rândîp, sa patrie, sur des vaisseaux chargés de toutes
« sortes de munitions, lorsqu'une tempête affreuse vint
« faire évanouir toutes mes espérances de bonheur. La
« providence a voulu sans doute que ma triste vie s'é-
« coulât dans le chagrin. Les malheurs que mon amour
« a entraînés à sa suite m'ont suivi sur la terre comme
« sur l'eau, au milieu des jangles, des forêts et des dé-
« serts. Après bien des courses incertaines, je suis par-
« venu dans cette contrée, où je me trouve d'autant plus
« heureux de vous rencontrer que vous pourrez m'in-
« diquer peut-être le chemin qui doit me conduire à la
« ville de Kala. — Tu as raison, dit alors le respec-
« table derviche, de reconnaître dans tout ce qui t'est
« survenu de fâcheux la main de la providence. Actuel-
« lement demeure auprès de moi pendant l'espace d'une
« lune; pense à réparer tes forces, ensuite je te par-
« lerai de Kala, je t'indiquerai le moyen d'arriver à Sa-
« rândîp, et tu pourras espérer de vivre enfin heureux. »

Kâmrûp obtempère aux désirs du derviche; il reste auprès de lui pendant quelque temps; mais une tristesse profonde, occasionnée par son malheureux amour, le reprend bientôt, et il tient ce discours au bon faquîr : « Il est temps de m'indiquer le chemin de la patrie de « Kala : fais-le-moi donc connaître et je partirai sur-le-« champ. J'arriverai bientôt à Sarândîp et je pourrai me « voir enfin uni à l'objet de mon amour. Je ne rêve plus « nuit et jour qu'à ce fortuné pays où respire ma bien-« aimée. » Quand le derviche eut entendu la supplica-

tion de Kâmrûp, il alla dans le plus épais des jangles, en rapporta la pierre philosophale, et la remit au kunwar en lui disant : « Prends cette pierre et garde-la « soigneusement. En l'appliquant à du fer, il deviendra « de l'or : si tu te trouvais dans une conjoncture diffi- « cile et que tu eusses besoin d'un trésor tu pourrais t'en « servir avec avantage. Par l'or toutes les affaires s'arran- « gent facilement, la réussite en dépend toujours. Celui « qui possède des pièces de ce métal éprouvées par la « pierre de touche est sûr d'être toujours considéré. On « ne peut vivre dans ce monde qu'au moyen de l'or; on « peut se sauver toujours par lui de ce qui arrive de fâ- « cheux, fût-on même sur le pal. »

Après avoir prononcé ces mots, le derviche fit au prince ses adieux avec émotion. Celui-ci serra la pierre que lui avait donnée le faquîr, et se mit en marche. En allant de ville en ville, le prince et ses deux compagnons, Mitarchand et Achâraj, parlaient de la conduite qu'il était opportun de tenir. « Nous verrons, disaient- « ils, il faut l'espérer, la ville de Sarândîp; nous aurons « peut-être enfin des nouvelles de Kala. » Lorsque par hasard ils trouvaient quelque voyageur, ils ne manquaient pas de lui demander la route qu'ils devaient suivre.

Ils continuèrent à marcher tous les trois ensemble jusqu'au moment où ils rencontrèrent Chitarman le peintre.

CHAPITRE XV.

AVENTURES DE CHITARMAN.

Depuis l'instant où les vaisseaux de Kâmrûp eurent fait naufrage, Chitarman fut, pendant plusieurs jours, le jouet des flots. Ils le poussèrent enfin sur un rivage de l'île de Sarândîp dans un état de faiblesse tel qu'il tomba comme évanoui sur la grève. Après être resté dans cet état une ou deux gharî, il reprend connaissance, et, animé du désir de retrouver Kâmrûp, auquel il ne pouvait penser sans que ses yeux fussent mouillés de larmes, il s'avance dans l'intérieur de l'île. Il ne tarde pas d'apercevoir un grand jardin à l'extrémité duquel on découvrait un château superbe. Il entre dans ce jardin ; mais les gardiens viennent au-devant de lui et lui demandent qui il est, d'où il vient et le nom de son pays. « Je suis, répond Chitarman, un voyageur étranger à « cette contrée. Si vous êtes les gardiens de ce jardin, « je vous supplie de me laisser m'y promener pendant « quelques instants.—Volontiers, lui répliquent les gar« diens, va même te reposer tout à ton aise dans le châ« teau. » Le peintre, content de la permission qu'on lui donnait, alla dans ce palais ; puis il parcourut le jardin, toujours triste d'être séparé de Kâmrûp. Il visita tous les kiosques ou pavillons qu'il y avait ; et ayant pris des couleurs, il mêla la verte et la rouge avec la jaune, et se mit à exécuter des figures de tout genre dans

chacun des édifices grands et petits. En un mot, Chitarman laissa partout des traces de son talent. Il remplit ce jardin de peintures et en fit un échantillon du paradis.

Le souverain du pays où se trouvait alors ce peintre se nommait le mahârâj Gandharb. Il vint par hasard dans le jardin dont Chitarman avait embelli les édifices. Après avoir fait sa promenade, il entre dans le palais et voit de tous côtés de fraîches peintures, des figures dorées ou enduites de couleurs et symétriquement arrangées. Quelque part qu'il porte les yeux, il n'aperçoit que des tableaux dont le mérite le frappe. Étonné de tout ce qu'il voit, il donne à son écuyer l'ordre de lui amener le jardinier chargé de la garde du château. L'écuyer obéit avec empressement. Le mahârâj interroge alors cet homme relativement aux peintures. Le jardinier, qui ignorait ce qu'avait fait Chitarman, est stupéfait en les voyant; il dit néanmoins qu'il présenterait à sa majesté celui qu'il en croyait l'auteur et qui était en ce moment même dans le jardin. Il alla donc aussitôt auprès de Chitarman et le pria de lui dire si ce n'était pas à lui qu'étaient dus les travaux de peinture et de sculpture qu'on avait faits dans les kiosques. Chitarman s'en reconnut l'auteur: « J'irai volontiers, ajouta-t-il, « me prosterner devant le roi, s'il désire avoir quelque « explication là-dessus. » Alors le jardinier le conduit auprès du mahârâj en lui disant: « Voici la personne « qui est restée dans le palais, c'est à elle de s'expliquer « maintenant. » Le mahârâj engage de son côté Chitarman à dire franchement qui avait fait ces peintures. Ce

dernier déclare positivement à Gandharb que c'était bien lui qui était l'auteur des rangées de figures qui avaient attiré son attention ; qu'il était peintre de profession et se nommait Chitarman. Alors Gandharb lui offre de le récompenser dignement ; mais Chitarman ne veut accepter ni or ni argent : « Je suis en ce moment, dit-il « au mahârâj, préoccupé du désir de remplir un devoir « religieux plus important pour moi que toute autre chose. « Si le mahârâj a sous son autorité l'île entière de Sa- « rândîp, il pourra m'accorder sa protection à cet effet ; « car c'est dans cette île que se trouve ma divinité pro- « tectrice. C'est pour le Dieu qu'on adore dans le temple « d'Hardwâr que je veux faire un exercice de dévotion. « — Il m'est facile de te contenter, répond Gandharb « au peintre ; je vais te donner une lettre d'introduction « pour sa majesté le mahârâj Kâmrâj. Sur ma recom- « mandation, il te recevra d'une manière distinguée, et « tu pourras sans obstacle te livrer à ta ferveur. »

Alors, sans tarder, le sage et judicieux mahârâj Gandharb appela son ministre et lui ordonna d'écrire la lettre qu'il allait lui dicter. « Mettez d'abord, lui dit- « il : Salut à sa majesté le mahârâj. Après quoi doit ve- « nir le nom de la personne que je lui adresse, savoir : « le peintre Chitarman ; puis parlez des belles peintures « que Chitarman a faites dans mon palais, et enfin recom- « mandez-le de ma part au mahârâj. » Le ministre écrivit donc, conformément aux désirs du roi, la lettre dont il s'agissait ; ensuite il la porte au mahârâj et la place devant lui. Gandharb prend la lettre, fait appeler Chitarman, et la remet entre ses mains. Chitarman offre au

mahârâj l'hommage de sa reconnaissance, et pose la lettre sur sa tête en signe de respect. Muni de cette lettre, Chitarman se met en route pour la ville de Sarândîp, pensant qu'il pourrait y apprendre des nouvelles du kunwar. Quand il rencontrait quelqu'un, il ne manquait pas de lui demander le chemin qu'il fallait prendre pour se rendre à cette ville, et continuait de marcher en avant. Il se levait de bon matin, cheminait toute la journée, et le soir il se reposait sous un arbre. Il parvint enfin à la ville de Sarândîp et alla droit au palais du mahârâj. Il lui présenta ses respects, se nomma pour répondre aux désirs du prince, et lui remit la lettre de Gandharb. Le mahârâj la lut d'un bout à l'autre, et lui demanda ensuite s'il pourrait se charger de faire à son trône des peintures soignées. Chitarman l'assura qu'il avait à cet effet l'habileté nécessaire, que le mahârâj n'avait qu'à lui donner ses ordres et qu'il exécuterait en ce genre tout ce que le mahârâj voudrait. Kâmrâj, satisfait de cette réponse, lui dit d'aller orner de peintures tout son palais. Chitarman se mit donc à l'œuvre et fit le travail que Kâmrâj lui avait commandé. C'est ainsi qu'il resta dans Sarândîp, ne manquant pas de demander à tous ceux qu'il voyait des nouvelles de Kâmrûp. A cet effet, il parcourut toute la ville, mais ses recherches furent infructueuses. Le chagrin qu'il en conçut le fit tomber malade au point qu'il ne pouvait se lever, ni se tenir sur son séant. Lorsque le mahârâj sut que Chitarman était souffrant, il en fut très-affecté. Mais laissons un moment notre malade pour nous occuper de Kanwalrûp le médecin.

CHAPITRE XVI.

AVENTURES DE KANWALRUP.

Il y avait, avons-nous dit, un médecin parmi les six amis de Kâmrûp. Il se nommait Kanwalrûp. Il fit naufrage avec ses compagnons, et comme eux il vogua quelque temps sur l'onde agitée en prononçant le nom de Kâmrûp. Il était donc porté çà et là par les vagues, sans trouver un remède à ses maux. Tout à coup un vaisseau vint à passer auprès de lui. Ceux qui le montaient ayant aperçu Kanwalrûp au milieu des flots, jetèrent l'ancre et l'aidèrent à monter à leur bord. Le médecin les remercia de leur généreuse humanité, s'excusant sur l'importunité qu'il pourrait leur causer, et il ajouta qu'ils recevraient dans l'autre vie la récompense de leur bonne action. Après s'être remis pendant deux ou trois gharî, il pensa qu'il devait tâcher de se faire conduire à Sarândîp, qui devait être le but du voyage de Kâmrûp. Mais il s'aperçut bientôt que les gens du vaisseau avaient l'air soucieux. « Resterez-vous long-« temps encore arrêtés? leur dit-il alors. Pourquoi le « vaisseau stationne-t-il au milieu de la mer, au lieu « de continuer sa marche les voiles tendues? Pourquoi « aussi êtes-vous tristes? La bonne action que vous avez « faite doit vous rassurer sur les accidents fâcheux que « vous pourriez craindre. » A ces questions les marins et les passagers répondirent au médecin : « Le proprié-

« taire du navire est un homme très-heureux sous le « rapport de la fortune, et il a un fils doué des qualités « les plus excellentes; mais ce fils est atteint d'une sorte « de folie : voilà pourquoi tu nous vois affligés. Nous n'a- « vons pas d'autre cause de chagrin. — Si je voyais le « malade, reprit le médecin, je trouverais peut-être « contre son affection un remède efficace. »

En conséquence de cette offre, on conduit Kanwalrûp dans la chambre du jeune homme. Il examine avec soin le diagnostic de sa maladie, lui tâte le pouls attentivement, et, en sentant ses mouvements redoublés, il déclare que le jeune homme est atteint d'une véritable folie. Les marins s'empressent d'apporter et de placer devant lui les drogues qu'il demande. Quand il a tout ce qui est nécessaire pour le médicament qu'il a l'intention de composer, il le prépare et le fait prendre au malade. Ce remède produit un effet merveilleux. Il rend à ce jeune homme faible et languissant les forces dont la fièvre l'avait privé. Les marins, satisfaits de cette cure, comblent Kanwalrûp de bons procédés et lui demandent avec empressement où il allait quand il fit naufrage, et de quel pays il était natif. « Je suis « parti, leur répondit-il, d'Aoudhpûr, ma patrie, avec « l'intention de me rendre à Sarândîp, et je voudrais « bien pouvoir y aller encore actuellement pour offrir « l'hommage de mon culte à la divinité qu'on adore à « Hardwâr, au dieu que j'ai choisi pour mon patron. » Le capitaine du vaisseau réfléchit un instant après avoir entendu le discours de Kanwalrûp, et lui dit ensuite : « Assieds-toi, prends à ton aise un peu de nourriture; je

« te montrerai le royaume de Sarândîp et tu pourras « faire le pûja dans le temple d'Hardwâr. » Kanwalrûp se rend aux désirs du capitaine; il se livre au doux espoir de retrouver bientôt le kunwar.

Cependant les marins levèrent l'ancre et tendirent les voiles. Le vaisseau s'avança rapidement et fut bientôt arrivé sans danger à Sarândîp. Le capitaine se munit de toutes sortes de marchandises précieuses et alla les offrir au mahârâj; mais il s'aperçut qu'il avait l'air abattu, soucieux et chagrin. Il en demanda la cause à ceux qui l'entouraient et attendit en silence leur réponse. Les principaux officiers de l'empire lui dirent alors : « Le mahârâj est père d'une fille charmante nommée « Kala. Elle n'a aucune indisposition ni incommodité, « néanmoins elle est extrêmement pâle ou plutôt jaune; « elle ne profère pas une parole, mais elle pousse de « froids soupirs ; son corps dépérit comme si elle était « réellement malade, et si on lui donne une médecine, « son mal redouble : c'est pour ce motif que tu vois le « mahârâj plongé dans le chagrin. » Alors le capitaine leur annonça qu'il avait à son bord un praticien hindou, et que, si sa majesté le désirait, il le conduirait auprès de la princesse Kala. On s'empressa de donner à Kâmrâj la nouvelle qu'un médecin étranger, qu'on disait habile, était arrivé dans Sarândîp et que, si le mahârâj le désirait, il pourrait traiter sa fille bien-aimée. « Eh « bien, dit le roi, amenez ce médecin, et montrez-lui « d'abord le peintre Chitarman. Si ce dernier se trouve « bien de ses soins, alors je le laisserai volontiers « traiter ma fille. » On alla communiquer à Kanwalrûp

la volonté de Kâmrâj ; on lui dit que le mahârâj lui ordonnait d'aller d'abord visiter son peintre et de lui donner des soins attentifs.

Le médecin obéit, et ayant considéré le peintre, il le reconnut : il garda néanmoins le silence ; mais de son côté le peintre l'ayant aussi reconnu, ils se communiquèrent mutuellement leurs pensées, avec d'autant plus de facilité qu'ils étaient seuls. Ils se racontèrent d'abord leurs aventures : Chitarman dit son histoire ; Kanwalrûp fit connaître tout ce qu'il avait souffert. Le peintre, charmé de cette heureuse rencontre, éprouva aussitôt du soulagement à son mal, et demanda des nouvelles de Kâmrûp au médecin, l'assurant qu'il avait en vain cherché à s'en procurer. Comme Kanwalrûp n'avait pas été plus heureux, ils se mirent à pleurer l'un et l'autre en prononçant à haute voix le nom de Kâmrûp : « Quel bon-« heur, disaient-ils, si en ce moment nous trouvions « le kunwar ! »

Chitarman fut bientôt en parfaite santé, grâce à la rencontre de son ami, et sa guérison fut attribuée au traitement. Kâmrâj, ayant vu le peintre tout à fait rétabli, voulut que Kanwalrûp donnât aussi ses soins à la princesse. On le conduisit donc au palais de la fille de Kâmrâj, à laquelle on annonça cette visite en lui disant qu'un medecin étranger, venu d'un pays lointain, se trouvait à Sarândîp, et que, si elle le désirait, on l'introduirait auprès d'elle afin qu'il prît connaissance de sa maladie et qu'il pût lui donner un remède efficace. Kala consentit à recevoir le médecin. Aussitôt qu'il se présente devant elle, elle l'invite à s'asseoir, tandis que

Lata son amie observait derrière un rideau tout ce qui se passait. Kanwalrûp s'assied auprès de la princesse, lui tâte le pouls et réfléchit à sa maladie; mais il se convainc que Kala n'avait aucune espèce de mal; et il voit clairement que c'était l'éloignement du prince Kâmrûp, dont elle était éprise, qui avait altéré sa couleur vermeille. Il se retire avec la certitude qu'il connaissait le genre de souffrance de la princesse. Il lui dit néanmoins en prenant congé d'elle qu'il lui préparerait un médicament et qu'il viendrait le lui faire prendre le lendemain de grand matin. Il va de suite trouver Chitarman, auquel il conte toute l'affaire: « Kala, lui dit-il, n'a « aucune maladie; elle est plongée dans le chagrin « parce qu'elle est éloignée de Kâmrûp, et voilà tout. Si « tu es de cet avis, tu devrais faire un dessin colorié « représentant notre cher prince: je montrerais ce por- « trait à Kala, et je suis persuadé que sa peine se « calmerait. »

Chitarman se mit à l'œuvre; il prit une feuille de papier, fit son dessin et le coloria. On y voyait le kunwar sous l'apparence d'un amant triste par l'effet de l'absence de sa maîtresse, et entouré de ses six amis. Le peintre avait voulu représenter le jour où Kâmrûp ressentit les premières atteintes de son malheureux amour. Les figures de ses six amis étaient en ligne et convenablement disposées. Chitarman remit son dessin à Kanwalrûp. Celui-ci à l'aube du jour alla se présenter à la porte du palais de Kala, et debout attendit la permission d'entrer. Aussitôt on informa de sa venue la princesse : elle ordonna de l'introduire et prit la potion

qu'il lui avait préparée. Alors Kanwalrûp tira de son sein la peinture qu'il y avait cachée, puis il la remit à la princesse en lui disant : « Tenez-vous tranquille dans « votre palais; éloignez de votre cœur tout souci, et « pour vous distraire regardez ce dessin ; je crois que ce « sera le meilleur remède à votre maladie. »

Kala prend de la main de Kanwalrûp le dessin de Chitarman et y jette un coup d'œil furtif. Elle s'avance ensuite dans son palais, en tenant cette feuille de papier qui devait lui rendre la santé. Elle recommande à Lata de faire rester ses suivantes un instant à l'écart; alors elle déroule le dessin de Chitarman et n'a pas de peine à reconnaître le portrait du bien-aimé de son cœur, et, dans les personnages dont il était entouré, ses six amis. Elle appelle de suite sa chère Lata : « Approche, « lui dit-elle, et regarde ce dessin : voilà bien les traits « de celui que j'ai vu en songe ; voilà cette figure qui « depuis ce jour fatal m'a mise dans l'état où je suis. » Après avoir dit ces mots, la princesse serre le dessin, et exprime au médecin combien elle était satisfaite. Cette feuille de papier que Kala ne quittait pas un instant fit renaître le repos dans son cœur, elle la délivra de la maladie que lui avait occasionnée son amour et la rendit à la santé.

Kanwalrûp, ayant reçu de la princesse la permission de se retirer, court auprès de Chitarman et lui raconte tout ce qui s'était passé. « Maintenant, ajoute-« t-il, il me semble qu'il convient de faire un autre des-« sin qui puisse encore servir à la guérison de Kala. » Chitarman se rend aux désirs de son ami : il trace un

second dessin représentant l'entrevue de Sumit et de Kâmrûp, au jour où le brahmane de Kala fit connaître au kunwar quelle était celle qu'il avait vue dans son rêve. Quand son travail est terminé, Chitarman le livre à Kanwalrûp son compagnon. La première fois que celui-ci se rend au palais de la princesse, il ne manque pas de lui remettre ce nouveau dessin. Kala le prend avec intérêt et va dans une pièce de son palais le considérer à son aise. Quelle est sa surprise lorsqu'elle voit dans ce dessin son brahmane assis devant Kâmrûp, qui écoutait, dans un état apparent de folie, le discours qu'il lui tenait! En considérant cette scène, dont elle connaissait les acteurs, la pâleur disparaît peu à peu de son teint; elle appelle sur-le-champ le médecin pour lui témoigner sa satisfaction.

Chitarman fait alors un troisième dessin représentant le moment où, dans le port d'Hougly, Kâmrûp monta sur le vaisseau qui devait le transporter à Sarândîp. Il figure tous les préparatifs du voyage; il trace, en un mot, tout ce qui se passe en ce jour. Le médecin s'empresse d'aller remettre à Kala ce nouveau dessin. La princesse le regarde avec beaucoup d'attention. Elle comprend que Kâmrûp entreprenait un voyage sur mer; elle en est contente, sa pâleur disparaît tout à fait et se change en un rouge foncé. Le médecin laisse ces trois feuilles de papier à la princesse, en lui recommandant de les garder auprès d'elle. Kala, contente de ce cadeau, l'assure qu'elle ne ressent plus aucun mal. Effectivement son visage reprend ses couleurs vermeilles et son air de gaieté. Le grand Kâmrâj, instruit

de cette heureuse nouvelle, récompensa généreusement le médecin : toutefois celui-ci n'avait guéri la princesse qu'au moyen des dessins significatifs de Chitarman en lui ordonnant, comme remèdes apparents, quelques lotions insignifiantes. En témoignage de sa bienveillance, le mahârâj remit en outre au médecin des robes d'honneur. De son côté la princesse apprit avec plaisir la manière dont le roi son père avait traité Kanwalrûp.

Mais l'histoire du brahmane Sumit me vient actuellement en mémoire : je dois la faire connaître au lecteur.

CHAPITRE XVII.

RETOUR DE SUMIT AUPRÈS DE KALA.

Sumit, le brahmane de Kala, qui connaissait la destinée de cette princesse, relativement au kunwar, était allé trouver, avons-nous dit, le prince Kâmrûp et l'avait ensuite accompagné dans le voyage qu'il avait entrepris pour s'unir à elle. Étant resté longtemps nuit et jour avec le prince, il avait eu l'occasion de lui répéter tous les discours de sa maîtresse. Depuis l'instant où, avec ses autres compagnons, il fut jeté par la tempête dans la mer, il demeura pendant plusieurs jours à la merci des flots sans pouvoir trouver une terre pour y placer le pied. Enfin un navire s'offrit à ses yeux. Ceux qui le montaient, ayant vu ce brahmane qui se débattait au milieu des vagues, l'en retirèrent, et le firent asseoir à leur bord. Ils lui demandèrent aussitôt d'où il était, et où il habitait ordinairement : « J'habite, leur dit-il, « Hardwâr, et je suis le brahmane et le purohit de Kala; « vous me voyez encore effrayé du danger que je viens « de courir. Je voudrais retourner à Sarândîp, ma patrie, « mais, avant tout, j'aurais besoin de prendre quelque « nourriture. — J'ai précisément affaire, lui dit alors « le capitaine, dans le royaume de Sarândîp, que gou- « verne Kâmrâj : ainsi je suis charmé de t'obliger en « abordant à ce port, en visitant cette ville. Sois donc « content, tu verras, je t'en réponds, la ville de Sarân-

« dîp. En attendant, prends la nourriture qui t'est né-
« cessaire. » Sumit entendit avec joie les paroles du capitaine, il lui exprima sa reconnaissance, et s'assit charmé de l'amitié qu'il lui témoignait.

Sur ces entrefaites le capitaine fit tendre les voiles, le vaisseau reprit sa marche, et bientôt se trouva devant Sarândîp. Alors le brahmane descendit à terre, entra dans la ville et alla droit au palais de Kala. Lorsque la princesse apprit que Sumit, son purohit, était debout à sa porte, elle le fit entrer et lui dit : « Eh « bien, cher brahmane, as-tu trouvé le kunwar? — « Oui, lui répondit-il, et je l'avais même amené; mais « je vais te faire savoir toute son histoire. Lorsque je « fus admis auprès de lui, je le trouvai triste et chagrin « par l'effet de l'amour. C'est à Aoudhpûr, capitale du « pays d'Aoudh et Gorakh, que je le vis; son père est « le mahârâj Pit et sa mère la reine Sundar-rûp. Il « t'avait aussi vue en songe, et depuis ce jour il ne cessait « de penser à toi; il ne voulait plus ni boire ni manger, « et son corps avait l'apparence de celui d'un amant tour- « menté par une passion violente. Il n'écoutait rien de « ses oreilles, le sourire avait fui de ses lèvres, et ses « pleurs ne tarissaient pas. On me conduisit dans le pa- « lais de Kâmrûp, on me fit asseoir en me priant de lui « raconter quelque chose qui pût l'intéresser. Que di- « rai-je, répondis-je, et de quel pays faut-il que je parle? « sera-ce de Samarcande, d'Ispahan ou de mon île de « Sarândîp? A ce mot de Sarândîp les yeux de ce mal- « heureux amant s'ouvrirent, et lorsqu'il eut entendu « tout ce que je lui dis de toi, il gémit et répandit des

« pleurs en abondance. Il voulut me suivre, et partit en « effet d'Aoude après avoir pris congé de son père et « de sa mère. Arrivé à Hougly il fait les préparatifs de « son départ, il monte sur un des vaisseaux qu'on avait « disposés pour le conduire à Sarândîp; nous quittons « bientôt le port, et nous nous avançons en pleine mer. « Nous étions près d'arriver, lorsque la flotte fut dé- « truite par la tempête, et que hommes et biens devin- « rent la proie des vagues en fureur. Malheureusement « depuis ce temps on n'a eu aucune nouvelle de Kâm- « rûp. »

Kala fut fort inquiète lorsqu'elle eut entendu ce triste récit; de ses deux yeux s'échappèrent des larmes, de son cœur partirent des soupirs : « Allez chercher le « kunwar, dit-elle en criant au brahmane, amenez-le- « moi. Non, je ne puis demeurer sans lui dans ce palais, « je n'ai plus la force de supporter la privation doulou- « reuse de l'être qui m'est cher. La pensée qu'il me « serait bientôt uni calmait ma souffrance, et voilà que « ce repos dont j'espérais jouir enfin se change en une « douleur nouvelle! Faut-il donc que, privée de Kâmrûp, « je passe ma vie à pleurer! faut-il que mes jours se « consument dans la douleur! Le papîha erre-t-il dans « la forêt sans celle à qui l'unit l'amour? Il va dans les « jangles, et, joyeux, les fait sans cesse retentir de ses « chants, tandis que Kala, cruellement séparée de son « amant, erre dans son palais solitaire. Lorsqu'elle en- « tendra le cri du kokil s'élever des bois, le chagrin que « cause à son esprit l'éloignement du prince ne pourra « que s'augmenter. Si quelqu'un me disait dans quelle

« contrée il réside, je serais capable d'aller l'y chercher « vêtue à la manière de ce pays. Mais au moins va toi- « même, mon cher brahmane, de ville en ville; peut-être « tu seras assez heureux pour avoir des nouvelles du « kunwar et pour me les rapporter; peut-être pourras « tu même m'unir à lui. »

Pour se rendre aux désirs impatients de Kala, le vénérable brahmane se mit en route de nouveau; il alla de ville en ville chercher Kâmrûp. Quant à la princesse, elle resta dans son palais, mais sans pouvoir goûter le repos. Elle se demandait sans cesse si jamais elle pourrait retrouver son prince. Cet incident fut pour elle une nouvelle cause de douleur; sa couleur vermeille disparut encore, son visage redevint jaune, elle était obligée de rester étendue tant son corps était faible; elle gardait constamment un morne silence, et des pleurs comme un ruisseau coulaient de ses deux yeux; en un mot le continuel souvenir de son amant la consumait de tristesse. Elle ne répondait rien à sa mère quand celle-ci lui adressait la parole, elle ne levait pas même les yeux pour regarder son père.

Cependant le grand Kâmrâj, ayant réfléchi sur tout ce qu'il voyait, dit à son ministre : « Écris des lettres de « convocation pour une grande assemblée de mariage, « et envoie des messagers les distribuer à tous les « princes nationaux et étrangers. Invite-les à se rendre « dans cette ville, et, quand ils seront arrivés, fais-les « ranger en ligne sur la place qui est devant le palais « de Kala. J'aurai soin de donner à ma fille un collier;

« je lui dirai d'aller au milieu de ces princes, et de « mettre ce collier au cou de celui qu'elle choisira pour « époux : je m'engage à la marier effectivement à lui. » Le ministre écrivit donc de nombreuses lettres d'invitation, il les porta au mahârâj et les plaça devant lui. Il fit venir des messagers, leur remit ces lettres qui annonçaient la nouvelle du mariage dont on proposait la chance, et leur ordonna d'aller de ville en ville les porter aux princes dont nous avons parlé. Les messagers obéirent.

Mais revenons actuellement au prince Kâmrûp.

Le kunwar, avons-nous dit, après avoir serré la pierre philosophale que le derviche lui avait donnée, s'était mis en route en compagnie d'Achâraj et de Mitarchand. Ils demandaient à tous ceux qu'ils rencontraient de leur indiquer le chemin de Sarândîp; enfin, après avoir marché pendant bien des jours, ils se trouvèrent dans une ville peuplée. Le kunwar y entra, toujours en compagnie de ses amis, et avec eux s'y reposa quelques instants à l'ombre des arbres. Ils aperçurent une large rivière qui paraissait n'être jamais à sec et venir de fort loin. Comme Mitarchand en observait les bords, il y vit un homme qui pleurait en disant à haute voix : « O rivière que je puis appeler ma « mère, puisque c'est de l'eau que toutes les créatures « ont été formées, où est le kunwar? S'il faut que je « me précipite dans tes flots pour que tu me conduises « auprès de lui, je suis prêt à le faire, ou plutôt je me « consacre à ton service si je le retrouve ; et dans le cas

« contraire, je me mets à la merci de ton courant. » Mitarchand, en entendant ces mots, s'approcha de cet inconnu, lui demanda le motif de son désespoir et de quel kunwar il voulait parler. « Aoudhpûr est ma pa-« trie, répondit-il; j'en partis avec le kunwar, et avec « lui et ses autres compagnons je fis naufrage au milieu « de la mer. J'ignore depuis lors ce qu'ils sont tous de-« venus : aussi suis-je plongé dans le plus vif chagrin et « voilà quelle est la cause du discours que je viens de « tenir auprès de cette rivière. »

Mitarchand, tranquillisé par ce qu'il venait d'entendre, lui dit : « Faites-moi connaître votre nom. De mon côté « je vous donnerai des nouvelles du prince que vous « pleurez ; je ferai plus, je vais vous conduire auprès de « lui. » L'interlocuteur de Mitarchand ne put alors contenir sa joie et voulut d'abord savoir quel était celui qui lui adressait la parole. Mitarchand se fit un plaisir de le lui déclarer, et attendit ensuite qu'il lui fît connaître son nom et quelques particularités de plus sur son compte. L'inconnu lui dit enfin qu'il était Mânik, un des compagnons du kunwar et joaillier de profession. Alors ces deux anciens amis, s'étant mutuellement reconnus, furent charmés de se trouver réunis et s'empressèrent d'aller rejoindre Kâmrûp. Lorsque le prince les aperçoit, il dit à Mitarchand : « Quel est cet homme qui est avec « toi? d'où est-il? quel est son nom et son état? » Mitarchand répond au prince que c'est son joaillier, et au même instant ce dernier, reconnaissant celui qu'il avait en vain cherché jusque-là, se jette respectueusement à ses pieds. Kâmrûp le relève, le serre entre ses bras et

lui raconte tout ce qu'il avait enduré de pénible. De son côté Mitarchand lui fait connaître aussi ses fâcheuses aventures. Le joaillier touché de ces malheurs prend à son tour la parole pour exposer les siens.

CHAPITRE XVIII.

AVENTURES DE MANIK.

« Depuis l'instant, dit-il, où nous fûmes tous préci-
« pités dans la mer, j'y restai pendant plusieurs jours
« flottant au gré des vagues. Enfin un vent impétueux
« me poussa sur un rivage où se présentèrent à ma vue
« des hommes dont le métier avoué n'était autre que de
« voler sur les routes. Ils revenaient précisément d'une
« expédition de ce genre et en avaient rapporté beau-
« coup d'argent; toutefois, dans l'intention de les punir,
« on avait mis des gens à leur poursuite, et ces gens
« faisaient de tous côtés des recherches pour les trouver.
« Ils les atteignirent enfin, mais les voleurs, les voyant
« de loin, prirent la fuite et allèrent se cacher çà et là.
« Je restai seul en cet endroit, et les gardes, s'imaginant
« que j'étais un voleur, me conduisirent auprès du gou-
« verneur en me désignant comme le chef des brigands.
« Ce gouverneur m'ordonna de lui indiquer le lieu où
« s'étaient retirés mes prétendus compagnons. « Seigneur,
« lui dis-je, je ne suis ni un voleur, ni un habitant de
« ce pays; je suis étranger et voyageur, mon état est la
« joaillerie, et Mânik est mon nom. Aussitôt qu'il eut
« entendu ma réponse, le gouverneur fit apporter des
« pierres précieuses et me les montra. Je les examinai
« et je donnai sans hésiter l'indication de leur poids
« et de leur valeur. Je suis resté depuis ce jour auprès

« de ce gouverneur, et je l'ai instruit des propriétés de « toutes les pierres précieuses. »

Kâmrûp écouta le récit de Mânik avec un vif intérêt, et l'espérance s'affermit dans son cœur. « Nous voilà « quatre amis réunis, dit-il : eh bien allons visiter main- « tenant le pays de Sarândîp. »

Le kunwar et les amis qu'il avait retrouvés se costument alors comme des Atît. Ils entourent leur cou d'un kantha : ils laissent leurs cheveux s'élever en désordre sur leur tête; ils frottent leurs corps avec de la cendre de bouse de vache, et leur peau en prend ainsi la couleur; munis chacun d'un khappar ils se mettent à faire route ensemble. Le kunwar parcourait les villes et les pays en saluant à la manière des joguî, et répétant souvent le nom de sa chère Kala. Ses amis qui l'avaient rejoint ne le quittèrent plus un seul instant. Ils marchaient pendant tout le jour, et à la nuit ils dormaient dans la forêt quand ils ne se trouvaient pas dans un endroit habité. Kala faisait le sujet de leur conversation. A l'aurore ils se mettaient encore en marche, ils demandaient la route de Sarândîp aux voyageurs qu'ils rencontraient et ils suivaient celle qu'on leur indiquait.

Après quelques journées de marche, ils arrivent dans un nouveau pays. Le kunwar y entre avec hésitation, toujours sous l'apparence d'un bairâguî et saluant à la manière des joguî. Il trouve cette contrée dans une tranquillité parfaite sous le roi Karpit qui la gouvernait. Toutefois les agents de la police ne manquèrent pas de rapporter au mahârâj que des Atît étrangers étaient

entrés dans sa capitale. Aussitôt le monarque leur commanda de les amener en sa présence et de leur offrir à manger. Ceux-ci, croyant avoir affaire à de véritables atît, vont les trouver et leur disent que le mahârâj Karpat les demande et désire leur distribuer des aliments. Le kunwar et ses compagnons consentent à les suivre et se rendent, toujours vêtus comme des atît, auprès de Karpat qu'ils saluent à la manière de ces faquîr. Le mahârâj les fait approcher et leur présente toute sorte des mets : le kunwar et ses amis s'assoient respectueusement, mangent et reprennent leurs forces. Ensuite le mahârâj les engage à venir assister, le lendemain, à un spectacle de danse avec accompagnement de mirdang et de tâl. En ce jour donc toutes les personnes invitées s'empressèrent de se rendre au palais, ornées de vêtements de différentes couleurs. Karpat voulut que les atît prissent un peu de nourriture et les fit asseoir comme spectateurs. Ceux-ci, en habit de pénitence et d'un air grave, allèrent se placer auprès du mahârâj. Le divertissement de la danse dura deux pahars; pendant tout ce temps les atît s'entretinrent avec Karpat.

Vers la fin de la danse, le kunwar se trouvant à côté d'un des kalâwant, lui dit : « Je voudrais bien que vous « eussiez la complaisance de me chanter quelque chose, « si vous pouviez trouver un moment propice pour « le faire. » Le musicien obligeant saisit l'instant du retour de Karpat à son palais pour satisfaire le kunwar. Il vint présenter ses respects aux atît et leur fit entendre un prélude de notes, puis il entonna des dharpat

et des khiyâls. Le kunwar, étonné de l'harmonie des chants du Kalâwant, exprima sa satisfaction à Mitarchand. Celui-ci, pour lier connaissance avec ce chanteur distingué, lui fit partager sa nourriture et lui demanda ensuite s'il était de ce pays-là ou d'un pays étranger. Alors le Kalâwant lui répondit en pleurant. « Non, je ne suis pas de ce pays; cette contrée n'est point « ma patrie. Je me nomme Rasrang; j'étais le Kalâwant « du prince Kâmrûp, et jour et nuit je jouissais de sa « société. Nous entreprîmes un voyage sur mer et nous « fîmes naufrage; depuis lors j'ignore ce que mes com- « pagnons sont devenus. Vous, saints personnages qui « errez de ville en ville, dites-moi si vous n'avez pas « appris quelque part des nouvelles du kunwar. » — « Regarde attentivement, répondit de suite Mitarchand, « et reconnais devant toi le prince dont tu t'informes. » Alors Rasrang ayant considéré Kâmrûp avec soin, pose sa tête à ses pieds, mais le prince le relève, et le presse contre sa poitrine. C'est ainsi que Rasrang fut retrouvé par ses compagnons. Ils le firent asseoir auprès d'eux, lui racontèrent tous d'où ils venaient, et ce qui leur était arrivé.

Le Kalâwant, après les avoir écoutés, leur témoigna le désir qu'ils voulussent bien entendre le récit de ses aventures, qui n'étaient pas moins extraordinaires que les leurs.

CHAPITRE XIX.

AVENTURES DE RASRANG.

A l'époque du naufrage de la flotte de Kàmrûp, le Kalâwant, comme ses compagnons, avait été précipité dans la mer. Il y resta pendant quatre jours entiers, privé de nourriture et à la merci des vagues tumultueuses. Tout à coup un navire s'offre à sa vue; bientôt ceux qui le montaient le retirent des flots et le placent à bord. Le Kalâwant reconnaissant célèbre les louanges des gens du vaisseau; de leur côté ceux-ci lui demandent avec empressement le nom de son pays et celui de ses compagnons de voyage Alors Rasrang indique le lieu d'où il était parti avec le prince Kàmrûp et raconte tout ce qui lui était arrivé. Soudain un vent d'ouragan s'élève : les marins étonnés s'entredemandent aussitôt quelle peut en être la cause : « Il n'y a qu'un instant, disent-ils, « que nous ne ressentions ni vent ni zéphir même; « c'est donc cet homme qui nous attire ce temps af- « freux. » Ils se retournent ensuite vers Rasrang et lui déclarent qu'ils considèrent cette tempête comme un effet de son mauvais destin; qu'ils ne jugent donc pas convenable de l'emmener avec eux et qu'ils vont en conséquence le jeter à la mer.

Ces mots consternent le Kalâwant. Cependant les gens du vaisseau se lèvent d'un air menaçant, le prennent et le lancent au milieu des flots. Le voilà donc de

nouveau porté çà et là par les vagues écumantes. Cette fois néanmoins il aperçoit de suite une côte couverte de jangles et y aborde sans retard. Ses pieds ont à peine touché la terre, qu'il tourne ses regards avides de tous côtés; mais hélas! il apercoit un tigre qui s'avançait vers lui prêt à le dévorer et se voit forcé pour l'éviter de s'abandonner encore à la mer. Heureusement il atteignit un peu plus loin le rivage d'une autre île. Là il vit des hommes occupés à plonger au fond de l'eau et à déposer sur la grève ce qu'il en retiraient. S'imaginant que ce pouvaient être des fruits bons à manger qu'ils pêchaient ainsi, il s'approcha de ces hommes en se lamentant et leur témoigna timidement le désir de prendre quelque nourriture. Mais quelle fut sa surprise, lorsque arrivé auprès d'eux, il reconnut qu'il n'y avait sur le rivage ni fruits ni aucune espèce de provisions, et que ce qu'il avait aperçu n'était autre chose que du corail que les indigènes rangeaient en monceaux. Quand ils virent Rasrang, ils lui demandèrent comment il se trouvait dans ces parages. — « Je « suis, leur répondit-il, un malheureux naufragé que les « vagues ont poussé sur cette terre.... Ayez pitié d'un « étranger infortuné.... Me voilà sorti sain et sauf de « l'océan orageux; mais depuis longtemps je suis privé « de nourriture, aussi la faim me tourmente-t-elle, et je « ne me sens pas la force de rester davantage sans « prendre aucun aliment. Je me contenterai de quelques « fruits, si vous n'avez rien autre à me donner. »

Lorsque les insulaires eurent entendu ces paroles, il regardèrent avec étonnement le Kalâwant : « Tu

« ignores, à ce qu'il paraît, lui dirent-ils, que tu es ici « dans l'île nommée *Ekh* ; île que jamais personne n'a « quittée et où personne n'aborda jamais. On n'y trouve « ni végétaux, ni animaux propres à servir de nour- « riture; il n'y a pas un seul arbre fruitier, et l'agricul- « ture y est inconnue. Une fois chaque année seule- « ment il nous arrive un vaisseau chargé de provisions « de tout genre, entre autres de gingembre frais et « d'oignons. Tous les habitants de notre île, hommes et « femmes, s'occupent de la pêche du corail. Nous ran- « geons en monceaux tant le corail que les perles que « nous trouvons, et nous attendons patiemment la ve- « nue du vaisseau dont il s'agit. Il ne manque pas d'ar- « river au temps déterminé, et nous échangeons notre « corail et nos perles contre les denrées fraîches et « sèches qu'il nous apporte. Durant un an entier cette « cargaison fait notre nourriture. Chacun, homme et « femme, en a sa portion distincte qui doit lui durer « pendant tout cet espace de temps; car nous ne voyons « jamais d'autre vaisseau, et nous ne saurions nous pro- « curer des provisions d'ailleurs. Mais nous sommes « sûrs qu'à jour fixe le navire paraît de nouveau sur nos « côtes : tu vois, d'après ce que nous te disons, qu'il « nous est impossible de te fournir des aliments. En le « faisant, nous nous exposerions à périr nous-mêmes de « faim. »

Le Kalâwant fut fort affecté de ces paroles; il réfléchit néanmoins que, puisqu'il se trouvait pour son malheur dans cette île extraordinaire, il devait tâcher d'obtenir quelques vivres de ces insulaires, et qu'à cet effet il lui

50686

serait plus avantageux de mettre en œuvre son talent de musicien que de les aider dans la pêche du corail. Il se mit donc à chanter en imitant le son du tâl; mais ces hommes simples, qui ne savaient ni chanter ni jouer des instruments, ne pouvaient se rendre raison des sons qu'ils entendaient. Ils s'imaginèrent donc que c'était le souffle du vent et que Rasrang était démoniaque; aussi n'osaient-ils l'approcher. Lorsque le Kalâwant s'aperçut de leur erreur, il ne put s'empêcher de leur dire avec colère qu'il n'avait jamais vu dans le monde des ours pareils à eux, ignorant la musique et traitant de fous ceux qui la connaissent, et qu'il n'avait de sa vie passé un instant aussi pénible et aussi agité. Lorsque les indigènes entendirent ces paroles de Rasrang, ils l'entourèrent, le frappèrent rudement au visage et le laissèrent demi-mort. Force lui fut néanmoins de rester là, car il n'existait dans l'île d'autre espace habité que l'endroit où il se trouvait; et comme nous l'avons dit, il n'y avait pas d'eau potable, pas de grain, pas de végétal, pas d'oiseaux dont on pût se nourrir.

Sur ces entrefaites le jour fut remplacé par la nuit; les insulaires permirent alors au Kalâwant de se retirer auprès d'eux, sans qu'il pût néanmoins satisfaire sa faim. Il se mit donc à pleurer en leur parlant du bonheur dont il jouissait dans sa patrie. Il passa encore cette nuit sans boire ni manger et sans cesser de répandre des larmes. Lorsque le soleil parut sur l'horizon, Rasrang se leva frissonnant de faim. Il s'avise alors de prendre en main un kachkol et d'aller de maison en maison faire connaître sa détresse. De cette façon il

vint à bout de se procurer de quoi soulager un peu sa faim dévorante. Il ne manqua pas de continuer d'agir ainsi les jours suivants ; il se levait de bon matin et mendiait toute la journée, recueillant les fragments de comestibles frais et secs qu'on lui donnait. Après un peu de temps le vaisseau désiré parut devant l'île. Les habitants s'empressèrent d'accourir au rivage et ils donnèrent les perles et le corail qu'ils avaient péniblement amassés en échange de la cargaison qui leur était si nécessaire. Chaque individu prit sa portion séparée et se retira. Les gens du vaisseau, munis des perles et du corail, se disposaient à lever l'ancre et à mettre à la voile, lorsque les insulaires, touchés de compassion pour le pauvre Rasrang, le conduisirent auprès d'eux : « Voici, « leur dirent-ils, un voyageur égaré de sa route par un « naufrage ; après être resté quelque temps à la merci « des flots, il a été poussé sur notre côte. Ayez compas- « sion de lui, donnez-lui le passage et ramenez-le dans « sa patrie. » Les gens du vaisseau répondirent aux insulaires qu'ils ne pouvaient leur complaire en ce point, attendu qu'il leur était interdit de prendre avec eux qui que ce fût.

Le malheureux Kalàwant fut désespéré de cette réponse, et, en soupirant, il les supplia de se laisser toucher. Ils déclarèrent alors qu'ils se décideraient à se charger de lui, s'il donnait sa parole qu'il ne se permettrait aucune observation, quelque chose qu'ils fissent une fois arrivés en pleine mer. « Nous donnons volon- « tiers notre parole en son nom, dirent les insulaires ; « emmenez-le, nous vous en conjurons. Allez en paix,

« montrez-lui les villes et les pays. Si dans la traversée « il manque à cet engagement, vous n'aurez qu'à le « jeter dans la mer, où il était naguère encore à la merci « des flots. » Le Kalâwant fit de son côté la promesse formelle de se conformer aux désirs des marins en les assurant que leur conduite, quelle qu'elle fût, lui importait peu. Les gens du vaisseau prirent Rasrang à leur bord à ces conditions et mirent à la voile. Après être restés en mer pendant quatre jours, ils mouillèrent l'ancre, et, au lieu de conserver, pour en faire le commerce, le corail et les perles dont ils avaient chargé leur navire, ils les livrèrent aux vagues. Le Kalâwant, stupéfait de voir disparaître ces précieuses marchandises, voulait en demander la raison; mais il se contint à cause de l'engagement qu'il avait pris et garda le silence. Il resta pendant quelque temps témoin impassible de cette conduite extraordinaire; mais il ne put à la fin résister à sa curiosité, et dit aux gens du vaisseau : « Je ne saurais comprendre les motifs qui vous font jeter à la mer ces perles et ce corail; je ne de- « vine pas les raisons de ce trafic singulier. Vous avez « échangé des munitions de bouche contre des perles, « et voilà l'usage que vous en faites actuellement. « Vous ne donnez rien aux malheureux, vous préferez « tout perdre, en faisant pour ainsi dire le commerce « avec la mer. — Tu es un homme étonnant, répon- « dirent les marins au Kalâwant, en entendant ces pa- « roles; tu n'as ni pudeur ni retenue. Quoi! tu as so- « lennellement promis de ne t'enquérir en aucune fa- « con de notre manière d'agir, mais de te contenter de

« l'observer en silence, et voilà que tu viens actuelle-
« ment nous tenir ce discours. Apparemment ton pays est
« dans la mer; car tes paroles ont décidé de ton sort,
« et par ta faute tu vas t'y trouver encore. Tu sais bien
« que nous ne t'avons promis de te ramener dans ta
« patrie, qu'à condition que tu ne nous ferais aucune
« question sur la conduite que nous pourrions tenir, et
« il était convenu que, si tu manquais à ta promesse, nous
« te jetterions à la mer. Par cet engagement ta vie nous
« a été remise entre les mains; ainsi, en te lançant dans
« les flots, nous nous conformons à ce que tu as décidé
« toi-même. A l'avenir nous ne nous fierons plus aux
« gens de ton espèce qui pourront prendre des engage-
« ments avec nous. »

En cet instant les marins se lèvent des quatre côtés; ils saisissent le Kalâwant et le soulèvent pour le précipiter. « Attendons un peu, disent néanmoins quelques-
« uns d'entre eux, entretenons-nous encore un instant
« avec lui. » Rasrang profite alors de cette disposition bienveillante pour adresser ces mots à ceux qui l'entourent:
« Si je n'ai pas gardé ma parole, leur dit-il, c'est que
« je n'ai jamais entendu parler dans les pays que j'ai par-
« courus du genre de commerce que vous faites. Dé-
« voilez-moi sincèrement votre secret, je vous en sup-
« plie; et ensuite, si vous le jugez convenable, vous me
« livrerez aux vagues. — Eh bien, nous consentons à te
« satisfaire, répondirent alors les marins à Rasrang:
« sache donc que nous sommes les gardiens des îles
« de la mer. Notre discours est conforme à la vérité.
« Des îles innombrables couvrent l'océan, et Dieu, qui

« pourvoit à tout, ne les laisse pas manquer de nourri-
« ture. Mais parmi elles il y en a où il ne croît pas de
« grain, et où il ne se trouve non plus aucun oiseau dont
« on puisse se nourrir. Nous avons ordre d'aller charger
« notre vaisseau dans les îles fertiles et d'avitailler les
« autres en leur portant, une fois l'an, une cargaison
« de vivres. Nous distribuons donc aux îles infécondes
« dont nous sommes les gardiens, la ration qui leur est
« destinée. Chaque année, jour pour jour, nous arrivons
« à leur rivage et les assistons de nos denrées; mais
« comme nous n'avons aucun intérêt à garder ce que
« nous recevons d'eux en échange, nous le jetons à la
« mer. »

Après que les gens du navire eurent ainsi fait connaître au Kalâwant les secrets du créateur, ils le précipitèrent inexorablement dans les flots. Heureusement il en fut quitte pour être de nouveau mouillé et ne tarda pas de parvenir à une autre île. Il sortit ainsi sain et sauf encore une fois du terrible océan et s'avança dans l'intérieur de cette terre.

Après avoir marché pendant quelque temps, un village s'offrit à sa vue; il y entra et le trouva dans une grande agitation. Néanmoins il présenta ses civilités respectueuses aux habitants, et ceux-ci s'empressèrent de lui demander d'où il venait, quel était son pays, son industrie, et s'il était arrivé chez eux par hasard. A toutes ces questions, Rasrang répondit : « Je suis un malheu
« reux chanteur que le destin a conduit au milieu de
« vous. J'avais quitté ma patrie pour entreprendre un
« voyage; mais le vaisseau que je montais a été mis en

« pièces par une tempête; et moi, pauvre naufragé, « je suis resté plusieurs jours flottant sur les vagues « agitées. Comment dire tout ce que j'ai souffert, com- « ment raconter toutes mes aventures? »

En apprenant les fâcheux accidents arrivés à Rasrang, les habitants de l'île sont touchés de compassion pour lui. Ils l'invitent à s'asseoir et à leur faire connaître son talent musical. Le Kalâwant obtempère à leurs désirs et se met à entonner des dharpat et des khyâls. Lorsque les indigènes eurent entendu ces chants, ils le traitèrent avec beaucoup de bienveillance et l'engagèrent affectueusement à rester avec eux. Ils apportèrent et placèrent devant lui tout ce qu'il pouvait désirer. Rasrang s'assit alors et prit quelque nourriture en formant la résolution de ne point quitter ce pays pour aller dans un autre. Il resta donc auprès de ces insulaires, passant sa vie à chanter et à jouer des instruments. Un jour il s'aperçut qu'ils pleuraient tous et voulut en connaître la raison. « Hélas! que nous demandes-tu, lui répon- « dirent-ils, le malheur dont nous sommes menacés « depuis cinq années va tomber sur nous. Une comète, « dans sa course irrégulière, doit toucher notre île et la « consumer; c'est pour ce motif que tu nous vois en « proie au chagrin. Nous voulons quitter cette terre « pour échapper à la mort; nous abandonnerons vo- « lontiers nos biens pour sauver notre vie. »

Lorsque le Kalâwant eut entendu ces tristes paroles, il se troubla et conjura ces insulaires de permettre qu'il les suivît, leur témoignant que, s'ils l'abandonnaient, il ne saurait où porter ses pas. Alors ceux-ci lui répon

dirent avec menaces : « Homme de malheur, c'est sans « doute à ton mauvais destin que nous devons l'événe- « ment funeste qui va nous arriver ; ainsi tu sens bien « qu'il serait contraire à notre intérêt de t'emmener « avec nous, et qu'il faut par conséquent que nous « t'abandonnions à ton propre sort. Oui, nous n'en dou- « tons pas, les infortunes qui étaient à ta suite sont tom- « bées sur nous : ainsi retourne là d'où tu es venu, ne « cherche pas à nous accompagner. » Ils n'eurent pas plus tôt proféré ces mots qu'ils se retirèrent dans je ne sais quel pays ou quel royaume; ils disparurent en un mot, sans que Rasrang sût ce qu'ils étaient devenus. Désespéré de se voir seul, il regarda de tous côtés ; mais il n'aperçut que des richesses qui lui devenaient bien inutiles. Ni hommes ni animaux ne se présentaient à sa « vue : « Hélas, dit-il alors dans son cœur, en quelle si- « tuation me trouvé-je!..... Il est impossible que je reste « en ce lieu ; car cette nuit même je ne puis manquer « d'être consumé par le feu? » Tout en faisant ces réflexions, Rasrang dispose une barque dans la vue de s'y jeter au moment du danger. Ensuite il va dans la ville chercher quelques provisions pour les charger sur sa nacelle et fuir cette île infortunée. Son arrivée coïncide avec le coucher du soleil. En ce moment la comète paraît sur l'horizon et le feu ne tarde pas d'entourer l'île de toutes parts, la terre s'enflamme et tous les objets qui la couvraient commencent à brûler. A cette vue, Rasrang effrayé quitte précipitamment la ville et gagne le côté de la rivière où était son frêle esquif; mais il a la douleur de le voir embrasé de-

vant ses yeux et bientôt réduit en cendres. « Divine « providence, s'écrie-t-il, quelle est donc ta colère! Ja- « mais, pendant tout le temps qu'a duré ma vie, je ne fus « témoin d'un malheur pareil à cet horrible incendie. »

Cependant le feu, poussé par le vent, se communique à toutes les parties de l'île; le sol est dévoré par la flamme et devient semblable à la plaque de fer sur laquelle on fait cuire le pain. Rasrang ne savait où s'arrêter; il courait de côté et d'autre en poussant des cris affreux. Il fit ainsi beaucoup de chemin et finit par atteindre la mer où il se jeta de désespoir. Il vogua de nouveau quelque temps, plein de frayeur et d'anxiété. Néanmoins il atteignit, sans trop tarder, à un nouveau rivage, après avoir nagé une nuit et un jour. Comme il cherchait à se tirer des flots le plus promptement possible, il toucha le sol vers le soir et se trouva dans une forêt où il n'aperçut ni être humain ni râkas. Lorsque la nuit eut succédé au jour, le Kalâwant prit un peu de repos. Tantôt il pleurait en songeant à son malheureux sort, tantôt il souriait en se voyant encore une fois hors de danger. Aussitôt qu'il fut un peu remis de sa fatigue, il parcourut les jangles, et trouvant un platane élevé il s'assit au milieu des branches, sans cependant avoir encore pris aucune nourriture depuis son nouvel accident, ni joui de la compagnie d'un mortel.

Par hasard, ce jour-là même, le roi de la province (de Sarândîp) où Rasrang avait abordé, savoir, le mahârâj Karpat, était monté sur son coursier, pour se livrer à l'exercice de la chasse, qu'il aimait passionnément. Ce souverain était plus souvent dans les forêts

que dans l'enceinte de la ville. Au jour dont nous parlons, il avait en vain erré à la recherche du gibier; aucun quadrupède ne s'était offert à sa vue. Le soir cependant il vit au loin un daim qui paissait : toutefois l'animal, en apercevant la troupe des chasseurs, s'enfuit avec la plus grande vitesse. Karpat le suit son arc à la main : à l'exemple du prince, les gens de sa suite tendent aussi la corde de leur arc; mais le daim s'enfonce dans le plus épais des jangles. Le mahârâj l'y pourchasse et disparaît de la vue de ceux qui l'accompagnaient sans pouvoir trouver néanmoins la trace de l'antilope. En vain pénétra-t-il partout, il ne découvrit ni l'animal ni le hallier où il s'était retiré. De leur côté, les officiers du mahârâj cherchèrent inutilement aussi leur souverain. Karpat se trouvant surpris par la nuit alla se réfugier sous les arbres de la forêt. Ainsi Rasrang était à peine depuis quatre ou cinq gharî sur le platane dont nous avons parlé, qu'il vit le royal cavalier venir chercher un asile sous cet arbre même. Karpat laissa son coursier sur la lisière du bois, et se hâta d'escalader ce même platane pour y passer la nuit. La présence du mahârâj inspira des craintes à Rasrang. Il ne pouvait ni monter plus haut qu'il était, ni descendre de l'arbre; aussi garda-t-il un profond silence tout en tremblant de peur.

Cependant le mahârâj examine avec beaucoup d'attention le platane, et ayant aperçu le Kalâwant, il veut lui tirer une flèche. Celui-ci, troublé par ce mouvement hostile, se frappe la tête de désespoir et fait connaître à Karpat qui il est et sa profession. Il continua néan-

moins à être agité par la crainte pendant toute cette nuit. De temps en temps il faisait entendre les sons de sa voix. Quand il chantait, le mahârâj se tenait tranquille; cessait-il de chanter, Karpat tendait de nouveau son arc. Il agissait de même lorsque Rasrang paraissait vouloir descendre. Ainsi se passa cette nuit pour le pauvre Rasrang. A l'aurore il vit paraître des hommes en très-grand nombre qui accoururent et vinrent se ranger en ligne auprès de l'arbre. Ils présentèrent leurs hommages au mahârâj et attendirent respectueusement qu'il descendît. Alors Karpat, dont Rasrang avait ignoré jusqu'à ce moment la dignité, mit pied à terre et monta sur son cheval. Il invita Rasrang à descendre aussi de dessus le platane et à le suivre à sa capitale.

« Depuis ce jour, ajouta le Kalâwant (après avoir « fait à Kâmrûp la narration des aventures que nous ve- « nons de rapporter), le mahârâj Karpat me retient avec « lui. Je te retrouve enfin aujourd'hui et j'en remercie la « providence. »

Le kunwar et ses compagnons écoutèrent avec émotion le récit de tout ce qu'avait enduré le malheureux Rasrang et se frappèrent la tête en signe de douleur. Par la rencontre du Kalâwant, Kâmrûp se vit entouré de quatre de ses amis : « Partons sans retard, leur dit-il, « pour nous rendre à Hardwâr. Nous verrons Sarândîp, « la ville de ma bien-aimée Kala, et nous offrirons notre « culte à la divinité qu'on adore à Hardwâr. »

CHAPITRE XX.

KAMRUP A SARANDIP.

Après un trajet de huit jours, le kunwar, toujours sous l'apparence d'un atît ou d'un baïrâguî, parvint à Sarândip. Arrivé devant la porte de la ville, il y rencontra le brahmane Sumit. Celui-ci, voyant ces prétendus atît, leur adressa la parole sans savoir qui ils étaient. Puis il s'avanca plus près d'eux, et, croyant reconnaître Kâmrûp, il le pria de lui dire s'il était effectivement le kunwar. Le prince, respectant en lui la dignité de brahmane, lui répondit qu'il était bien celui qu'il nommait. Alors Sumit lui souhaita les bénédictions du ciel, en lui déclarant que c'était Sumit, le purohit de Kala, qui lui adressait la parole.

Kâmrûp, heureux d'avoir retrouvé le brahmane de sa bien-aimée, le pria de le guider dans la marche qu'il devait suivre pour posséder celle qui devait faire son bonheur. Sumit lui répondit : « Viens avec moi, ren« dons-nous au temple d'Hardwâr accompagnés de tes « amis. Nous y passerons la nuit, et demain matin j'irai « donner à Kala de tes nouvelles. »

Conformément aux paroles du brahmane, les atît se mirent en marche et se rendirent au temple d'Hardwâr, où précisement cette nuit même se trouvaient Chitarman et Kunwalrûp. Ces deux anciens compagnons du prince, l'ayant reconnu, se jettent à ses pieds, mais Kâm-

rûp les serre entre ses bras et leur raconte ensuite toutes les choses fâcheuses qui lui étaient arrivées. Ils écoutent ce récit avec le plus vif intérêt. Puis le kunwar leur demande s'ils n'avaient pas à lui donner quelques nouvelles de Kala. « Les princes de naissance royale, lui ré-« pondent-ils, viennent précisément d'être invités à s'of-« frir au choix de Kala. Tous ces kunwar étrangers rem-« plissent la ville. Demain, à la pointe du jour, ils se ran-« geront en ligne, et la princesse, tenant un collier dans « sa main, viendra passer devant eux. Elle mettra le col-« lier au cou de celui qui lui plaira le plus, et c'est à ce « prince qu'elle doit être unie en mariage. Si, en ce « moment, elle apprenait que Kâmrûp est ici, elle pen-« serait sans doute à lui et éviterait de se prononcer en « faveur d'un autre; mais comment faire pour lui ap-« prendre cette nouvelle? »

Achâraj, prenant aussitôt la parole, dit à Kâmrûp : « Si vous le désirez, j'irai chez Kala l'instruire de tout. « Néanmoins le kunwar pourrait, s'il le préférait, être « changé lui-même en perroquet, et il s'expliquerait « alors avec la princesse en toute liberté. — Je ne suis « pas bien aise, répondit Kâmrûp, d'aller en ce moment « trouver la fille de Kâmrâj; il ne me semble pas à « propos que je me montre encore à elle : mais tu ferais « très-bien, mon cher Achâraj, d'aller toi-même auprès « d'elle et de lui dire que je suis arrivé dans la ville « qu'elle habite. »

Achâraj met aussitôt à son pied le ruban magique qu'il en avait retiré; il prend la forme d'un oiseau et s'envole pour aller porter à Kala le message du kunwar.

Il arrive bientôt dans le palais de la princesse, qui était debout en ce moment, et il va se poser sur sa main : Kala s'empresse de le prendre et s'avance dans l'intérieur de son palais. Lorsqu'elle est arrivée en un lieu retiré, le perroquet délie le ruban de sa patte et reprend la forme humaine. La princesse, étonnée de cette surprenante métamorphose, demande tout émue à Achâraj comment il se fait que, naguère perroquet, il soit actuellement un homme, et elle le prie de lui dire qui il est. « Ne craignez rien, belle princesse, lui dit Achâ-« raj; prêtez l'oreille à ce que je vais vous dire et ne « concevez aucun mauvais soupçon. Le médecin a dû « vous remettre des dessins où vous avez vu les portraits « de Kâmrûp et de ses six amis. Eh bien, je me trouve « parmi ces figures; je suis le pandit Achâraj, brahmane « de caste; lorsque vous m'aurez reconnu, j'espère que « vous n'hésiterez pas à me confier les secrets de votre « cœur. »

En entendant ces mots, Kala jette les yeux sur le premier dessin et elle y reconnaît avec plaisir Achâraj parmi les six compagnons du kunwar. Elle regarde une seconde fois les différentes figures de ce dessin et s'assure que celle d'Achâraj y est bien en effet. Alors elle n'hésite pas à lui demander des nouvelles de son bien-aimé le kunwar; elle s'informe où il est, et le prie même de la conduire auprès de lui. Achâraj tâche de calmer son impatience et lui donne l'assurance qu'elle sera bientôt réunie au prince. Il lui apprend les accidents fâcheux arrivés au kunwar durant son voyage; et de son côté Kala lui fait savoir tout ce que l'amour lui avait fait

souffrir. Elle lui donne pour le prince un dopatta comme gage de tendresse, en lui disant : « Va et dis à Kâmrûp « qu'il se présente demain matin, entouré de ses compa- « gnons, à la réunion des kunwar qui doit avoir lieu devant « mon palais ; qu'il ait soin de se couvrir de ce dopatta, « et de te tenir à la main, métamorphosé en perroquet. « Je reconnaîtrai facilement Kâmrûp au dopatta que je « te remets, et j'irai mettre mon collier autour de son « cou. Engage le prince à se rendre à mes désirs; dis-lui « bien que tel est le vœu de Kala. »

Achâraj, instruit des volontés de la princesse, place à son pied le ruban magique et se change en oiseau. Il prend à son bec le dopatta que Kala lui avait donné et s'envole pour aller retrouver Kâmrûp. A son arrivée l'oiseau retire de sa patte le cordon talismanique auquel il devait sa forme apparente, et redevient homme. Il répète fidèlement ce que Kala lui avait dit et remet au prince le dopatta. Kâmrûp le pose d'abord sur sa tête en signe d'honneur, puis le couvre de baisers, tandis que des pleurs de joie coulent de ses yeux. Tous ses amis réunis s'écrient alors : « Que Dieu bénisse le kunwar ! » Celui-ci, satisfait d'apprendre que Kala était tranquille sur son compte, se livre toute la nuit au contentement le plus parfait.

Lorsque la brillante aurore parut et qu'hommes et animaux cessèrent de se livrer au sommeil, le grand Kâmrâj se leva en proie au chagrin que lui causait l'état souffrant de Kala; et il donna ordre à ses gens d'aller avertir les kunwar étrangers de se ranger dans la place du palais de Kala. Ceux-ci s'empressèrent d'ac

courir couverts de leurs plus beaux vêtements. L'un avait un turban de drap d'or ou de brocart; l'autre une robe brodée ou enrichie de différents ornements; un troisième était vêtu de rose : tous resplendissaient d'or, ils étaient tous animés de l'espoir d'être unis à Kala. On les aurait pris pour des bayadères à face de lune, ou même pour les immortels qui forment l'assemblée d'Indra. Ils se rendirent au lieu désigné et se placèrent en ligne comme les étoiles du firmament. Cependant Kâmrûp, en compagnie de ses amis, teignit son corps de couleur jaune, dressa ses cheveux sur sa tête et prit sur sa main Achâraj changé en perroquet. Vêtu comme un faquîr et le dopatta de la princesse sur sa tête, il alla, entouré de ses amis, déguisés aussi en atît, se mêler aux kunwar qui prétendaient à la main de Kala, lesquels attendaient avec impatience l'arrivée de la jeune princesse, les yeux tournés vers son palais.

A peine Kala est-elle avertie qu'elle doit se disposer à paraître, qu'elle se fait apporter de l'eau du Gange. Elle se baigne et rend ainsi son corps couleur de rose, et aussi reluisant qu'un miroir. Elle entoure ses reins d'une ceinture d'or; elle teint ses mains de couleur orange avec du menhdî; elle mâche du bétel, et sa bouche en devient toute rouge; elle orne sa tête de perles et de fleurs de jasmin; elle sépare en deux portions ses cheveux dont les boucles ressemblaient à la fleur du nàzbo, établissant ainsi par ce moyen une ligne argentée au milieu de leur noirceur. Elle frotte de noir collyre le bord de ses paupières, et, avec du missi, teint ses lèvres de bleu. Elle met sur sa tête une couronne de prix,

à son front une parure éclatante comparable à la lune, tandis que les perles qui brillaient sur toutes les parties de son corps représentaient les pleïades éblouissantes. Cette belle aux formes lunaires se met encore des boucles d'oreilles en forme de fleurs et différents joyaux variés. Un collier de bois de sandal et d'autres parures embellissaient son cou. Le bracelet à neuf pierres serrait son bras, et l'ornement nommé *dhukdhukî* ornait sa poitrine. Avant de quitter son palais, elle regarde encore une fois le portrait de Kâmrûp, prend en main son collier de neuf lâkh et se met en marche, suivie de ses femmes et de ses compagnes. Elle demande un cheval arabe, le monte et le laisse aller à son gré. Contente elle sort de son palais et se dirige vers la place où les kunwar étaient debout à l'attendre; y étant arrivée, elle se place en face d'eux. Lorsque leurs regards avides l'eurent aperçue, ils furent hors d'eux-mêmes; plusieurs perdirent tout à fait connaissance et tombèrent par terre, soit qu'ils fussent mortellement blessés par les flèches de ses regards, soit que, pris dans les filets des boucles de ses cheveux, ils ne pussent plus se mouvoir ni même parler, et ressemblassent au plomb.

Kala regarde avec attention, l'un après l'autre, les princes qu'elle voit devant elle, tandis qu'ils admirent de leur côté ses charmes. Ils attendent avec impatience le dénouement de cette scène : « Voyons, disent-ils, « en regardant la main de Kala, quel sera l'heureux « mortel qui recevra le collier désiré. » Cependant la princesse ayant jeté la vue de tous les côtés pour examiner le kunwar, reconnaît Kâmrûp à son dopatta. Elle

vient alors se mettre devant lui, elle élève son collier, et le place au cou de son amant, qui ne peut cacher son émotion. Elle se disposait à retourner à son palais, lorsque les princes rivaux, étonnés que la princesse eût choisi pour lui donner le collier un atît étranger, s'entredemandent quel pouvait en être le motif. Kala, couverte de confusion en les entendant, allègue pour excuse qu'on lui avait plutôt arraché le collier qu'elle ne l'avait donné, ou que c'était sans doute par l'effet d'un charme que le collier s'était trouvé entre les mains des atît. Cette explication satisfit les kunwar, et ils se livrèrent à l'espoir d'être plus heureux au renouvellement de la cérémonie qui aurait sans doute lieu le lendemain matin. Cependant, on reprit le collier, on chassa les atît de la ville et on ne manqua pas d'apprendre au mahârâj la conduite peu convenable que la princesse sa fille avait tenue en donnant son collier à un atît étranger. Le mahârâj, affecté de cette nouvelle, fit inviter les kunwar à revenir le lendemain matin, vêtus conformément à leur rang, se mettre encore en ligne sur la place du palais de Kala. En attendant cette nouvelle cérémonie, tous les princes qui étaient venus à Sarândîp dans l'espoir de contracter mariage avec Kala, se retirèrent pour prendre du repos dans leurs habitations respectives.

Le mahârâj donna ordre de serrer le collier et de faire sortir les atît de la ville. On ne se contenta pas de chasser Kâmrûp et ses amis, mais on les frappa rudement; outrage que Kâmrûp supporta patiemment en pensant qu'il avait enfin vu sa bien aimée Kala. Les faux

atît retournérent au temple d'Hardwâr et se concertèrent pour aller encore assister le lendemain à l'assemblée des kunwar. Kamrûp ne pensa pas à prendre des aliments : il ne songeait qu'au collier de Kala. Cependant le jour disparut et la nuit le remplaça dans le monde; mais Kâmrûp ne goûta pas un instant de repos. Il adressait la parole à la nuit, et lui disait : « Fuis promptement, afin que je puisse aller voir la face brillante « de ma maîtresse. » Pendant le morne silence des ténèbres, il répétait sans cesse le nom de sa bien-aimée, et lorsque la nuit noire fit place à la blanche aurore, il dit aussitôt à ses compagnons : « Mettons-nous en marche, « rendons-nous au lieu où nous étions hier. » Dès l'aube du jour, tous les kunwar étaient revenus sur la place et regardaient avec anxiété du côté du palais de Kala. Kâmrûp et ses amis sy présentèrent encore sous le costume de la veille; le prince avait mis sur sa tête le dopatta de la princesse et le perroquet était sur sa main. Ses compagnons lui donnaient l'espoir que sa bien-aimée déposerait encore la guirlande à son cou. Le kunwar, satisfait de ce langage, s'avança suivi de ses compagnons et se mit au milieu de la place.

Cependant on avertit la princesse que les kunwar l'attendaient. Aussitôt elle orne son corps de trente-deux sortes de joyaux, prend le collier de neuf làkh, et monte sur un agile palefroi. Celui-ci, docile au signal des éperons, va se placer au milieu des kunwar. Kala erre çà et là, regardant attentivement tous ceux qui prétendaient à sa main, et voyant que Kâmrûp se trouvait encore sur la place, elle s'en approche lui jette

le collier et reprend le chemin de son palais. Mais les kunwar se lèvent tumultueusement : « La princesse, « disent-ils avec un rire sardonique, est d'une étonnante « simplicité ; elle ne sait vraiment ce qu'elle fait. Les « atît l'ont encore ensorcelée. » Pendant ce temps on enleve aux sept atît le collier dont ils s'étaient emparés, on leur lie fortement les mains derrière le dos et on les amène devant le mahârâj. « Voilà, lui disent les kunwar, « ces atît étrangers qui viennent se mêler à nous et asser- « vissent la princesse par leurs enchantements ; car il est « évident que Kala ne leur a jeté son collier qu'en vou- « lant le donner à un de nous. » En apprenant ce nouvel accident le mahârâj fut fort mécontent; et, outré de colère contre sa fille, il dit dans son courroux à ses officiers : « Renvoyez les kunwar à leurs pays respectifs, « et qu'il ne soit plus question de mariage. » On invita donc à se retirer les princes étrangers qui s'étaient empressés de se rendre à l'appel du mahârâj ; ce qu'ils firent en effet, se voyant forcés de renoncer à l'espoir d'obtenir la main de Kala.

CHAPITRE XXI.

LE PUITS.

Les atît, avons-nous dit, furent conduits en présence du mahârâj. Lorsqu'il les eut vus, il ordonna de les conduire dans les quatre côtés de la ville pour les montrer à tous les habitants et de les empaler ensuite. On lia donc les atît, et, les traitant avec mépris, on alla les placer debout devant le poteau. En ce moment les fonctionnaires chargés de cette exécution leur demandèrent s'ils avaient quelque désir à exprimer avant de monter sur l'échafaud. Kâmrûp leur répondit : « Je « ne forme qu'un seul désir, c'est que vous éleviez ces « poteaux devant le palais de la fille de Kâmrâj, et que « vous nous empaliez tous en sa présence. » Cependant ces fonctionnaires allèrent trouver le mahârâj, et, se tenant par respect éloignés de lui, ils l'engagèrent à révoquer une sentence qui leur paraissait injuste, et à se contenter d'incarcérer les atît. Le mahârâj resta un moment silencieux ; puis ordonnant à ces fonctionnaires d'approcher : « Allez, leur dit-il, renfermez ces atît dans « un puits sec et obscur, et ne leur ouvrez plus : qu'ils « vivent ou qu'ils meurent, il faut qu'ils restent dans ce « puits ténébreux et qu'ils ne reviennent plus dans la « ville ensorceler encore ma chère Kala. » Conformément aux ordres du mahârâj, ces gens allèrent mettre les atît dans un puits qu'ils fermèrent en roulant une

pierre à l'entrée et se retirèrent ensuite. Alors le kunwar et ses malheureux compagnons, qui n'avaient ni eau ni nourriture dans ce puits où ils étaient enfermés, avisèrent aux moyens d'en sortir : « Comment faire, disaient-« ils entre eux, pour nous sauver d'ici? Dieu veut-il que « nous périssions de faim et de soif? Nous n'apercevons « pas de chemin pour sortir de ce puits; nous ne voyons « ni la terre ni le ciel. S'il n'y avait pas une pierre à « l'entrée, nous pourrions nous en tirer transformés en « oiseaux par la puissance de notre talisman. Mais hélas! « que devenir sous cette pierre, et comment avoir des « nouvelles de Kala? »

« Je conçois quelque espoir, dit cependant Mitar-« chand : vous savez que je possède un cheveu du dîv « dont je vous ai parlé. Je vais mettre ce cheveu sur du « feu, et le dîv viendra peut-être. » Mitarchand prend en conséquence du coton préparé pour l'usage qu'il voulait en faire; il frappe une pierre à fusil et place le cheveu sur le feu qu'il fait par ce moyen. Quand le cheveu brûla, le dîv, instruit par l'odeur qui en parvint jusqu'à lui, pensa que Mitarchand avait éprouvé quelque chose de fâcheux; et, dirigé par son merveilleux instinct, il prit son vol vers Sarândîp et se rendit au puits d'où venait l'odeur. De son pied il en renversa la pierre; y étant descendu, il reconnut Mitarchand entouré de ses compagnons, et lui adressant la parole : « Me voilà, lui dit-il, mon cher Mitarchand, je me suis « empressé d'accourir à ton aide selon le désir que tu « m'as exprimé : fais-moi donc savoir en quoi je puis « t'être utile. » Mitarchand, charmé de voir le dîv :

« Kâmrâj, lui répondit-il, a fait renfermer dans ce puits « le kunwar comme un coupable; et nous, ses compa- « gnons, avons partagé son sort. Nous sommes tous « abattus sous le poids de nos douleurs. Puisque tu as « bien voulu venir ici, cherche quelque expédient pour « nous tirer de ce puits.—Bien, dit le dîv; mais si vous « en sortez, il conviendra de vous tenir hors de la « ville. — Nous ne demandons pas mieux, répondit Mi- « tarchand : retire-nous d'abord d'ici; puis dépose-nous « dans un endroit éloigné. — C'est entendu, reprit le « dîv : je vais vous enlever du milieu de ce puits; mais « n'ouvrez point les yeux, ne parlez pas, et tenez-vous « fortement à moi. » Alors le kunwar et ses compagnons se prirent aux mains et aux pieds du dîv, ils sortirent avec lui du puits ténébreux, et furent transportés dans un autre pays et sous un autre gouvernement.

Le dîv, touché de compassion pour eux, les emmena donc loin de Sarândîp dans une autre ville et se retira. Là le kunwar quitta le vêtement de bairâguî, se rasa la tête et rendit à son corps, par un bain, sa couleur naturelle.

Kâmrûp était loin de Sarândîp, à l'abri de nouvelles poursuites, lorsqu'il dénoue le coin de sa ceinture où il avait auparavant serré la pierre philosophale; et s'étant fait apporter beaucoup de fer de ce pays, il le transmute en or, en l'appliquant à cette pierre merveilleuse. Il prend ensuite des étoffes précieuses, des tissus d'or et d'argent, et s'en fait faire un vêtement royal. Puis il réunit une armée innombrable qu'il pourvoit des munitions nécessaires, et marche sur la ville de Sarândîp. Ses sol-

dats s'avancent de tous côtés vers la ville, munis de flèches, de mousquets, d'artifices. Après dix journées de marche, l'armée arrive devant la place. Alors Kâmrûp fait battre le tambour d'alarme. Comme on entendit dans la ville ce bruit de sinistre augure, on alla prévenir le mahârâj qu'un ennemi avait apparu dans l'île et bloquait Sarândîp. Le grand Kâmrâj, interdit de cette nouvelle, fit appeler son ministre et lui dit avec autorité : « Va prendre des informations sur cette armée ; de-« mande quel est celui qui se présente avec cet appareil, « d'où il vient et dans quel but; et tu me raporteras tout « ce que tu auras entendu dire. »

Le ministre ayant pris congé du mahârâj, se mit en marche et arriva bientôt au milieu de l'armée du kunwar. Il interrogea chacun avec politesse, puis se présenta devant Kâmrûp et le salua respectueusement. Kâmrûp lui dit alors : « Ne me reconnais-tu pas? Ne te sou-« viens-tu plus des atît que tu avais fait renfermer dans « un puits? Que de tristes jours ta cruelle conduite en-« vers nous ne nous a-t-elle pas fait passer!... Le destin a « voulu sans doute remplir ma vie d'amertume... Com-« bien de fois n'ai-je pas erré dans les forêts et les dé-« serts? Je n'ambitionne ni royaume ni richesses; je « veux seulement la fille de Kâmrâj dont je suis depuis « longtemps l'amant dévoué. J'avais pris le costume des « atît à cause que j'étais privé de Kala. Dirigé par le « brahmane Sumit, je me présentai dans l'assemblée « des kunwar. Kala me reconnut, d'après mon portrait « que je lui avais fait tenir ; mais ce fut inutilement qu'elle « me choisit pour époux. Toutefois la providence me pro-

« tége, mon retour à Sarândîp y a jeté la confusion. Si « le mahârâj m'accorde la main de Kala, je le traiterai « cordialement ; mais s'il me la refuse, qu'il sorte de sa « capitale à la tête de son armée : je suis prêt à lui livrer « bataille. Malgré l'inquiétude continuelle où j'ai passé « jusqu'ici ma vie, je n'ai pas oublié Kala un seul jour ; « que dis-je? c'est précisément la séparation de cette « amante chérie qui m'a rendu malheureux ; mais si je « lui suis actuellement uni, le repos sera désormais mon « partage. Je ne veux ni le royaume ni les richesses du « mahârâj, je le répète ; je ne demande que sa fille « bien-aimée. »

Le ministre de Kâmrâj, surpris du langage du kunwar, le pria de vouloir bien lui faire connaître son nom, son pays, sa qualité. Alors Kâmrûp, poussant un profond soupir, répondit au ministre : « Mon pays est Aoudh-pûr « et Gorakh ; mon père est Pat-râj, ma mère Sundar-rûp, « et Kâmrûp est le nom qu'on m'a donné. Il était écrit « dans le destin que je devais être amoureux de Kala que « l'océan séparait de moi. Pour elle je quittai ma patrie, « mon père et ma mère ; j'affrontai les flots de la mer, « j'y fus précipité par un naufrage, et pendant longtemps « j'errai dans les bois et les forêts. Enfin après des peines « infinies j'ai trouvé la ville de Kala. Je suis comme le « taon bourdonnant autour de la fleur de lotus, qui repré- « sente si bien la bouche de cette princesse. Je n'ai pas « épargné l'or ni l'argent ; et, comme la perdrix amou- « reuse de l'astre des nuits, j'ai toujours conservé dans « mon imagination l'image de la face lunaire de Kala.

« Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir sur « mon compte, allez et instruisez le mahârâj. »

Lorsque le ministre eut entendu le discours de Kâmrûp, il revint à Sarândîp; et, dans un moment propice, il fit savoir au mahârâj tout ce que le kunwar lui avait appris.

CHAPITRE XXII.

MARIAGE DE KAMRUP.

A peine le ministre eut-t-il cessé de parler, que le mahârâj appela un astrologue et le pria de lui faire connaître l'horoscope de la vie de Kala. Il vit que, selon cet horoscope écrit à la naissance de sa fille, un étranger devait être son époux. Alors il consulta les pandit, appela son ministre et lui ordonna de faire les préparatifs des noces de sa fille.

Kâmrûp, jusqu'alors errant et agité, change enfin de position; il oublie ses peines et goûte le calme d'un amour heureux. Sa joie fut en effet bien vive quand il apprit les bonnes dispositions de Kâmràj; et ses amis affectueux le félicitèrent avec empressement en disant : « Heureux soit le kunwar! »

Comme on voulait célébrer le mariage de Kâmrûp avec Kala dans un moment que les règles de l'astrologie désigneraient comme favorable, les pandit cherchèrent dans les combinaisons astrales des jours suivants un bon augure pour l'union projetée. Ils fixèrent enfin les jours des cérémonies nuptiales, jours où les deux jeunes amants, comme le soleil et la lune, devaient être unis, ainsi que le moment où le kunwar devait lier le kangan au bras de la princesse. Les officiers qui entouraient le mahârâj l'instruisirent de tout : « Allez, leur « dit-il alors, trouver le kunwar pour l'accompagner à

« Sarândîp. Il est la lune, et vous serez le cercle lumi-
« neux qui l'environne. »

Les principaux seigneurs de Sarândîp allèrent donc joindre le prince Kâmrûp et l'embrassèrent. Il les fit asseoir, et leur donna un divertissement. Chacun satisfait parlait à son voisin de l'heureuse alliance qui allait être contractée. Des réunions partielles se formèrent de tous côtés dans des salles parfumées d'eau de rose et d'atr. Tous les amis, pour s'amuser, se jetaient l'un sur l'autre du gulâl comme à la fête de Holî. La totalité des membres de l'assemblée furent couverts de cette poudre rose. Il y eut, outre ce jeu, de la musique. On entendait de toutes parts les sons du barbit et du chang; le mandîla et le manjîra résonnaient à la fois, ainsi que le tâl, le mirdang et le daf. Des femmes charmantes parcouraient tous les rangs; quelques-unes, ayant pris le costume convenable, exécutèrent une pantomime représentant les peines de l'amour; les mains imprégnées de menhdî, la bouche rouge comme le corail, les paupières teintes de noir collyre, elles erraient de côté et d'autre jouant des instruments de musique, tournant le visage et roulant les yeux. Les unes dansaient, les autres chantaient ou faisaient résonner le tâl avec intelligence. Elles s'avançaient en ligne et poussaient des cris harmonieux.

Lorsque vint la nuit où le kunwar devait contracter son mariage, ceux qu'il avait invités à l'accompagner se mirent en marche avec lui, chantant et proclamant ses louanges. Il était couvert de vêtements royaux en tissus d'or et en étoffes de brocart; sa tête était ornée d'une couronne de perles; des chevaux et des éléphants étaient

conduits à sa suite. Le cortége s'avançait au son bruyant des cymbales; les assistants entouraient le prince, heureux d'aller s'unir à celle qu'il aimait. La route reçut de la clarté par le passage de cette troupe brillante. Le kunwar était comme la lune resplendissante et ses amis comme le halo; c'était une lune de quatorze nuits : sa splendeur changea la nuit obscure en un jour lumineux. Le divertissement de la danse eut lieu pendant tout le temps que dura la marche. On tirait des feux d'artifice de tous côtés, au point que la ville entière de Sarândîp en était éclairée. Enfin le kunwar et la troupe qui l'accompagnait arrivent au palais de la fille de Kâmrâj. On les invite à s'asseoir : là on fait aussi de la musique, on chante, et on joue du tâl, du mirdang et du daf.

Les compagnes et les suivantes de Kala étaient auprès d'elle occupées à la parer, et lui parlaient en riant de son amant. L'une tressait ses noirs cheveux; l'autre lui tatouait le corps; une troisième entremêlait des joyaux dans des guirlandes de fleurs en bouton ou épanouies, lesquelles, avec seize autres ornements, formaient trente-deux parures diverses. Lorsque la princesse eut fini sa toilette, elle parut la plus charmante des nouvelles mariées. On amena le kunwar auprès d'elle : il était comme le taon que presse le désir de s'unir au lotus. En cette nuit déclarée de bon augure par les astrologues, Kala, pleine lune de beauté, s'unit à Kâmrûp, qu'on ne saurait mieux comparer qu'au soleil. Le kunwar et la princesse s'embrassèrent tendrement. Le bonheur qu'ils goûtèrent alors leur fit oublier toutes les peines que leur avait causées l'absence : mais

je ne puis dire autre chose sur ce point; je suis à ce sujet dans une ignorance absolue.

Ceux qui les entouraient ignoraient généralement les circonstances extraordinaires de leur amour et les accidents fâcheux qui les avaient accompagnées.

La route escarpée de l'amour est difficile à gravir; on peut en savoir des nouvelles par celui qui l'a parcourue. Nos deux amants, sans cesse occupés l'un de l'autre, avaient fidèlement marché jour et nuit dans cette route; si Kâmrûp ne se fût pas conduit avec cette pureté de sentiments, il aurait échoué dans son entreprise : il n'aurait pas trouvé la maîtresse de son cœur et n'aurait jamais joui d'un paisible bonheur. Charmante voie que celle de l'amour, lorsqu'il n'y a ni obscurité ni difficulté à surmonter; mais si un nœud vient à s'y former, il ne peut plus se défaire, de même qu'un nœud coupé ne peut se former de nouveau. Toutefois Dieu fait jouir du succès ceux qui patiemment, comme Kâmrûp, ont supporté les peines que l'amour n'entraîne que trop souvent à sa suite.

Quand la cérémonie du mariage fut terminée, le kunwar se fit un plaisir d'amuser Kala par le récit de ses merveilleuses aventures; il ne quittait le palais ni nuit ni jour; il ne laissait pas la princesse un seul instant. C'était l'époque du retour du printemps; de toutes parts le zéphyr parcourait le monde. Dans les jardins embellis par les fleurs demi-épanouies de la rose rouge et blanche, du lis, du nard, chacun se promenait animé par le contentement et la joie.

Un jour le kunwar désira chasser, en parcourant les

vallées verdoyantes et fleuries. Il voulut se livrer à ce divertissement avec une certaine pompe. Il monta sur son coursier et prit avec lui Mitarchand. Il fit errer son cheval depuis l'aurore jusqu'au soir dans des endroits couverts de gazon ; mais pendant tout le temps que durèrent ses courses, il ne cessa d'éprouver la plus grande impatience, privé qu'il était de la vue de Kala. De son côté la princesse, en compagnie de son amie Lata, l'attendait avec une égale impatience. Agitées par mille pensées, elles regardaient à travers la jalousie d'une fenêtre du palais. Enfin elles aperçurent Kàmrùp, et ressentirent une vive satisfaction dans leur cœur. En effet, le prince, après avoir parcouru les plaines et les lieux montagneux, revint au palais de Kala par le côté du jardin. Mitarchand, son ministre, le suivait à quelque distance : il regarda par hasard la jalousie derrière laquelle était la princesse, et aperçut la belle Lata. La charmante physionomie de la confidente de Kala fit une telle impression sur le cœur de Mitarchand qu'il en fut violemment épris. L'ardeur de son amour le rendit semblable au papillon qui ne craint pas de se brûler à la flamme ; ses lèvres se desséchèrent, tandis que son œil se mouilla de larmes, et la couleur de son visage s'altéra. Comme il ne put résister au feu de l'amour, une profonde tristesse s'empara de son cœur. Heureusement ses amis s'aperçurent de son état, et en firent part au kunwar en ces termes : « Prince, lui dirent-ils, « Mitarchand maigrit visiblement depuis le jour où vous « allâtes à cheval vous livrer au plaisir de la chasse et « de la promenade. Il ne cesse de soupirer jour et nuit,

« sans vouloir s'expliquer sur la cause de ce change-« ment. Peut-être l'ombre d'un *dîv* est tombée sur lui; « mais, quoi qu'il en soit, veuillez bien l'examiner vous-« même et penser à ce qui pourrait le soulager. » Alors le kunwar fit appeler Mitarchand, et, l'ayant pris par la main, le conduisit dans l'intérieur du palais. Ensuite le regardant attentivement : « Je vois en toi, lui dit-il, « les traces de l'amour; mais quelle est celle que tu « aimes, en quel lieu réside-t-elle? » — « Eh bien, puis-« qu'il faut l'avouer, répondit Mitarchand, j'aime la « belle Lata. Elle était assise derrière une jalousie lors-« que mes regards, comme des flèches, l'ont atteinte. « J'ai distingué ses tresses de cheveux qui retombaient « sur sa gorge; j'ai pu contempler un instant ses charmes « divers. » — « Éloigne de ton cœur la tristesse, répartit « le kunwar; je vais de ce pas auprès de la princesse « Kala, et je lui parlerai de toi. Demeure actuellement « en repos et ne confie ton secret à personne. »

Le kunwar en effet quitta Mitarchand et alla trouver Kala dans l'intention de l'entretenir de ce que venait de lui communiquer Mitarchand. « Ma chère Kala, lui dit-« il, Mitarchand, mon ministre, le compagnon, que « dis-je? l'âme de ma vie, est épris de ton amie Lata. « Parles-en au mahârâj ton père, et nous célébrerons « ensuite ce mariage avec pompe; puis nous retourne-« rons à Aoudhpûr, ma patrie. » D'après le désir de Kâmrûp, la princesse s'empressa d'aller informer Kâm-râj de l'amour de Mitarchand. « Mon vénérable père, « lui dit-elle avec respect, Mitarchand, le ministre de « mon royal époux, désire épouser Lata. Fidèle compa-

« gnon du prince, il est parti avec lui de son pays; puis « ils ont été séparés, et, après avoir erré dans les bois « et les déserts, Mitarchand a retrouvé le kunwar. Si « vous consentez à lui donner Lata, vous ferez plaisir à « Kâmrûp. »

Quand le mahârâj eut entendu les paroles de sa fille bien-aimée, il lui dit qu'il se rendait volontiers à ses désirs et à ceux de Kâmrûp, et il s'occupa de suite des préparatifs des noces. Il invita tous les dignitaires de l'empire à une assemblée où il y eut des divertissements de divers genres. Ainsi, par l'entremise de Kala, le mariage de Mitarchand et de Lata fut célébré sans retard, et chacun en éprouva de la satisfaction.

Après un certain espace de temps, Kâmrûp réfléchit que, la providence ayant comblé tous ses désirs, il ne lui restait plus qu'à retourner en Aoude auprès des auteurs de ses jours. Il alla donc trouver le mahârâj, et lui demanda respectueusement en ces termes la permission de se retirer dans sa patrie : « Grand roi, lui « dit-il, j'ai déjà un fils de douze ans, et j'éprouve un « violent désir de revoir Aoudhpûr, pour aller poser ma « tête aux pieds de mon père et de ma mère. Si vous n'êtes « pas contraire à ce vœu, j'emmènerai votre fille avec « moi; je lui montrerai ma chère patrie. » Le mahârâj apprit avec peine le dessein de Kâmrûp, et s'occupa néanmoins lui-même des préparatifs du voyage. Il permit à la princesse sa fille de suivre son royal époux, et leur donna pour les conduire un guide sûr.

CHAPITRE XXIII.

RETOUR EN AOUDE.

Le palanquin où la princesse était montée ouvrit la marche. Le peuple de Sarândîp accompagna Kâmrûp jusqu'à une certaine distance. Nos voyageurs s'avancèrent d'un pas rapide, marchant nuit et jour pour se rendre en Aoude le plus promptement possible. Comme ils approchèrent de la capitale, beaucoup de gens vinrent au devant du kunwar: il put ainsi savoir d'avance des nouvelles de Râj Pat son père. Il marchait sans s'arrêter, plein du souvenir des lieux où il avait passé son enfance. Mais, pendant qu'il continue sa route, faisons connaître en quelques mots quelle était la situation de Râj Pat depuis l'instant où Kâmrûp l'avait quitté.

Depuis ce jour fatal, le père et la mère du kunwar ne cessaient de pleurer; les gens distingués et le peuple d'Aoudhpûr étaient affectés aussi de son absence. Le sourire avait fui toutes les lèvres; on n'entendait plus de discours joyeux; le souvenir de Kâmrûp occupait seul tout le monde. Son père surtout l'avait sans cesse présent à la mémoire: de ses deux yeux coulait à chaque instant un ruisseau de larmes; il nommait le kunwar, et gémissait douloureusement ou poussait de froids soupirs, sans pouvoir se livrer à aucune autre pensée. « Que je suis malheureux, s'écriait-il; dans quel pays est « donc mon fils, ce fils chéri, sans qui je ne saurais

« jouir du repos?.. Quoi! pas un seul message ne m'est « venu de sa part!... » Cet infortuné père passait sa vie dans ces tristes pensées, occupé seulement à soupirer, loin de songer à prendre la nourriture et la boisson qui lui étaient nécessaires. Ses yeux fixes semblaient chercher le kunwar; il ne répondait rien quand on lui adressait la parole; ses courtisans l'entretenaient-ils de son royaume, il leur parlait des pays étrangers. Kâmrûp en un mot était toujours présent à sa pensée. « Qui sait, « disait-il quelquefois en pleurant à ceux qui l'entou- « raient, si je ne le reverrai pas encore?..... Oui, il « viendra me présenter ses devoirs; je l'embrasserai, je « l'espère, avant de mourir. »

Toutefois le père et la mère du prince n'en avaient aucune nouvelle; et, de son côté, Kâmrûp n'en avait pas reçu de ses parents. Lorsqu'il arriva dans le royaume d'Aoude, qu'il revit avec tant de plaisir, le bruit parvint à la capitale qu'un grand nombre de gens étaient venus dans ce pays et que les habitants renfermaient leurs troupeaux et venaient se réfugier à Aoudhpûr. Râj Pat, pensant que la troupe dont on parlait pouvait être une armée, fait venir son ministre Karamchand et lui parle en ces termes: « Va, lui dit-il, au milieu de ces « étrangers, reconnaître qui ils sont, quel est le mahârâj « qui est à leur tête, et dans quel but il vient en Aoude; « sache quel est le pays d'où ils sont partis, et ne manque « pas de leur demander des nouvelles du kunwar Kâm- « rûp. »

Karamchand s'étant retiré de la présence du monarque, alla prendre parmi les gens de Kâmrûp les infor-

mations que désirait Râj Pat. Il leur demanda de sa part quel était le mahârâj qui s'avançait avec cet appareil, et s'ils avaient par hasard entendu parler du prince Kâmrûp. Alors ceux-ci lui répondirent avec empressement : « Allez dire à votre souverain que nous sommes « de Sarândîp et que nous conduisons ici la princesse « Kala ; le kunwar Kâmrûp est notre chef ; ses six amis l'ac- « compagnent. Il vint à Sarândîp il y a quelques années, « et s'y maria avec Kala. Actuellement il a voulu revoir « sa patrie, et il amène en palanquin son épouse bien- « aimée. Puisque vous êtes le chambellan du mahârâj, « allez lui porter ces nouvelles du prince son fils. Dites- « lui qu'après un long voyage il est revenu à Aoudhpûr « son pays pour baiser les pieds de son père. »

Lorsque Karamchand eut obtenu ces renseignements, il voulut voir Kâmrûp de ses propres yeux. On le lui montra, et, après l'avoir attentivement regardé, il le reconnut, ainsi que ses amis qui l'entouraient. Sa joie fut d'autant plus vive qu'il retrouva parmi les compagnons du kunwar son fils Mitarchand. Il le serra tendrement entre ses bras, prit ensuite congé du kunwar, et retourna en toute hâte auprès du mahârâj le prévenir que la troupe dont on lui avait annoncé l'arrivée venait de Sarândîp ; que le prince Kâmrûp était à sa tête ; qu'il revenait en Aoude après avoir épousé Kala dans l'île de Sarândîp. En apprenant d'aussi bonnes nouvelles, le mahârâj fit battre la timbale de joie et donna ordre à Karamchand, son ministre, de faire toutes les dispositions nécessaires pour recevoir son fils. « Préparez, « lui dit-il, une brillante escorte de gens à cheval, et

« allez au devant de mon fils chéri. Traitez-le comme « un nouveau marié; conduisez-le dans la ville la tête « ceinte d'une couronne; faites en un mot tout ce qui « est nécessaire pour que son cortége soit pareil à celui « qui accompagne les nouveaux mariés. »

Pour se conformer aux ordres du mahârâj, Karamchand se met en devoir d'aller, à la tête d'une troupe choisie, au devant de Kâmrûp, pour l'accompagner dans son entrée à Aoudhpûr. Les habitants de la ville, riches et pauvres, se portent sur les pas du kunwar; tous, selon leurs moyens, viennent lui offrir de l'argent monnoyé. Ceux qu'on avait chargés d'escorter Kâmrûp sortent d'Aoudhpûr et vont le joindre; ils se réunissent aux gens qu'il avait amenés de Sarândîp et leur demandent avec empressement des nouvelles du prince. Ils marchaient en avant, jaloux de remplir dignement leur mission; Karamchand était à leur tête. Ils déposèrent devant le kunwar les nazar qu'ils avaient apportés; ils lui offrirent en sacrifice l'or et l'argent dont ils s'étaient pourvus. Il reçut tous ces dons avec dignité, et admit ensuite en sa présence le ministre Karamchand, qui, d'après son désir, lui fit connaître en ces termes l'état du mahârâj Pat: « Depuis l'époque de votre départ, lui « dit-il, le mahârâj pleure soir et matin, nuit et jour. A « force de répandre des larmes, il a détruit ses yeux. Il « n'a pas eu une heure, que dis-je? un instant de repos. « Hâtez-vous donc, mon cher prince, d'arriver auprès « de lui; montez à cheval pour faire votre entrée royale « à Aoudhpûr; ceignez votre tête d'un diadême; faites

« battre la timbale, et remettez-vous en marche pour « vous rendre à cette capitale. »

D'après le désir de Pat, son fils Kâmrûp se conduisit comme un nouveau marié le jour qu'il fit son entrée dans Aoudhpûr. Il marchait joyeux au son des instruments, se tenant près du palanquin de Kala. Les habitants sans nombre, hommes et femmes, debout sur son passage, le cherchaient de leurs yeux. Ils traitèrent son cortége comme celui d'une noce, et le conduisirent avec cérémonie au travers des rues de la ville. De son côté, le mahârâj vint à la rencontre de son fils. Lorsqu'ils furent en présence l'un de l'autre, Kâmrûp se prosterna respectueusement aux pieds de son père; celui-ci le releva et le serra tendrement contre sa poitrine. Ils restèrent longtemps embrassés, chacun d'eux ayant une main sur le cou de l'autre, et une main sous son aisselle. Après avoir rassasié ses yeux de la vue de son fils, cet heureux père le conduisit dans son palais, auprès de sa royale épouse. En apercevant ce fils chéri qu'elle avait tant pleuré, Sundar-rûp se leva et le pressa contre son sein palpitant, tandis qu'il louait son amour maternel. Ensuite elle demanda de la poudre de sandal, et se rendit à la porte de son palais pour recevoir au sortir de son palanquin la princesse Kala. Après avoir fait prendre toutes les dispositions nécessaires et préparer quatre heureux présages, elle accueillit la jeune mariée à sa descente du palanquin.

L'arrivée de la princesse de Sarândîp éclaira par la joie le palais de Pat, que la tristesse avait obscurci si long-

temps; de même que l'entrée de Kâmrûp dans Aoudhpûr changea cette ville au jardin d'Irem. Tous les habitants reçurent le kunwar avec enthousiasme; chaque maison partagea le contentement général. Les six fidèles amis de Kâmrûp s'empressèrent de retourner à leurs habitations respectives, auprès de leurs parents, qu'ils désiraient tant de revoir. Le kunwar les combla de richesses, et les maria dans la capitale. Lui et ses amis réunis jouirent enfin du repos et se livrèrent aux divertissements, aux conversations et aux ris; de jour en jour les peines qu'ils avaient endurées s'effacèrent de leur esprit; le kunwar les oublia complétement et ne pensa plus qu'à jouir du bonheur que lui avait départi la divine providence.

FIN DES AVENTURES DE KAMRUP.

NOTES.

Page 1, ligne 3.

On a placé en tête des mss. A et C, les mots يا فتاح, qui signifient *ô victorieux !* mots qui se trouvent souvent en tête des manuscrits hindoustani, et qui sont une des éjaculations récitées dans le *tasbîh* ou *chapelet musulman,* lequel est composé de quatre-vingt-dix-neuf noms, qui désignent tous des attributs de Dieu. Voyez la traduction de ce chapelet dans mon ouvrage intitulé: *Doctrine et devoirs de la religion musulmane et Eucologe musulman,* pag. 222 et suiv.

Les mots arabes بسم الله الرحمن الرحيم *au nom de Dieu clément et miséricordieux,* qui sont placés au commencement de cet ouvrage, sont la marque distinctive de tous les écrits tracés par des Musulmans. Ainsi, dans les manuscrits hindoustani, ils servent à distinguer ceux qu'on doit à des sectateurs de Mahomet, d'avec ceux qui ont pour auteurs des Hindous, lesquels commencent ordinairement par la formule سری گنیش ایمہ *louange à Ganéscha* (Dieu de la sagesse). Les écrits des sikh commencent par les mots سری سرب دیال ویمہ *louange au tout généreux;* et سری پریت پال ویمہ *louange au tout amour.*

L'invocation بسم الله, etc. s'emploie aussi au commencement de toutes les actions. De là, en hindoustani, بسم اللہ کرنا, c'est-à-dire *faire le bism-illah,* signifie *commencer.*

Page 1, ligne 5.

پیدا کرن هار *créateur,* signifie à la lettre, *auteur du faire manifeste.* پیدا کرنا est un verbe composé nominal, پیدا کرن est le nom d'action de ce verbe. Les noms d'action hindoustani

sont souvent de cette forme, et se distinguent ainsi de l'infinitif qui prend un *alif* après le *noun*. وارا - وار - آرا - آر - هارا - هار sont des désinences qui indiquent l'agent d'un acte, ainsi que le marchand de quelque chose. Par exemple, de تماشا *spectacle*, on forme تماشا والا *faiseur de spectacles, bateleur*, etc.; de مچھی *poisson*, مچھی والی *poissonnière*, etc.

Page 1, ligne 10.

دسنا est un verbe neutre qui signifie *paraître*. On ne trouve dans les dictionnaires que دیسنا; mais néanmoins ce verbe est souvent écrit sans *yé* : il est entre autres ainsi employé dans les poésies de Walî.

Page 1, lignes 11 et 12.

Les premiers hémistiches de ces deux vers diffèrent dans les trois manuscrits. Au lieu de جیُیں qui est la leçon du ms. A, le ms. B porte سبھی. Au lieu de جیو *vie*, le ms. B porte ici et ailleurs جیہ, d'après une autre orthographe; enfin, au lieu de کیہیں, le ms. A porte کہیں. D'autres mots sont défigurés dans les mss. A et C. Dans le premier vers, le mot جنت signifie *animal;* il doit se prononcer *jant*, pour rimer avec انت.

Page 1, ligne 16.

On voit ici un exemple bien frappant de ce mélange de l'amour humain et de l'amour spirituel, mélange dont j'ai parlé ailleurs (avant-propos de mes *Rudiments de la langue hindoustani*, p. 15; et préface de mon édition de *Walî*, p. viij). Dans l'invocation, il ne s'agit que de l'amour de Dieu. On croirait que le poëme roule sur un sujet religieux, et cependant il n'y est question que d'amours tout humaines. C'est que les Orientaux considèrent l'amour humain comme une étincelle du divin, ou, si l'on veut, comme un emblème de cet amour. En effet, tout rappelle

le Créateur à l'homme foncièrement religieux ; il s'élève de la contemplation des choses visibles aux invisibles, des créatures au Créateur, et ainsi il n'est rien qui ne lui annonce cet être parfait, à la fois le créateur, le conservateur et le rédempteur du monde. Ce qui, pour le profane, est un objet de séduction, devient un élément de sanctification pour le contemplatif.

Il est bon de remarquer à ce propos que les Musulmans commencent tous leurs écrits, sans exception, par célébrer les louanges de Dieu et du Prophète, auxquelles les schiites ajoutent celles d'Alî. L'invocation de Kâmrûp est beaucoup plus étendue dans le ms. C; j'ai suivi les mss. A et B. Dans le second hémistiche, au lieu du mot برقع *sorte de voile*, que j'ai adopté, on lit برقی (cas oblique de برقه) dans les mss. A et B, et برقه dans le ms. C, mot que je considère comme identique avec برقع dont il représente la prononciation adoucie.

Page 1, ligne 18.

Ayâz est célébré dans un masnawî intitulé *Histoire de Mahmoud et d'Ayâz*, roman en vers écrit par Zulâlî, poëte renommé. La Bibliothèque du Roi en possède un exemplaire (fonds Brueys, n° 68). Cet Ayâz était le fils du roi de Cachemire; mais un jour qu'il était allé à la chasse, il fut enlevé par un individu, et conduit au pays de Badakhschân où Mahmoud l'acheta: de là l'épithète d'*esclave* qu'on lui donne.

Selon l'historien Firischta, Ayâz mourut en l'année 434 de l'hégire (1042), et selon Aboulféda, en 449 (1057). Voici ce qu'on lit sur ce personnage, dans l'ouvrage de C. Stewart, intitulé *Descriptive Catalogue of Tippoo*, p. 57, à propos du poëme persan dont je viens de parler :

« Le sujet de ce poëme est l'anecdote qu'on rapporte sur le « fameux Mahmoud de Guiznah et sur son esclave Ayâz. Ce der- « nier, *étant le favori de son maître*, il devint l'objet de la jalousie « des courtisans. Pour le perdre, ils firent savoir au sultan qu'ils « l'avaient souvent vu allant seul dans la salle des joyaux de la « couronne, et qu'ils présumaient qu'il avait détourné bien des

« effets précieux. Quoique le sultan ne fît pas beaucoup de cas de « cette accusation, il voulut néanmoins l'épier; aussi la première « fois qu'on le prévint que son esclave était entré dans le trésor, « il le suivit par une porte secrète, et, sans être remarqué, il vit « Ayâz tirer d'un grand coffre de vieux et sales vêtements dont il « se couvrit, après quoi il se prosterna à terre, et rendit grâce au « Très-haut pour les bienfaits dont il l'avait comblé. Le sultan « étonné s'avança vers lui, et lui demanda de lui expliquer sa con- « duite. Très-gracieux souverain, lui répondit-il, ces hardes me cou- « vraient quand j'entrai à votre service. Maintenant, par la grâce « de Dieu et la faveur de votre majesté, j'ai été élevé au-dessus « des nobles de la terre, et les trésors du monde m'ont été confiés. « Toutefois, de crainte que mon cœur n'enfle d'orgueil, je pra- « tique journellement cet acte d'humilité, pour me rappeler mon « ancien néant. On raconte que le sultan satisfait lui accorda de « nouvelles faveurs, et censura sévèrement ses détracteurs »

Walî parle aussi d'Ayâz. Voyez pag. 23, lig. 21, et pag. 84, lig. 18 de l'édition que j'ai donnée du diwân de ce poëte célèbre, sous le titre de *les Œuvres de Walî*.

Page 1, ligne 20.

Le Khusrau dont il s'agit ici est Khusrau V dit *Parwîz*, et surnommé دست افشان ou *le prodigue*. Il contracta alliance avec Maurice, empereur grec de Constantinople, qui lui donna en mariage sa fille Marie ou Schîrîn. Mais Schîrîn aimait Farhâd, et c'est à ces amours malheureuses, célébrées dans plusieurs poëmes orientaux, que ce vers fait allusion. Voyez le *Tableau de l'Orient*, de M. d'Ohsson, t. II, p. 100, etc.

Page 2, ligne 3.

Pour me conformer à la prononciation indienne, j'ai dû mettre Laîlî au lieu de Laîla, mot qui, en hindoustani, aurait l'air d'un nom d'homme, la terminaison *a* étant consacrée au masculin, tandis que Laîlî est tout juste de la terminaison féminine. Il est

bon d'observer ici qu'en hindoustani, ainsi qu'en persan, l'*yé* nommé الف مقصورة, ou *alif bref* et prononcé *a*, retient souvent le son d'*î*; ainsi les mots معنی *signification*, اولی *meilleur*, etc., se prononcent *manî*, *awlî*. Lorsque l'*yé* final doit être prononcé *a*, on a généralement soin de placer un *alif* au-dessus de l'*yé*, ou au moins un *fatha* perpendiculaire.

Page 2, lignes 4 et 5.

Nal et Daman, autrement Nala et Damayantî, sont des amants indiens très-célèbres, qui ont été chantés d'abord par Viaçadéva, dans un épisode du *Mahabarata* traduit par F. Bopp, sous le titre de *Nalus*, et analysé dans l'ouvrage intitulé *An historical Sketch of sanscrit Literature*, p. 96 et suiv.; puis, entre autres, dans un poëme persan par Faïzî dont on conserve un ms. à la Bibliothèque du Roi (fonds Anquetil, n° 123); dans un poëme hindoustani intitulé *Bahâr-i Ischq*, ou *le printemps de l'amour*, poëme qui existe en manuscrit à la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta, et dans un petit roman tamoul traduit par Kindersley (*Specimen of Indian Literature*, p. 83-329). Voy. ma *Notice sur les fêtes populaires des Hindous*, p. 28.

Page 1, lignes 6 et 7.

Manohar et Madhmâlat sont de célèbres amants indiens. Nasratî, poëte hindoustani renommé, qui a écrit dans le Décan dans la dernière moitié du XVIe siècle, leur a consacré un poëme intitulé *Gulshan-i Ischq*, ou *le jardin de l'amour*, poëme dont on trouve une copie à la bibliothèque de la Compagnie des Indes à Londres. Il y a à la Bibliothèque du Roi (dans le supplément persan, n° 152) un poëme écrit en persan sur les mêmes personnages.

Page 2, lignes 8 et 9.

Le vers ici traduit ne se lit que dans le ms. A.

Page 1, ligne 10.

Au lieu de بیہہ qui est la leçon des mss. B et C, que j'ai suivie dans ma traduction, le ms. A porte منہہ; or منہہ دیکھنا signifie, entre autres, *être étonné*, ce qui fait également un sens très-convenable.

Page 1, ligne 18.

Le mot عقل *esprit*, qu'on lit dans le texte, doit être ici prononcé *acal*, conformément à la prononciation vulgaire, à cause de la mesure. Dans le vers suivant, le mot شرم doit aussi se prononcer *scharam*. On doit prononcer généralement de même, dans tout ce poëme, tant ces mots que ceux de la même forme.

L'auteur compare les deux principales boucles de cheveux d'une femme à un ع, parce qu'effectivement cette lettre ressemble assez à deux boucles de cheveux.

Page 2, ligne 20.

Ce que l'auteur dit ici du ش a peut-être pour motif sa ressemblance avec les parties sexuelles de la femme; ou c'est parce que cette lettre est la première du mot شکر *vulva mulieris*.

Page 2, ligne 22.

L'auteur parle ainsi peut-être du ق, parce qu'il se trouve deux fois dans قلق *inquiétude, trouble*, etc., mot arabe usité aussi en hindoustani.

Page 2, ligne 27.

Le mot arabe عشق *amour* est ici l'appositif de l'hindoustani اگن *feu*. On pourrait bien lier, par licence poétique, ces deux mots au moyen de l'*izafat* persane; mais la mesure s'y oppose.

Page 2, ligne 30, et page 3, lignes 1-6.

Les quatre vers traduits par ces lignes ne se lisent que dans le ms. A.

Page 3, ligne 14.

Le mot مناف que je traduis par *éminent*, est le nom de patient ou participe passé de la 4e forme du verbe arabe ناف ينيف *eminuit, extulit se supra rem*, etc. Il a le même sens que le nom d'agent ou participe présent, et signifie aussi bien que نيف *eminens, excellens, præstans.*

Page 3, lignes 15-27.

Les cinq vers ici traduits ne se lisent que dans le ms. A.

Page 3, lignes 17, 18.

On trouve beaucoup d'expressions de ce genre dans le *Borda*, célèbre poëme à la louange de Mahomet, par Scharf-uddîn al-Bûcîrî, dont M. de Sacy a donné une traduction imprimée à la suite de mon *Exposition de la foi musulmane*. Voici comment s'exprime le poëte hindoustani Amîn, dans l'invocation de son poëme de Joseph et Zalîkhâ :

« O Dieu, c'est pour Mahomet que tu es devenu créateur, et « qu'ainsi tu t'es manifesté visiblement par le monde. C'est pour « lui que tu as orné le firmament du soleil, de la lune, et des « étoiles.... C'est pour lui que tu as fait le paradis, ses houris « et ses glorieux jeunes hommes.... Enfin tu as créé Mahomet « pour lui donner le royaume des deux mondes. » Et Jawân, dans son *Bârah mâça*, s'exprime ainsi (p. 2) : « Mahomet est la cause « de la manifestation des deux mondes : tout ce qui existe est pour « lui. »

Voici la tradition sur laquelle est fondée cette opinion ; elle est

du nombre de celles qu'on nomme حديث قدسي : « Si ce n'était « toi, les mondes n'auraient pas été créés. » لولاك لمّا خلقت الافلاك

Page 3, lignes 19-21.

Par ce vers on voit clairement que les Musulmans considèrent Mahomet non-seulement comme leur intercesseur tout-puissant, comme leur médiateur auprès de Dieu, mais même comme le rédempteur et le juge des hommes au dernier jour. Il semble que les sectateurs de Mahomet aient voulu, autant que possible, l'assimiler à J. C. Selon eux des prodiges accompagnèrent sa naissance et sa mort; comme J. C. il eut douze principaux disciples, etc. Comparez ceci avec un passage de Walî, pag. 143, lig. 11 et 12.

Page 3, lignes 23 et suiv.

Ce vers indique que l'auteur est *sunnî* ou *châr yârî* (de la secte des quatre amis, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent les quatre premiers khalifes). Voy. sur cette communion musulmane, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 13.

Page 4, ligne 2.

Le titre de ce chapitre, et de tous ceux qui composent ce poëme, est en persan dans les mss. A et B. En hindoustani aussi bien qu'en turc, les titres des ouvrages et des chapitres ou sections qui les composent, sont généralement en persan.

Page 4, ligne 6.

« La ville d'Aoude, nommée *Ajodhya* dans les livres indiens, « fut la patrie et la capitale de Ràm-chand, et pour ce motif les « Hindous la considèrent comme un grand lieu de dévotion. Le « râja susdit était d'une origine illustre, d'un noble caractère et « plein d'avantages extérieurs et intérieurs. Il fit beaucoup de mer-

« veilles et de prodiges, et des choses étonnantes eurent lieu par « son pouvoir. Il jeta entre autres un pont sur la mer, et alla atta- « quer Lancâpûr (Ceylan) à la tête d'une armée innombrable de « singes et d'ours. Il battit Râwan (roi de Ceylan), et délivra des « fers son épouse (Sîta) qu'il ramena avec lui. Toutes ces choses « sont développées dans le *Râmâyana*.

« Aoude avait 148 kos[1] de long sur 36 de largeur. Quiconque « criblait la terre des environs y trouvait de l'or..... » (Afsos, *Araïsch-i Mahfil*, pag. 95.)

Le récit qui précède donne une idée de la manière grave et mesurée dont les Musulmans parlent des divinités indiennes. Râmchand est, comme on sait, la septième incarnation de Wischnou. Le prétendu pont dont il s'agit ici n'est autre chose que les rochers et les bancs de sable situés entre le Carnatic et Ceylan, au golfe de Manaar. Ce lieu est nommé *Pont d'Adam*.

Page 4, ligne 6.

Gorakh ou Gorakhpûr est un district qui fait partie du royaume d'Aoude. Voyez l'*East India Gazetteer* de W. Hamilton, dont la science déplore la perte récente, t. I, pag. 591.

Page 4, ligne 11.

Dans le texte il faut sous-entendre بهان *auprès*, qui s'emploie dans le même sens que عند, en arabe, c'est-à-dire non-seulement pour indiquer la résidence de quelqu'un, mais la possession, etc. Cette ellipse est assez fréquente. On lit dans un conte hindoustani (*Muntakhabat-i hindi or hindustani Selections*, t. I, pag. 9): سوار کی جب تیر لگا « Lorsque la flèche atteignit le sanglier » (à la lettre : « s'appliqua auprès du sanglier »).

Page 4, ligne 18.

مشر signifie un *médecin hindou*, par opposition à حکیم ou طبیب *médecin musulman*.

[1] Le kos équivaut à 2 milles environ.

Page 4, lignes 19, 20.

گیان ونت signifie *sage;* ce mot est composé de گیان *sagesse*, et de ونت *possesseur*. On trouve fréquemment en hindoustani des mots dans la composition desquels se trouve le mot ونت; tels sont لاج ونت *modeste*, بل ونت *puissant*, etc.

Page 4, ligne 25.

Dans le second hémistiche du vers ici traduit, il faut sous-entendre انہونسی *par eux*, mots exprimés dans le ms. A, dont la rédaction est ici un peu différente de celle que j'ai suivie dans ma traduction.

Page 5, lignes 1-3.

Le vers ici traduit ne se lit pas dans le ms. A.

Page 5, ligne 2.

Il y a encore dans ce vers یہاں sous-entendu.

Page 5, ligne 2.

Dans le texte, چھون est le pluriel de چھ *six*, on doit le prononcer چہون à cause de la mesure. Il ne faut pas confondre ce mot avec چہون *quatre*, usité surtout dans l'expression چہون اور *des quatre côtés*, c'est-à-dire *de tous côtés*.

Page 5, lignes 6, 7.

Une expression pareille se trouve dans le roman intitulé *Sihr-ulbayân* (la magie de l'éloquence), ou histoire du prince Bénazir, pag. 24: نرکھتا تھا وہ اپنی گھر کا جراغ « Il n'avait pas de « lampe dans sa maison, » c'est-à-dire « il n'avait pas d'enfants. »

Au lieu de ce vers et des huit suivants, les mss. B et C n'en contiennent que cinq, tout différents quant à l'expression, mais dont le sens est à peu près le même.

Page 5, lignes 15, 16.

Bairâguî بيراگى dérive de بيراگ *pénitence, austérité.* On distingue, selon Afsos, six classes de faquîr hindous : les sanniâcî, les joguî, les bairâguî, les udâcî, les jatî et les séora. Les individus qui font partie de la sorte d'ordre religieux des bairâguî se livrent, comme ceux des autres classes, à la pénitence et aux austérités ; mais ils sont moins adonnés que les autres à de pénibles pratiques extérieures : ainsi leur vie contemplative est plus rapprochée de la nature.

« Plongés, dit Afsos, dans l'amour de Dieu, et libres du souci « des créatures, ils suivent fidèlement la direction de leurs guides « spirituels. Matin et soir ils chantent, en s'accompagnant d'ins- « truments de musique, des hymnes de la composition de ceux « d'entre eux qui joignent à la ferveur le talent poétique; ces « hymnes roulent toujours sur l'unité et la connaissance de Dieu. « Mais la pratique la plus excellente, selon eux, c'est de sauter et « de tourner en dansant; aussi beaucoup de bairâguî, dans un « état extatique, se livrent-ils à ces exercices, persuadés qu'ils s'é- « lèvent ainsi aux degrés les plus éminents du spiritualisme [1]. « D'autres récitent le nom et les attributs de Dieu ; ou, assis dans « la contemplation, ils cherchent à s'en former une image. Ceux- « ci lisent assidûment le Bédânt châstar [2], et ayant bien compris « les secrets de l'unité de l'unique absolu, ils remplissent de lu- « mière l'habitation de leur cœur.

« Il y a plusieurs espèces de bairâguî qui sont désignées sous « les noms de leur chefs particuliers. » (*Araïsch-i Mahfil*, pag. 40.)

[1] Les moines Turcs nommés *mewlevî* font la même chose à Constantinople.

[2] Ou Védânta, un des six principaux livres de philosophie indienne, lequel est attribué à Viâçadéva, auteur du Mahâbhârata et du Bhagawat, et rédacteur des Védas.

Page 5, ligne 17.

Les faquîr sont dans l'usage de se frotter le corps avec de la cendre de fiente ou bouze de vache, qu'on nomme بهبهوت.

Le second hémistiche du vers traduit ici est ainsi conçu dans le ms. A, dont je n'ai pas suivi la rédaction : کرون ڈال منڈا اتیتونکا بیکھ « Je me raserai à la manière des atît. » بیکھ rime, dans ce ms., avec ریکھ. Dans le ms. B, que j'ai suivi dans ma traduction, le premier hémistiche finit par les mots کھیس بھیس mais le premier de ces mots se trouvant répété à la fin du second, pour la rime, je pense qu'au lieu de laisser ces deux synonymes, on doit les remplacer par کیس کرکی leçon du ms. C.

Page 5, ligne 19.

Les atît, quoique appartenant à la secte des dandî, ne portent pas comme eux un petit *danda* ou bâton. Ils vivent des aumônes en nature que leur font les brahmanes. Ils sont souvent réunis dans des couvents ou *math*, comme les dandî ; mais ils sont libres de se livrer aux affaires du monde. On en voit exercer les fonctions du sacerdoce dans des chapelles tumulaires, tandis que d'autres se marient. Voyez, au surplus, sur les dandî et les atît, le savant mémoire de M. H. H. Wilson, sur les sectes hindoues, *Asiatic Researches*, t. XVII, p. 182 et ailleurs.

Page 5, ligne 21.

« Les joguî [1] composent la seconde secte des faquîr hindous. Ils « passent la nuit et le jour à méditer sur Dieu. La pratique de « retenir l'haleine, à laquelle ils se livrent, les fait vivre des cen- « taines d'années. Malgré le poids de leurs austérités, leur vête- « ment terrestre est si léger, qu'ils volent dans l'air et marchent

[1] جوگی dérive de جوگ *pénitence*.

« sur l'eau. Ils peuvent faire sortir leur âme de leur corps et la « placer dans le corps d'un autre individu. Ils prennent la forme « qu'ils veulent, annoncent les choses cachées, changent en or le « cuivre mêlé à la cendre. Par la force de leurs charmes, ils sou- « mettent des catégories entières d'êtres.... Ils guérissent les ma- « lades et les mourants par une parole, et devinent de suite ce « qu'on a dans l'esprit. Ils ne se soucient de rien, ne tiennent à « aucune relation. De là vient le proverbe : *De qui les joguî sont-ils « amis?* جوگی کس کی میت. Quoique les sanniâcî (autres faquîr) « soient habiles dans l'enchantement et l'alchimie, les joguî ont « encore plus de célébrité en ce point. » (*Araïsch-i Mahfil*, p. 39.)

Le proverbe qui vient d'être cité se trouve dans le *Sihr ulbâyan*, pag. 97. Najm unniçâ, pour dissuader Badr-ì Munîr de l'amour qu'elle avait conçu pour Bénazîr que le hasard lui avait fait connaître, lui dit : « Doit-on se livrer à l'amour d'un voyageur ? ne te « souviens-tu pas de ce proverbe : *Les joguî, de qui sont-ils amis?* »

مسافر سی کوئی بھی کرتا ھی پیـــت
مثل ھی کہ جوگی ھوئی کس کی میت

Page 5, ligne 22.

Le ms. A porte مو pour موں plus usité; ce mot, dans le dialecte hindoustani du midi, est synonyme de میں, postposition qui signifie *dans*, etc.

Page 6, ligne 5.

بدھاتا signifie proprement *la providence;* les Hindous nomment ainsi *Brahma*.

Page 6, lignes 8, 9.

سدابرت exprime une distribution de vivres faite aux pauvres, aux voyageurs, etc.

Page 6, ligne 19.

ذکر qu'on doit prononcer ici *zikar*, indique proprement *la lecture du Coran;* mais, par suite, ce mot signifie *réciter les louanges et les noms de Dieu.* Il est néanmoins assez singulier de voir ce nom employé en parlant de faquîr hindous.

Page 6, ligne 19.

مگر a souvent le même sens que لعل en arabe, et signifie *peut-être, il peut se faire que*, etc.; souvent aussi il a le sens de la conjonction *mais.*

Page 6, ligne 22.

Dans le texte on trouve جاکہ pour جاکی, participe de suspension du verbe neutre جانا *aller.* Le کی de ce participe passé conjonctif est souvent écrit کہ dans les mss. *dakhnî.*

Page 6, lignes 23-30, et page 7, lignes 1-4.

Les six vers traduits ici ne se lisent que dans le ms. A.

Page 7, ligne 14.

چرمین synonyme de چرمینہ est un adjectif formé de چرم *cuir,* et signifiant *coriaceus,* de cuir. La terminaison این ou اینہ est très-usitée pour les adjectifs relatifs. Ainsi de چوب *bois,* se forme چوبین *ligneus,* de bois; de ریشم *soie,* ریشمینہ *sericus,* de soie, etc. Voyez *Shakespear, Hindustani Grammar,* p. 118.

Page 7, ligne 15.

Le ms. A seul contient le vers suivant, que je n'ai pas cru devoir traduire :

نہیں ڈر اسی شیر بچیرکا هوا حکم اسکو یہی پیر کا

« Il ne craignait pas le tigre de la chasse, il obéissait en ceci « à son *pîr*. »

Or, on nomme *pîr* dans l'Inde les saints personnages musulmans et même hindous qui, retirés du monde, ne s'occupent que des pratiques de piété. Les natifs disent que ces *pîr* ont une sorte de souveraineté sur les tigres : voilà pourquoi nous lisons dans le poëme de Kâmrûp que l'envoyé du *pîr* dont il s'agit ne craignait pas les tigres. Voyez sur les *pîr* les détails que j'ai donnés dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 22 et suiv. Ces *pîr*, comme je l'ai fait observer dans ce mémoire, équivalent, pour les musulmans, aux *gurû* des Hindous : les gens religieux doivent en avoir un. De là on nomme *sans pîr* بی پیر un homme vicieux et cruel. Shakespear, *Dictionary*, pag. 161.

Page 7, ligne 22.

Le *sríphal* ou *sîphal*, en sanscrit श्रीफल. est le fruit du végétal nommé en botanique *ægle* ou *Cratæva Marmelos*. Piddington, *an english Index to the Plants of India*, p. 2. Le fruit du *Cratæva Marmelos* est de la grosseur d'une orange : on le mange dans l'Inde avec du sucre. Il consiste en une pulpe charnue d'un goût agréable, laquelle est recouverte d'une écorce dure. Ainslie, *Materia indica*, t. II, p. 86.

Page 7, lignes 28-30.

Le vers ici traduit ne se lit que dans le ms. A.

Page 8, ligne 7.

Le second hémistiche du vers traduit ici est cité par Gilchrist, *Hindoostanee Grammar*, pag. 201.

Page 8, ligne 8.

Le mot برت qu'on lit dans le texte, paraît être la racine du verbe برتنا *réfléchir*, etc.

Page 8, ligne 12.

Le texte signifie à la lettre : « la reine joua avec le roi. » Les Orientaux donnent le nom de *jeu* aux plaisirs de l'amour.

Page 8, ligne 13.

Dans le texte, گربتا *enceinte* est au masculin, parce que l'emploi de ce genre ne peut faire d'amphibologie. Les Arabes emploient de même حامل participe présent masculin, qui a le même sens, au lieu du féminin حاملة. On dit plus ordinairement گربهونت et گربهونتی dans ce sens ; گربتا ne se trouve même dans le dictionnaire de Shakespear qu'avec le sens de *proud woman.*

Page 8, lignes 15-19.

Les deux vers ici traduits ne se lisent que dans le ms. A. Il y en a aussi un troisième que je n'ai pas traduit.

Page 8, ligne 21.

Dans le texte, گرب est pour گربهه (गर्भ) *grossesse.*

Page 8, ligne 23.

Le mot مانس, qu'on lit dans le texte hindoustani, est pour ماس *mois.* On sait que les poëtes se plaisent à ajouter un *noun* nasal aux voyelles longues.

Page 8, ligne 25.

ارغوانی est un adjectif relatif formé de ارغوان *arbre de Judée* et qui signifie de la couleur des fleurs de cet arbre, c'est-à-dire *pourpre*. Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *argévan*.

Page 8, ligne 26.

Dans les manuscrits, le mot مثل *ressemblance* (semblable), est écrit مسل, parce qu'en hindoustani le ث se prononce absolument comme س. C'est une faute d'orthographe.

Page 8, ligne 26.

Le *khas* خس nommé vulgairement *khas-khas*, est l'*andropogon muricatum*, que nous nommons en français *véti-ver*, du nom tamoul. On en fait des *pankha* ou de grands éventails et des nattes qui servent de persiennes aux fenêtres et de stores aux palanquins. On a soin de les arroser pour donner de la fraîcheur : les Indiens aiment beaucoup l'odeur qui s'en exhale.

Page 8, ligne 30, et page 9, lignes 1-5.

Les quatre vers ici traduits ne se lisent que dans le ms. A.

Page 9, ligne 4.

کن est synonyme de کنی *auprès*. Voyez le dictionnaire des mots *dakhnî*, publié à la suite de la traduction hindoustani de l'*Anwâr-i suhaïlî*, imprimé à Madras, en 1824, in-fol.

Page 9, ligne 6.

Le mot *kunwar* کنور ou کنوارا signifie un prince royal, l'héritier de la couronne.

Page 9, ligne 7.

Le ms. A, le seul où ce vers se trouve, porte نظر *regard* à la fin du premier hémistiche, mais je crois que c'est une erreur de copiste et qu'il faut lire نذر *présent*.

Page 9, ligne 8.

Il est parlé dans différents ouvrages de cette cérémonie qui consiste à jeter, dans certaines circonstances solennelles, des pièces d'argent et d'or ou d'autres choses sur la personne qui est l'objet de la cérémonie.

Page 9, ligne 12.

رنگ signifie proprement *couleur*, et, par suite, *espèce*, *variété*, et enfin *plaisir*, *amusement*. Shakespear, *Dictionary*, p. 464.

Page 9, ligne 16.

La danse (*nâch*) est le divertissement favori des Indiens; mais elle diffère de la nôtre en ce que ce ne sont que des bayadères et des danseurs rétribués qui l'exécutent. Dans les solennités religieuses et civiles, la danse occupe le premier rang. On trouve dans le célèbre poëme hindoustani d'Haçan, intitulé *Sihr-ulbaîân*, p. 137, une description de la danse des bayadères qui me paraît curieuse sous le rapport ethnographique, et dont je crois devoir donner ici la traduction.

« Les bayadères commencent leur danse délicieuse; elles dé-« veloppent leur grâce charmante.... Ces agaçantes beautés se « présentent d'abord en groupes, attentives aux sons harmonieux « de la musique qui règle leurs pas.... Une jeune coryphée sort « ensuite des rangs et s'avance en déployant la première son joli « talent aux yeux du spectateur. Elle soulève son *dopatta* (sorte de « voile) et en joue en suivant la mesure : elle laisse admirer sa taille

« déliée et fait résonner en cadence les *ghûngrû* (anneaux de mé-
« tal à grelots) qui ornent ses pieds nus. Quelquefois elle parcourt
« si rapidement la salle qu'on dirait que c'est un éclair qui sil-
« lonne l'atmosphère; d'autres fois, sa danse est expressive et
« passionnée.... Tantôt elle fait des minauderies ou prend des
« poses voluptueuses; tantôt elle se cache pour reparaître ensuite.
« Cependant elle s'arrête, va fumer quelques traits de *hucca*,
« mâche du bétel, et donne ainsi à ses lèvres une couleur plus
« foncée; puis elle se regarde dans un petit miroir qui forme le
« chaton de l'anneau qu'elle porte au pouce et y contemple son
« visage aussi frais qu'un parterre de fleurs. Elle retrousse ses
« manches, entr'ouvre sa robe et resserre son *anguia* (sorte de
« corset); elle replace son peigne, arrange ses sourcils, ajuste
« ses vêtements, et vive et légère, tenant son *dopatta* levé sur
« sa tête, elle traverse le groupe de ses compagnes et revient en-
« core en avant. Elle se prend l'oreille, soulève ses pieds, y re-
« place lès *ghûngrû* et les fait toucher à sa tête. Ayant mis ses
« deux mains sur ses épaules, elle danse enfin avec les com-
« parses, et elles exécutent ensemble les figures les plus gracieuses.
« Tantôt elles dansent, puis elles chantent; leur but est de plaire.
«..... Elles déploient à chaque instant un nouvel art, une
« nouvelle adresse. Ce charmant spectacle, où l'oreille et les yeux
« sont également charmés, jette dans une douce émotion le cœur
« des spectateurs. Ces guirlandes de fleurs, ces diadêmes tissus
« d'or, cette rangée de femmes artistement parées, tout cet éclat
« déployé partout, chasse bien loin du cœur le chagrin. »

Page 9, ligne 19.

Le *nau-roz* ou nouveau jour (jour de l'entrée du soleil dans le signe du bélier) est le jour de l'an des Persans et des musulmans de l'Inde. Voici ce qu'en dit Jawân dans son *Bârah mâça* : « Ce jour est heureux et béni pour tous. On se revêt de
« vert; les beautés aux joues de roses se couvrent de cette cou-
« leur et jettent ainsi dans l'admiration l'émeraude et le cyprès.

« Chacun se pare conformément à ses moyens. Chaque rue, « chaque marché est tellement propre, que l'ambre n'aurait pas « une paille à y attirer. Les marchands ornent leur boutique; « ils étalent leurs denrées sur le tapis du plaisir. De belles fem- « mes, à figures de fées, se montrent de toutes parts; leurs « regards sont des filets qui enveloppent le cœur. Les habita- « tions des gens opulents reluisent comme un miroir que rien « ne ternit. Des rideaux brochés d'or, plus brillants que les « rayons du soleil, y sont suspendus. Le *nau-roz* est, en un « mot, un jour de fête solennel que distinguent des réjouis- « sances et des divertissements particuliers. On joue des séré- « nades aux portes des grands ; on n'aborde personne sans lui « dire *moubârac bâd* (qu'il soit béni!). Ici se font entendre la « flûte, la harpe, le tambour et la guitare; là, les danseuses « légères, en exécutant leurs danses, ravissent le cœur par la « cadence mesurée du son des *ghângrû* qui ornent leurs pieds. « Toutes les maisons sont embellies, le contentement règne par- « tout, partout chacun a la face riante comme la rose. Des cous- « sins et des canapés sont disposés, des pots à fleurs, des boîtes « de bétel sont symétriquement arrangés. L'un respire l'odeur « des fleurs, tandis que l'autre donne à son voisin des feuilles « de bétel préparées. Un troisième prend un flacon d'essence « de roses et s'en parfume le corps. Des bouteilles de vin sont « placées sur les fenêtres derrière les jalousies ; il y a partout des « corbeilles de fleurs. L'enfant, le jeune homme, le vieillard, « tous jouent et se divertissent. Les œufs sont très-recherchés « en ce jour ; chacun en prépare des rangées. La nouvelle an- « née commence au *nau-roz*, et ce jour est aussi la fête des sou- « verains, ornements du banquet du monde. Les astronomes « font pour eux chaque année un almanach qui contient toutes « les prédictions du nouvel an et le leur présentent en ce jour. » (*Bârah mâça*, pag. 22, 23.)

Mr H. Ali, dans son ouvrage intitulé : *Observations on the musulmauns of India*, t. I, p. 284, dit que la couleur des vêtements qu'on prend au *nau-roz* varie selon l'heure du jour ou de la

nuit à laquelle le soleil entre dans le signe du bélier. Elle est donc brune tirant sur le noir, si ce passage a lieu à minuit; cramoisi, s'il a lieu à midi, et de couleur intermédiaire s'il a lieu à une autre heure. Me H. Ali ajoute que, quelque couleur qu'on adopte pour ce jour, tout le monde est tenu de la porter, depuis le roi jusqu'au dernier citoyen.

Les dames envoient en ce jour à leurs parentes et amies des fruits secs et confits, mais surtout des œufs durs teints de différentes couleurs dans le genre de notre papier marbré. Ces œufs sont quelquefois ornés de figures, de devises et même dorés; car chaque dame déploie son goût particulier dans la préparation des œufs du *nau-roz*. Le tout est mis dans des plats de terre enduits d'un vernis qui les fait ressembler à de l'argent, et ornés de papiers de couleur artistement découpés.

Les familles religieuses ne manquent pas d'offrir à Dieu en ce jour des prières particulières.

Lorsque l'entrée du soleil dans le bélier doit avoir lieu de jour, les femmes sont dans l'usage de jeter, au moment dont il s'agit, une rose sens dessus dessous dans un bassin d'eau. Elles prétendent que la fleur se retourne au moment précis du passage de l'astre du jour.

Page 9, ligne 20.

Pandit signifie proprement *savant*. Il indique aussi le brahmane qui enseigne le sanscrit, comme *munschî* désigne les maîtres d'hindoustani et de persan, et *mulla* ceux d'arabe.

Page 9, ligne 24.

جنيو est le cordon que les brahmanes portent de l'épaule gauche au côté droit. Ce cordon est le signe distinctif de leur caste.

Le تلك est la marque que les Hindous font sur leur front et qui varie selon les castes et les sectes. Voyez sur ces marques

distinctives des sectes, l'ouvrage de M. C. Coleman, intitulé ; *The mythology of the Hindus*, p. 68.

Page 9, ligne 25.

Au lieu de la prononciation régulière بہت, il faut, dans le texte, lire et prononcer بھُت *bhut*, d'après l'usage vulgaire.

Page 9, ligne 26.

« Les Brahmes sont attentifs à noter dans les pagodes la nais-« sance des enfants, et il s'y en trouve toujours un ou deux « payés pour tenir note des naissances, des décès, des mariages « et des autres événements.... Ils calculent le point de la nais-« sance, pour savoir sous quelle constellation ou planète l'enfant « est né, et prédisent en conséquence quel doit être son sort « et sa destinée dans le monde.... Le nom imposé à l'enfant « se prend des constellations, des éléments, des planètes et des « divinités qui les représentent.... » Paulin de Saint-Barthélemy, *Voyage aux Indes orientales*, édition française, t. II, p. 7-11.

Il est dit de plus, dans le ms. A, qu'on fit le premier nœud au cordon nommé *baras kî guirah* برس کی گرہ. Or, ce mot est ici le synonyme de برس گانٹھ ou سال گرہ, à la lettre *nœud de l'année*. Cette expression indique une cérémonie qui consiste à faire un nœud à un cordon *ad hoc* à l'anniversaire de la naissance d'un garçon. Je ne sache pas qu'on en fasse un au moment de la naissance. Pour les filles, on ajoute annuellement un anneau d'argent à leur collier, nommé گردنی. Chez les natifs de l'Inde, le seul moyen de constater l'âge d'un individu, c'est de recourir au cordon ou au collier dont il s'agit. Voyez *Observations on the musulmauns of India*, t. II, p. 11.

Page 9, lignes 29 et 30, et page 10, lignes 1 et 2.

Les deux vers traduits ici n'en forment qu'un dans les mss. B et C.

Page 10, ligne 8.

La même époque (de 12 ans) est fixée aussi par les astrologues pour les périls amoureux auxquels doit être en proie Bénazîr, le héros du *Sih-ulbayân*, célèbre poëme d'Haçan. Le commencement de ce poëme se rapproche beaucoup de celui-ci, quant aux idées.

بیروگی ou برروگی, synonyme de بیوگی, est un adjectif formé de بروگ, substantif synonyme de بره *séparation, absence de deux amants*, et par suite *amour*. Cet adjectif signifie par conséquent *amant*.

Page 10, ligne 26.

Au lieu de *fit élever*, il y a dans le texte, *se mirent à élever*; le verbe est ici au pluriel qu'on nomme *respectueux*, lequel est employé en parlant des personnages éminents. On emploie même quelquefois, par honneur, des noms au pluriel, en parlant d'une seule personne. Tels sont, par exemple, les mots *muçalman* مسلمان, *umra* امرا, qui sont les pluriels de مسلم et de امیر. C'est de la même manière qu'en hébreu *Elohîm* אלהים et *Adonaïm* אדנים sont employés en parlant du *Dieu unique*. Rosenmüller, *Scholia Genes.* cap. 1, p. 65.

Page 10, ligne 28.

Le vers ici traduit ne se lit pas dans le ms. A.

Page 11, lignes 1-3.

Dans le vers rendu par ces lignes, la construction paraît irrégulière, quoiqu'elle soit tout-à-fait conforme à la grammaire. Le mot que je traduis par *on plaça* est رکھا, prétérit du verbe رکھنا *placer*, au masculin singulier, à cause que ce verbe est actif, لوگ نے étant sous-entendu. Les mots rendus par *on éleva*

sont لگی پالنی. Or, le premier verbe est au pluriel, parce qu'étant neutre il doit être en concordance, quoique au passé, avec son sujet. Voyez mes *Rudiments hindoustani*, p. 59 et 85, 86.

Dans ce même vers on lit منی *dans*, qui rime avec کنی, au lieu de مین ou مون plus usités. On trouve encore منی plus loin.

Page 11, ligne 5.

Les mots *avec soin* sont la traduction de وسواس سی, mais le ms. C seul donne clairement le mot وسواس; en hindoustani, ce mot est souvent synonyme de وحشت, et signifie *appréhension, crainte*, etc.

Page 12, lignes 3-12.

Les cinq vers traduits ici ne se lisent que dans le ms. A.

Page 12, ligne 7.

La tablette dont il s'agit équivaut à nos tablettes d'ardoise sur lesquelles on fait écrire les enfants. « Attached to each « Mosque, dit Maria Graham (*Journal of a Residence in India*, « pag. 17) there is a School where Arabic is taught; the Master « only attending to the elder Boys, while the others are taught « by the more advanced school-fellows. Instead of Books, there « are Alphabets and Sentences painted on wood for the youn- « ger Scholars. »

Voici ce que dit des écoliers indiens l'auteur du *Bârah mâça* [1] :

« Lorsque les enfants ont atteint leur quatrième année, on « leur fait réciter le *bism-allah* [2] et on les confie ensuite au maître « d'école jusqu'à ce qu'ils sachent parfaitement lire et écrire. « Mais à cet âge leur esprit ne saurait trouver de charmes à

[1] Page 82.

[2] Abrégé de l'invocation بسم الله الرحمن الرحیم « au nom de « Dieu clément et miséricordieux. »

« l'étude ; tout leur bonheur consiste à jouer. L'école leur pa-
« raît une prison ; lorsqu'on les y conduit, le chagrin s'empare
« de leur cœur, et souvent leurs pleurs et leurs gémissements
« s'y font entendre. . . . . Le jeu leur fait oublier la leçon, aussi
« l'instituteur doit-il les mettre aux arrêts s'il veut qu'ils s'ap-
« pliquent. Néanmoins, quand ils peuvent se cacher de leur
« maître, ils déchirent leurs devoirs et en font des cerfs-volants.
« Le vendredi (jour consacré spécialement au culte chez les Mu
« sulmans et jour de congé pour les écoliers), les enfants se lèvent
« de bon matin pour se livrer à leur jeu favori ; l'un se munit
« d'une pelote de ficelle, l'autre d'une pâte de verre pilé [1]. Ils
« font élever les cerfs-volants, tantôt les laissant planer, tantôt
« les lançant dans l'air ; puis ils les font rencontrer ensemble
« et s'entrechoquer ; ils offrent en un mot aux regards un spec
« tacle étonnant. Et non-seulement les enfants se livrent à ce
« jeu, mais les jeunes gens et les vieillards mêmes y prennent
« part. On joue surtout en hiver au cerf-volant, peu dans les
« autres saisons. »

Page 12, ligne 11.

Au lieu de پڑھایا *on fit lire, on enseigna*, le ms. A porte بڈھایا. Or, il est bon de faire observer à ce sujet que, dans les manuscrits hindoustani, le *ré* cérébral est quelquefois remplacé par le *dé* cérébral, à l'imitation du sanscrit, où une seule figure représente ces deux lettres, qui effectivement ont beaucoup de rapport aussi dans la prononciation.

Page 12, ligne 12.

L'art de régner n'est pas moins difficile dans un empire absolu que dans un gouvernement constitutionnel ; aussi plusieurs écrivains orientaux ont-ils écrit des traités spéciaux sur cette matière. J'ai donné il y a quelques années la traduction d'un traité turc de

[1] Cette pâte se nomme مانجھا. On l'applique à la ficelle d'un cerf-volant pour couper celle d'un autre.

ce genre; traité qui a une certaine réputation dans l'empire ottoman. Voyez Journ. Asiat. t. IV, p. 213 et suiv., et 283 et suiv.

Page 12, ligne 14.

Dans sa traduction du roman persan sur les aventures de Kâmrûp, M. Francklin paraît avoir pris pour un nom propre le mot arabe طبيب *médecin*, et l'a rendu par *Tabeel*[1], p. 5 et ailleurs.

Dans le roman persan, la narration de la partie qui sert d'introduction aux aventures de Kâmrûp est extrêmement abrégée: il est dit seulement en deux mots que le mahâràj Pat n'avait point d'enfants, qu'un derviche lui annonça qu'il n'en serait pas plus long-temps privé, et qu'effectivement il eut bientôt de sa femme favorite le prince Kâmrûp. Tout ce qui se passe jusqu'au départ de Kâmrûp est rapporté très-succinctement aussi.

Page 12, ligne 16.

Les brahmanes seuls ont le droit de lire les Védas. Les chatriya (c'est-à-dire les individus de la caste militaire) peuvent seulement en entendre la lecture. Le mot گرنت ou mieux گرنتهٔ indique *un code de loix*, spécialement *celui des Sikhs*, code dont l'auteur est Nânak schâh.

On voit que les fils des six courtisans de Pat doivent embrasser l'état de leur père, d'après l'usage invariable de l'Inde.

Page 12, lignes 16-19.

J'ai suivi dans ma traduction la leçon du ms. A; les mss. B et C portent simplement un vers au lieu de deux, lequel signifie: « Le cinquième était un peintre habile, le sixième s'était occupé « de l'art de la musique. »

[1] Dans une romance hindoustani publiée par Trinks en caractères latins, on a aussi imprimé *en tabeel na* pour *un tabib né*, ou, selon l'orthographe de Gilchrist, *oon Tabeeb ne*, le médecin. *Collect. of hind. Songs*, p. 8

Page 52, lignes 25 et 26.

Il y a proprement dans le texte : « jouèrent à la chasse » ; c'est un idiotisme.

Page 13, ligne 1.

Dans le texte il faut prononcer *umar*, en deux syllabes, le mot عمر *vie* (âge), comme plus haut *zikar* et *fikar*.

Page 13, ligne 5.

Le mot نگاه *regard* (surveillance) est écrit dans le texte نگاح, pour que la rime soit apparente, à peu près comme, dans de nouvelles éditions de nos anciens poëtes, on écrit par exemple *françois* au lieu de *français*, pour que la rime de ce mot avec François nom propre soit moins choquante.

La rime de صلاح avec نگاه est du reste bonne en hindoustani, attendu que l'aspiration du ح n'y est pas plus forte que celle du ھ. Voyez mon mémoire sur la métrique, p. 10.

Page 13, ligne 11.

Dans le roman persan qui roule sur le même sujet que celui que je publie, l'auteur fait observer que la chasse est le plaisir des rois puissants شیوهٔ فرمان دهان کامگار است, et il cite ensuite un vers persan qui se retrouve dans le passage suivant du poëte hindoustani Haçan, lequel s'exprime ainsi en parlant du célèbre Nawâb Açaf uddaula (Sihâ-ulbaïn, pag. 20).

نه هو اس کو کیونکر هوای شکار
تهوّر شعاروں کا ہی یہہ شعار
دلیروں کتیں ہی دلیروں سی کام
که رهتا ہی شیروں کو شیروں سی کام

شهان را ضرور است مشق شکار
که آید پی صید دلها بکار

« Comment n'aimerait-il pas la chasse, qui est l'amusement « favori des braves et qui ne peut convenir qu'à eux; car ce ne « peuvent être que des lions qui aiment à avoir affaire à des lions. « D'ailleurs, comme le dit un poëte, l'exercice de la chasse est « nécessaire aux rois; car après s'y être livré on est plus disposé « au travail. »

Page 13, lignes 14-16.

Le vers traduit ici ne se lit que dans le ms. A.

Page 13, ligne 22.

Le vers rendu par cette ligne ne se lit que dans le ms. A.

Page 13, ligne 25.

جانور est un mot persan dérivé de جان *âme, vie,* et signifiant *animal, être vivant.* De ce mot, l'auteur du poëme en a formé irrégulièrement le pluriel arabe جناور qui est de la forme فعالل.

Page 13, ligne 29.

Au lieu de بحرت *en liberté* (avec effusion), les mss. B et C portent بلاكر, qui se trouve déjà une première fois dans le premier hémistiche.

Page 14, lignes 27 et 28.

Le vers ici traduit ne se lit que dans le ms. A, et il est suivi d'un autre qui revient inutilement sur l'idée exprimée par le premier.

Page 16, ligne 2.

Au lieu du titre, il y a dans le ms. A un espace blanc qui était

destiné à placer ce titre en encre rouge et qu'on a oublié d'écrire. Les copistes orientaux passent ordinairement, en transcrivant les mss., les titres et tout ce qui doit être écrit en encre rouge; ils reviennent ensuite sur leur travail et écrivent ce qu'ils ont omis; mais souvent aussi ils oublient de le faire. De là vient qu'on trouve beaucoup de manuscrits avec les titres en blanc, et d'autres où ils sont généralement mis, mais où quelques-uns été oubliés.

Page 16, ligne 7.

Le mot نازبو qu'on trouve dans le texte est le nom de l'*ocymum pilosum* de Roxburgh; ce végétal se nomme aussi كالی تلسی ou *tulcî noir*. Gladwin (*materia medica*, n° 948) le donne mal à propos comme synonyme de ریحان, qui est proprement l'*ocymum basilicum*. Voyez *Flora Bengalensis*, pag. 45, et mon ouvrage intitulé : *Les Oiseaux et les Fleurs*, pag. 153.

Toutes les fois que les Orientaux veulent décrire un lieu agréable, ils ne manquent pas d'y placer de l'eau et de la verdure. C'est ainsi que Mahomet, pour donner une idée physique du paradis à ses sectateurs, répète sans cesse qu'on y trouve « des jardins que baignent des ruisseaux. » جنات تجری من تحتہا الانہار.

Page 16, ligne 8.

سوسن est le lys, qui reconnaît l'Inde pour sa patrie. Ce mot arabe est le même que l'hébreu שושן qui est aussi le nom propre *Suzanne*.

Page 16, ligne 9.

La fleur nommée نستریں et proprement نسترن, est la *rosa glandulifera* de Roxburgh, c'est-à-dire, la rose blanche de l'Inde.

Page 16, ligne 10.

Dans le texte, l'adjectif ou participe passé persan ستادہ *stans*

est apocopé de la forme complète استاده qui est celle du dialecte parsî, tandis que استاده est la forme du dialecte darî. Voyez Shakespear, *Hindustani Dictionary*, pag. 404.

Ce vers me rappelle un morceau pittoresque de l'historien turc Saad uddin où l'on retrouve la même idée, morceau dont j'ai donné la traduction dans le tome IX de l'Histoire des croisades de M. Michaud, p. 446. C'est en effet ainsi que l'auteur commence la description de la prise de Constantinople par Mahomet II :

« . . . . . Cependant la violette avait pris en main sa massue, le « lis avait ceint son épée; mille fleurs rangées en bataille dans la « plaine attendaient le roi du temps pour passer en revue sous « ses yeux; la tulipe s'était revêtue de son bonnet rouge comme « celui de l'Azeb[1]; l'anémone portait sa massue de fer; la rose « avait couvert d'un bouclier son visage pour ne point voir les « pointes acérées de ses boutons à peine éclos; l'odorant œillet « avait élevé sur sa tête une lance d'émeraude. Ceux qui virent « cette armée végétale exprimèrent leur admiration. Le zéphir en « était l'avant-garde, le narcisse la sentinelle : il veillait à ce que « aucune mauvaise herbe ne vînt souiller ce camp. Le jasmin por- « tait en avant un étendard blanc d'une beauté parfaite, le pla- « tane tendait les mains pour faire des vœux au ciel; il disait : « Mon Dieu, éloigne du roi de l'univers le malheur; daigne lui « accorder le secours qu'il attend de toi; facilite-lui la conquête « de Constantinople. »

Page 16, ligne 13.

On a employé dans le texte le mot اش qui est le pronom possessif persan de la troisième personne.

Page 16, lignes 14 et 15.

Les mots *en songe* سپنی میں, sont sous-entendus dans le ms. A que j'ai suivi; on les lit dans les mss. B et C.

[1] Ce mot, qui signifie à la lettre *célibataire*, est ici le nom d'une sorte de milice.

Page 16, ligne 18.

Dans le texte, l'île de Ceylan est désignée sous le nom de *Sarândîp* سرانديپ, c'est-à-dire, l'île ديپ de *Singhala* सिंहल (de सिंह *lion*), nom propre de cette île, duquel nous avons fait *Ceylan*. Ce nom est aussi écrit dans le roman persan سنگلديپ *Singala-dîp*, et cette orthographe milite en faveur de l'étymologie dont je parle, et prouve qu'on ne peut guère faire dériver ce mot de *Srî Râm Duîp* ou *île de Râma* (Sacountala, pag. 276 du texte). Cette île est appelée *Lanka* par les hindous du continent; les anciens la nommaient Taprobane, nom qui dérive, dit-on, des mots *Tappû Râvaṇa* تپو راون l'île de Ravan, ravisseur de Sita, femme de Rama; mais M. E. Burnouf (*Journal des savants*, 1834, p. 206) nous apprend que le mot pâli *Tâmbrapânî*, qu'on donna d'abord à cette île, signifie *couleur de cuivre*, ou, pour mieux dire, *feuille couleur de cuivre*, ce qui paraît désigner le cannellier, dont les feuilles ont cette teinte, et qui est très-commun à Ceylan.

Ici par Sarândîp il faut entendre un des trois royaumes de l'île de Ceylan dont il s'agit dans ce roman. Les natifs de cette île se divisent réellement en trois classes; les Cingalais ou les Ceylanais, les Candiens et les Malabars. Les premiers occupent la moitié méridionale de l'île, jusqu'à Batticalo à l'est, et à la rivière de Tchilau à l'ouest, espace dans lequel Colombo est compris; les côtes du nord sont occupées par les Malabares; la partie du centre par les Candiens, et elle formait l'ancien royaume de Candy. Voyez Hamilton, *East India Gazetteer*, t. I, pag. 386, et Robert Knox, *Historical relation of the Island of Ceylan*, pag. 122 et suiv. de la nouvelle édition in-4°.

Page 16, ligne 20.

Au lieu de باغ *jardin*, pris (probablement) par métaphore pour *monde*, le ms. B porte راج *royaume*.

Page 16, ligne 24.

Dans le texte on trouve ici et plus bas لچهن pour लाख *cent mille*, qu'on écrit plus ordinairement لكهه ـ لك et لاكهه.

Page 16, ligne 25.

چتر et چترى sont écrits fort lisiblement dans les mss. A et C; le premier signifie *peinture* et le deuxième, *voile*.

Page 16, ligne 26.

L'adjectif سگهڑ signifie *beau;* le ms. A porte سوگهڑ avec un و mais ce mot ne se trouve pas ainsi orthographié dans le dictionnaire de Shakespear. Toutefois, il est mis dans le dictionnaire anglais hindoustani de Gilchrist au mot *handsome*, ainsi que سوهاون dont on trouve trois vers plus bas le synonyme سوهانه.

Page 17, ligne 2.

Le mot que je traduis par *collier de perles* est دولاڑى synonyme de دلڑى, il signifie, d'après le *Qanoon-e Islam*, pag. XXIII, *un collier à deux rangs de grains d'or passés dans un fil.*

Page 17, ligne 9.

C'est proprement *oie*, et même *canard*, que signifie le mot هنس *anas*, que j'ai rendu par *cygne*.

Page 17, ligne 16.

Le *minhdi* ou *menhdi* مهندى ou مينهدى et, selon l'orthographe du ms. A مهدى est le *lawsonia inermis*, nommé *hinna* حنا en arabe. Les naturels de l'Inde se teignent avec ce végétal les

pieds et les mains. Afsos nous apprend (*Araïsh-i Mahfil*, pag. 62) que « le *menhdi* de Narnaul, dans la province de Dehli, est très-« coloré : des champs de cette plante, dit-il, entourent la ville. « Souvent les enfants des habitants vont y jouer, et, en retournant « chez leurs parents, ils remplissent leurs souliers des feuilles de « cette plante. Lorsqu'ils arrivent, leurs pieds sont aussi rouges « que la jujube. »

Page 17, ligne 19.

Le *missi* مسی est proprement une poudre noire faite avec du vitriol et destinée à teindre les dents, mais ce nom s'applique aussi, à ce qu'il paraît, à du charbon en poudre dont le *kâjal* کاجل ou *noir de fumée* parait être le résidu. Il ne faut pas confondre le کاجل avec le *surma* سرمہ ou *antimoine*. Voyez à ce sujet le *Qanoon-e Islam*, traduit de l'hindoustani par G. H. Herklots (mort à Wallajabâd le 8 janvier 1834), app. pag. XCIV.

Page 17, ligne 19.

Dans le texte il y a نیلوفرن adjectif dérivé de نیلوفر *nénuphar*, peut-être faut-il lire نیلا برن qui est employé plus bas.

Page 19, lignes 5 et 6.

Le vers traduit ici ne se trouve que dans le ms. A.

Page 17, ligne 22.

Au lieu de سانھ *avec*, il y a dans le texte : سہات, mot qui, selon l'opinion du savant M. Shakespear, est ici synonyme du premier.

Page 18, ligne 12.

On trouve dans le texte le mot خبردار interjection qui signifie *gare, garde à vous*, etc. Voyez Shakespear, *Hindustany Grammar*, pag. 102.

Page 18, lignes 12 et 13.

La rime, dans le vers traduit ici, est entre les mots سنا et هیان synonyme de یہاں *ici*, ce qui ne doit pas étonner, puisque le *noun* de هیان est tout à fait sourd.

Page 18, ligne 21

Les arbres dont il s'agit sont précisément ceux sous lesquels s'était caché Kâmrûp. Ce vers se lit ainsi en effet dans les mss. B et C :

سہیلیاں کھڑی وھاں رہی آن کر

درختونکی بھیتر چھپا تھا کنور

« Ces femmes vinrent se tenir au milieu des arbres où était « caché Kâmrûp. »

Page 19, ligne 11.

« Il y a un homme dans ce jardin où (ajoute l'auteur persan « du roman sur le même sujet) le zéphir ne saurait pénétrer sans « permission. » باد را بی دستور مجال عبور نیست

Dans le texte, مردوا est le diminutif de مرد, comme en italien *uomuccio* l'est de *uomo* et dans le même sens. Ce vers et le précédent ne se lisent que dans le ms. A.

Page 19, ligne 14.

سر دھنا *se frapper la tête*, s'emploie souvent en hindoustani en parlant de quelqu'un qui est dans l'étonnement ou l'admiration, de même qu'en persan on emploie dans le même sens انگشت بر دھان نہادن « mettre le doigt sur la bouche, » expression également usitée en hindoustani, ainsi qu'on peut le voir quelques lignes plus bas.

Page 19, lignes 17 et 18.

لتّو signifie *une toupie*. De là لتو هونا « être comme une toupie » s'emploie dans le sens de *devenir amoureux*, etc. Au lieu de لتو le ms. B porte لتا qui est apparemment usité dans le même sens.

Page 19, ligne 21.

Il y a ici dans le texte trois mots qui signifient à peu près la même chose, ce sont *dîv*, *parî*, *jinn*; mais voici, je crois, néanmoins les différences qu'il y a entre eux; *jinn* جن est un mot arabe qui indique les bons génies, son synonyme persan est *parî* پری. Le mot *dîv* دیو est persan; il désigne les mauvais génies; son synonyme arabe est *afrît* عفریت. Il y a ensuite les ogres nommés *gûl* غول en arabe et *râkas* راکس (राक्षस) en hindoustani. A ce propos, je dois dire que les Indiens se servent de cette expression pareille à la nôtre: « Il mange comme un ogre. » وہ جیسا راکس کھاتا ہے.

Page 19, ligne 26.

Les hommes qui pénètrent dans les jardins des femmes sont souvent exposés dans l'Orient à de mauvais traitements et quelquefois à être tués. Il arrive même, s'il faut en croire les *Mille et une nuits*, que la marche d'une princesse à travers une ville est signalée par des coups de bâton appliqués à la foule trop curieuse.

Page 20, lignes 6-12.

Ces lignes sont la traduction de trois vers du ms. A. Les mss. B et C n'en portent que deux, différents de ceux-ci.

Page 20, ligne 36.

Le mot arabe طیش qui signifie *colère*, etc., est écrit fauti-

vement تیش dans les trois mss. Cette erreur orthographique vient de ce qu'en hindoustani le ت et le ط ont une prononciation identique.

Page 20, ligne 19.

L'expression persane employée dans le texte est حلقه بگوش *l'anneau à l'oreille*, qui signifie *esclave*, parce qu'en Perse on distinguait les esclaves par cet ornement.

Page 21, ligne 1.

A la lettre, « nous te lierons le cou. » گل synonyme de گلا *cou*, est le mot sanscrit गल sans altération.

Page 21, lignes 10-12.

Les manuscrits portent ليجا أو *emmenez* et بتا أو *indiquez* avec un *alif* pour supporter le *hamzah* et le crément du verbe séparé de la racine, au lieu de ليجاؤ et بتاؤ selon l'orthographe ordinaire.

Page 21, lignes 15 et 16.

Dans le second hémistiche, جو, *afin que*, est sous-entendu dans le texte.

Page 22, lignes 9 et 10.

Le papillon qui vient se brûler à la bougie fournit aux poëtes orientaux des allusions mystiques qu'ils se plaisent à reproduire fréquemment. L'allégorie du papillon dans l'ouvrage d'Azz-eddin, intitulé : *les Oiseaux et les Fleurs*, est en ce genre une pièce pleine d'intérêt. Walî a dit quelque part dans son divan : « Mon cœur, « semblable au papillon, désire se brûler; il veut s'approcher peu « à peu de cette bougie. »

میرا دل مثل پروانیکی تها مشتاق جلنیکا
لگی جا اس شمع ستی لگن آهسته آهسته

Afsos, écrivain hindoustani distingué, compare fort ingénieusement le brûlement des veuves indiennes à celui du papillon, en décrivant dans sa statistique cet usage barbare : « Les indien-« nes, dit-il, ont un si grand amour pour leurs maris, qu'elles ne « peuvent supporter la douleur d'en être séparées. Pour ne pas « rester un instant sans eux, elles revêtent aussitôt après qu'ils « sont morts le costume des nouvelles mariées; et, ainsi parées, « le corps oint d'*argaja*[1], et les cheveux de *sûndha*[2], elles se brû-« lent sur le même bûcher qui consume le cadavre de leur mari; « à défaut du cadavre, elles tiennent en main les vêtements du « défunt, et avec leurs propres deniers elles réduisent leurs corps « en cendres, afin que leur nom soit célèbre dans le monde, et « que dans l'autre elles jouissent du bonheur éternel. »

QUATRAIN.

« N'ayez garde de comparer la femme qui se brûle sur le corps de son « mari, au papillon qui vient se consumer à la bougie. Quel rapport y a-t-il, « en effet, entre l'un et l'autre? C'est pour un mort que l'indienne se « laisse dévorer dans le feu; mais le papillon ne s'approche jamais de la « bougie éteinte. »

« Toutefois, quelques femmes ne se brûlent pas, mais, fidèles « à la mémoire de leur mari, elles renoncent, après leur mort, à « la recherche dans les vêtements, dans les mets, etc., et passent « jour et nuit leur temps dans la pénitence et les austérités. Quoi-« que très jeunes, bien plus, ne seraient-elles mariées que d'une « seule nuit, elles tiennent cette conduite et se brûlent ainsi *sans* « *feu* pendant toute leur vie. En un mot, selon l'opinion des In-« diens, en se remariant on perd ses droits à la demeure de « l'éternité et on couvre d'opprobre sa famille dans le monde « présent. »

« Quoique chez les Musulmans les femmes puissent se remarier

[1] Parfum jaune composé de différents ingrédients d'agréable odeur.

[2] Composition de substances odorantes dont on se sert pour se nettoyer les cheveux.

« sans encourir aucun blâme, néanmoins elles suivent en cela « l'usage des Hindous, surtout dans les villages; c'est au point « qu'après que les fiançailles ont eu lieu, si le fiancé vient à « mourir, la fiancée prend les vêtements de veuve et va demeurer « dans la maison de celui qui devait être son beau-père, ou bien, « elle reste chez sa mère; mais, de toute façon, elle passe le reste « de sa vie à la manière des veuves, c'est-à-dire, à lire le Coran, « et dans des pratiques continuelles de piété.....

VERS:

« La femme qui se brûle sur le corps de son mari acquiert une grande « célébrité; toutefois, celle qui endure sans feu le même supplice ne lui « est-elle pas semblable? Que dis-je? celle-là, en éprouvant un instant « de souffrance, se trouve dégagée de la vie, tandis que celle-ci ne passe « pas un instant sans mourir..... » (*Arāïsch-i mahfil*, pag. 48.)

Tandis que nous sommes pénétrés d'horreur contre cet usage barbare que l'Angleterre a enfin aboli[1] dans ses possessions, Properce[2] le chante en beaux vers qu'on ne sera sans doute pas fâché de trouver ici :

Felix eois lex funeris una maritis,
Quos aurora suis rubra colorat equis.
Namque ubi mortifero jacta est fax ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis:
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Conjugium, pudor est non licuisse mori.
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.
Hic genus infidum nuptarum, hic nulla puella...

Page 22, ligne 23.

Au lieu de عشق *amour*, les mss. B et C portent بره *absence*,

[1] Voyez dans l'*Asiatic Journal*, N. S. II, 38, le texte de l'ordonnance sur l'abolition des *Satí* ستی.

[2] Livre III, élégie 11.

pris évidemment ici et ailleurs dans le sens d'amour, comme بروگی dans celui d'*amoureux*, etc.

Page 22, ligne 26.

Dans کون pronom interrogatif, le ن n'est pas nasal; voilà pourquoi il peut être mû par un *zer* et qu'il forme dans le vers traduit ici la première syllabe brève du troisième pied. Il n'en serait pas de même si کون était pour کو postposition du datif et de l'accusatif, qui s'écrit aussi کان en dialecte du Décan.

Page 23, ligne 3.

Il y a dans le texte, en parlant de Kala, بولی au féminin et کہا au masculin. Quoique de deux genres différents, ces mots ont par conséquent le même sujet logique : cela tient à la syntaxe relative à la postposition نے. On verra souvent des constructions analogues.

Page 23, ligne 17.

Le mot پاتر qu'on lit dans le texte signifie *bayadère* et *courtisane*. Ce mot, aussi bien que ses synonymes, a ces deux significations; toutefois l'auteur du poëme que je traduis donne plus bas a ces femmes l'épithète de سگھڑ qui signifie *belle* et *vertueuse*, à peu près comme le persan خوب qui signifie *beau* et *bon*. On peut se rendre raison de cette alliance verbale, qui a droit de nous paraître singulière, en se reportant aux mœurs de l'Inde. Le beau drame de Soudraka intitulé le *Chariot d'enfant* [1], est bien propre à nous faire connaître sur cet article ces mœurs si différentes des nôtres.

Page 23, ligne 20.

Le vers ici traduit ne se lit pas dans le ms. A. Le sârî est un

[1] Voyez-en la traduction par Wilson dans le *Select Specimens of the Theatre of the Hindus*, et la reproduction française par M. Langlois, dans la traduction de cet ouvrage

vêtement qui consiste en une pièce d'étoffe dont les Indiennes se drapent artistement le corps et dont elles ornent aussi leur tête.

Page 23, lignes 28 et 29.

Celui-ci est cité dans la grammaire hindoustani de Gilchrist, pag. 204, de la manière suivante, qui me paraît préférable à la rédaction que j'ai suivie dans ma traduction :

رکھا تھا جو رانی کی اوپر نظر
نہ پھیرا نظر پھر کسی کی اوپر

« Comme il vit la princesse, il ne tourna plus ses regards sur « aucune autre femme. »

Page 24, ligne 2.

راز signifie *secret* et نیاز *prière* ; mais on fait très-souvent suivre le premier mot du dernier pour offrir un parallélisme agréable à l'oreille, quoique نیاز n'ait dans ce cas aucun sens. C'est ainsi qu'on fait suivre بتّا *change, escompte*, de ستّا qui ne signifie rien ; جھوٹھ *fausseté*, de موٹھ qui n'a pas de sens.

Page 24, lignes 6-9.

Les deux vers ici traduits ne se lisent que dans le ms. A.

Page 25, ligne 14.

On a écrit dans le ms. A شباحت au lieu de شباهت *ressemblance* (image) ; c'est qu'ainsi que je l'ai déjà dit, le ح et le ه se confondent en hindoustani dans la prononciation. Il est bon de remarquer à ce sujet qu'en hindoustani les mots arabes terminés en ه, d'un usage très-commun, c'est-à-dire, ceux que les Indiens ont entendu prononcer aux Arabes, s'écrivent par ه : ainsi on dit قریه *village*, صوبه *province*, etc. ; ceux au contraire qu'ils n'ont

guère vus que dans des livres s'écrivent par un ت ; tel est le mot شباهت *ressemblance*, dont je viens de parler, زینت *ornement*, qu'il ne faut pas confondre avec le mot persan زینه, qui signifie *escalier*, etc.

Page 25, ligne 23.

کسی نی تحر کیا « quelqu'un a-t-il jeté un sort » est la leçon du ms. B. Au lieu de کیا, les mss. A et C portent کرا, passé inusité de la racine کرنا lequel est actuellement remplacé pour l'ordinaire par کیا, de l'ancienne racine کینا.

Page 26, lignes 15-23.

Les vers ici traduits se lisent plus loin dans les ms. B et C. les quatre suivants sont réduits à un seul dans les mêmes mss.

Page 26, ligne 17.

Dans le texte le mot پت nom propre du Mahârâj rime avec سکت *force;* il est donc évident qu'il faut le prononcer *Pat*. C'est par erreur que ce mot a été écrit *Pit* dans les premières feuilles de cet ouvrage. La même observation s'applique au nom propre *Karpat*, qui doit être écrit ainsi, et non pas *Karpit*.

Page 27, ligne 3.

ارغوانی est pris dans le sens de *couleur de pourpre*, proprement d'*argouan*. Voyez plus haut, page 156. — نیلفر *nenufar* indique ici la couleur bleue. Voy. *les Oiseaux et les Fleurs*, p. 141.

Page 27, ligne 23.

Dans les mss. A et C, le mot que je rends par *officiers* est écrit مخادیم, qui est un pluriel arabe de la forme مفاعیل dérivé

irrégulièrement de خادم *serviteur, ministre;* il faut lire مخادم de la trentième forme, la même de مشايخ, pluriel irrégulier de شيخ *vieillard*, etc.

Page 27, ligne 21.

شيو, est la manière dont on écrit en hindoustani le nom de *Siva*, seconde personne de la trinité hindoue, nommée plus souvent مهاديو *Mahâdéo* (grand Dieu.)

Page 27, ligne 26.

تعويذ *amulette* est peut-être le seul nom arabe de la forme تفعيل qui soit masculin. Ces amulettes, nommés aussi حرز, consistent en de petites plaques d'or ou d'argent où sont gravés des versets du Coran. Ils sont garnis de chaînes d'or déliées, au moyen desquelles on les suspend à une épaule, et on les laisse pendre sous la hanche opposée. (*Observations on the Musulmauns of India*, tom. II, pag. 9, et *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 23.)

Page 27, ligne 28.

عملدار est un mot composé de عمل *gouvernement, commandement*, et de دار *ayant*, participe présent du verbe persan داشتن. Il signifie: *un chef quelconque*, et spécialement, *un percepteur d'impôts.*

Page 28, ligne 8.

ديوان est un nom substantif arabe qui signifie d'abord un recueil de poésie, ensuite une réunion de personnes, une assemblée, un conseil, un tribunal; et, dans l'Inde, un *ministre*: c'est le sens que ce mot a ici.

Page 31, ligne 19

Il y a dans le texte نه هسی « elle ne rit plus » de هسنا pour هنسنا *rire*, le *noun* nasal s'ajoutant et se retranchant à volonté

Page 31, ligne 22.

Dans پڑی رہی « elle resta plongée (tombée), » le participe پڑی est ce que M. de Sacy nomme, dans ses *Principes de grammaire générale*, un *sur-attribut*. Les verbes composés qu'on appelle *continuatifs* sont formés de la même manière.

Le substantif نیر qui signifie *eau*, est pris ici pour *larmes*. Au lieu de ce mot le ms. A porte, mal à propos, نید *sommeil*, pour نیند qui est plus usité.

Page 31, ligne 25.

نیلا برن signifie proprement *de couleur bleue*, et, comme plus haut نیلفر, il est opposé à أرغوان رنگ.

Page 32, ligne 8.

Le mot *math* مٹھ ou مٹ, signifie à la fois un temple hindou, un couvent et un collége, un palais, parce qu'auprès des temples il y a ordinairement un couvent ou un collége, et quelquefois l'un et l'autre établissement.

Ici, il ne s'agit pas de la ville d'Haridwar (la porte de Hari ou Vischnou), qui est un lieu très-célèbre de pélerinage hindou dans la province de Dehli, et sur lequel on peut consulter Hamilton, (*East India gazetteer*, tom. I, p. 667). Mais il est question d'un temple nommé Hardwar (la porte de Har ou Siva), et situé dans la capitale du royaume de Kâmrâj. Il est tout naturel que Kala aille demander la réussite de son amour à Siva ou Mahâdéo, dieu de la reproduction, adoré sous l'emblême du *lingam*.

Page 32, ligne 10.

Voyez, sur le *pûja* ou *adoration* et les cérémonies qui le constituent, l'ouvrage de M. l'abbé Dubois sur les mœurs et les usages

de l'Inde, tom. I, p. 199; et l'ouvrage de M. C. Coleman, intitulé : *Mythology of the Hindus*, pag. 392.

Page 32, lignes 15 et 16.

Le vers ici traduit ne se lit pas dans le ms. A.

Page 33, lignes 5-9.

Les deux vers rendus ici en français ne se lisent que dans le ms. A. Les mots خط وخال que j'ai traduits par « les moindres « signes particuliers de son visage, » indiquent proprement *les moustaches et les lentilles du visage;* de là on les emploie métaphoriquement pour désigner les lignes de l'écriture et les points diacritiques. C'est ainsi qu'Ismaïl khân, fils de feu Hâjî Khalîl khân, ambassadeur persan près le gouvernement anglais de l'Inde, joue sur cette double signification, dans la phrase suivante extraite d'une lettre qu'il m'écrivit il y a quelques années : آرایش عذار عذرای صفحه را بخط و خال تعریفات از مکملات مراسم مودت شناخته « Persuadé que la feuille de papier ornée comme le « visage d'Ozra (femme célèbre par ses amours avec Wamac) « pouvait, par ses lettres et ses points diacritiques (qui ressem- « blent au duvet charmant de ses joues et à leurs noires lentilles), « vous faire connaître l'expression de ma parfaite amitié, etc. »

Page 33, ligne 12.

Au lieu de پتا *père*, le ms. A porte هنر *talent, métier.*

Page 33, ligne 27.

Le *purohit* پروهت est le prêtre hindou qui, comme l'imâm des Musulmans, préside aux exercices du culte. Voilà pourquoi Kala, prenant Sumit pour *purohit*, lui dit de l'unir au prince, de bénir

son mariage avec lui. La femme du *purohit* se nomme *purohitânî* پروهتانی.

Le vers ici traduit se lit ainsi qu'il suit dans le ms. B, et cette leçon serait préférable si la rime n'était défectueuse :

یہی کہہ کے دیا گرہ لٹ کتین

کلا کام پھر گھر چلی متھ ستین

« Ayant dit ceci, Kala lui remit une boucle de ses cheveux et « quitta le temple. »

Page 34, lignes 15-18.

Les deux vers ici traduits sont réduits à un seul dans les mss. B et C.

Page 34, lignes 23-24.

Cette ligne explicative rend un vers qui ne se lit que dans le ms. A ; le suivant au contraire se trouve seulement dans les deux autres.

Page 34, ligne 29.

Dans le texte, هنت, paraît pris ici dans le sens sanscrit de *gone, proceeded.* Voyez Wilson, *Sanscrit dictionary,* pag. 975.

Page 35, ligne 10.

Dans le texte, le verbe ہونا *être,* est construit avec کا postposition du génitif, par l'effet d'une ellipse commune à plusieurs langues.

Dans ce cas, la postposition concorde en nombre, en genre et en cas avec le verbe.

Page 35, ligne 10.

Le nom de *Sarândîp* est donné ici à une ville. Selon le traducteur du roman persan sur le même sujet, elle est située sur une

rivière nommée *Douan;* mais je ne trouve rien de semblable dans le texte.

Page 35, ligne 15.

Au lieu de سچیت *attentif* et سمیت *avec*, comme le portent les mss. B et C, la rime, dans le ms. A, est entre سمت et سمت (*sumit*). Or le premier mot est سِمت ou سَمت *côté*, etc.; mais il doit se prononcer ici *samit*, à cause de la mesure et de la rime. Nous avons déjà vu plusieurs monosyllabes de trois consonnes devenir, dans ce poëme, dissyllabes, conformément à la prononciation vulgaire.

Page 36, lignes 11, 12.

Dans le texte, لیاۓ est pour لی آۓ, de لی آنا *emmener* (ayant pris, aller), verbe composé qui équivaut tout à fait au ذهب ب des Arabes. De لی آنا, on a formé le verbe لانا qui signifie *porter*, et qui est par conséquent actif; mais, comme le dernier verbe qui entre dans sa composition est neutre, on n'emploie pas avec ce verbe, lorsqu'il est au prétérit, la construction usitée pour les autres verbes actifs. Ce verbe, ainsi que بولنا et بکنا *parler*, quoique quelquefois actifs, sont exceptés de la règle générale qui exige que le sujet des verbes actifs à un temps passé soit suivi de la postposition نے et que le verbe soit en concordance avec l'objet. Voyez mes *Rudiments*, pag. 59.

On lit dans les mss. اوسین pour اسی plus usité, datif-accusatif du pronom personnel de la troisième personne. Voyez ce que j'ai dit dans l'*Appendice à mes Rudiments*, sur l'emploi facultatif du *noun* représentant l'*anuswara*, pag. 58.

Page 36, ligne 14.

Au lieu de l'hémistiche rendu par les mots : « tomba évanoui », le manuscrit A porte : کیا دلکتیں اپنی زیر و زبر; à la lettre : « il rendit son cœur dessous, dessus. » Nous avons dans

notre langue la même expression ; seulement, comme la construction hindoustani est l'inverse de la nôtre, *dessous* précède *dessus*.

Page 37, lignes 4-9.

Les quatre vers ici traduits ne se lisent pas dans le ms. A.

Page 37, ligne 18.

Le vers ici traduit ne se trouve encore que dans le ms. A.

Page 38, ligne 8.

Mîr décrit ainsi les effets de l'amour, dans un masnawî qui roule sur un événement fatal arrivé par suite d'un amour contrarié. Ce poëme, qui se lit pag. 897 et suiv. de l'édition donnée à Calcutta, des œuvres de ce poëte célèbre, a été publié à part, mais avec des coupures et sans traduction, sous le titre de *The Flame of Love*, par C. Smyth.

« Quel habile magicien, quel ingénieux prestigiateur n'est pas « l'amour ? Partout il produit quelque acte nouveau. Entre-t-il dans « un cœur, ici la douleur le suit, de longs soupirs s'échappent de « la poitrine ; là des larmes de sang coulent des yeux, quelquefois « la démence trouble le cerveau. Ailleurs, l'un est en proie au « regret ; l'autre rit de sa blessure. Ici un amant se désespère ; là il « est consumé par la flamme de l'amour comme la teigne par celle « de la bougie. Quelque part l'agitation du cœur annonce l'amour « qu'on ressent, le sourire, celui qu'on inspire. Ici les pleurs sont « contagieux ; la maîtresse partage les peines de l'amant ; là les « plaintes les plus attendrissantes ne sauraient émouvoir un cœur « froid et sec, l'expression de la douleur est impuissante. D'un « côté le cœur est dévoré de chagrin, l'amant supplie ; ailleurs, en « proie à l'insomnie, il se livre à l'impatience et au désespoir. « C'est l'amour qui pâlit le visage brun de Majnoun, c'est lui qui « lui fit suivre, à travers les déserts brûlants, la litière de sa bien-

« aimée Laïlî. C'est l'amour qui, par le ciseau de Farhâd, tira des « étincelles du mont *Bésatûn*; c'est lui qui délie la langue de « l'oiseau du bosquet; qui lie le cou de la tourterelle d'un collier « diapré. Ici on voit des amants immolés comme la brebis dans la « boucherie, là des cœurs réduits en morceaux comme de la viande « sur l'étal. Tandis que la vapeur des soupirs s'élève du cœur d'un « amant, quelquefois des mots cruels s'échappent des lèvres de la « maîtresse. Tantôt l'amour fait le charme de l'homme, tantôt il « en est le tourment jusqu'à ce qu'il l'ait fait périr. Si l'absence de « l'objet aimé jette dans la plus vive inquiétude, la réunion ines- « pérée comble de bonheur. Un soupir rend quelquefois à celui-ci « une maîtresse; à celle-là, un regard attire un amant. La sympa- « thie de l'amour est quelque chose de merveilleux. Rânjha « (Léandre) est-il submergé dans les flots, Hîr (Héro) n'hésite « pas à le suivre. Une houri quitte-t-elle la vie, son fidèle ami ne « saurait y rester sans elle. Heureux celui dont l'amour est l'hôte « quelques jours seulement; malheureux celui qui ne le connaît « pas; rien ne peut l'attacher à la vie. »

Page 38, ligne 12.

Dans le ms. A une variante que je ne suis pas dans ma traduction et un vers qui ne se lit que dans ce ms. et que je passe, changent le sens du discours du père de Kâmrûp et lui font dire qu'il ira lui-même à Sarândîp; ce qui n'est probablement pas le sens qu'a voulu donner à ce passage l'auteur du poëme.

Page 38, ligne 30.

ڈنڈبت qu'on lit dans le texte est synonyme de ڈنڈوت, mot sanscrit signifiant *prosternation*, etc.

Page 39, ligne 1.

Il y a dans le texte un ع qui semble se rapporter à un subs-

tantif sous-entendu ; mais il se rapporte en effet au mot سدہ *souvenir, pensée, soin, etc.*, qui est du féminin. Ce mot exprimé une première fois est sous-entendu une seconde.

Page 39, lignes 19-20.

Le copiste du ms. A a mis کا راہ et کا بنگـــاہ, quoique la postposition se rapporte à deux mots féminins; parce qu'en vulgaire on considère généralement comme masculins tous les mots qui ne sont pas féminins de leur nature. La concordance grammaticale exige کی راہ et کی بنگاہ or بنگاہ ou بنگ est la province plus communément appelée بنگالہ *le Bengale*. Voici ce que dit Afsos sur le Bengale dans sa *Statistique de l'Inde* :

« Le Bengale s'appelait d'abord Bang [1]. On a ensuite ajouté à « ce mot la syllabe *âl*, qui en bengali signifie : les levées de terre « qu'on fait autour des jardins, des champs ensemencés, etc., « pour les préserver de l'inondation. Autrefois les *zamîndar* (pro- « priétaires de terres, ou pour mieux dire *tenanciers*) de cette pro- « vince élevaient aux pieds des montagnes des chaussées hautes « de dix coudées, et larges de huit, et bâtissaient dessus leurs habi- « tations. C'est pour cette raison qu'on a donné le nom de *Ban- « gâla* à la province dont il s'agit.

« La chaleur était presque modérée dans le Bengale il y a 40 à « 50 ans [2], et l'hiver ne s'y faisait pas sentir. Le temps des pluies « commençait au mois de jeth (mai-juin) et durait six mois. Mais « actuellement la chaleur est-elle quelque part plus forte que dans « ce pays-ci ? L'année passée (1806), elle eut tant d'intensité que « tout le monde en souffrit, et que beaucoup d'hommes et d'ani- « maux en moururent. L'hiver est si peu rigoureux, qu'on n'a « besoin pour se couvrir en dormant que d'une pièce de coton du « poids d'un ser (1 liv. 13 onces), qui suffit pour qu'on n'éprouve « jamais l'engourdissement du froid. Pendant une partie du jour,

[1] Mot qui, selon Hamilton, *East India Gazetteer*, t. I, p. 174, signifie *un lieu inondé annuellement*.

[2] Afsos a écrit en 1807, ce qui recule de 27 ans le temps dont il parle

« on peut se passer de vêtement, et vers le soir, un dopatta (sorte « de châle en toile à deux lez) suffit. Mais, dans cette saison, il « tombe beaucoup de brouillard qui ressemble à une pluie légère ; « quelquefois même on dirait qu'il y a de la fumée dans l'air. Le « soleil ne se voit qu'un pahar (3 heures) ou un pahar et demi « après son lever. Les pluies durent cinq mois et quelquefois un « peu moins ; elles commencent à la mi-jeth (mai-juin) et finis- « sent au commencement de kâtik (octobre-novembre) ; mais s'il « vient à pleuvoir au commencement de jeth ou à la fin de kâtik, « il n'y a pas de mal à cela ; car ne pleut-il pas quelquefois dans « les contrées de l'ouest hors de la saison des pluies ?

« Le riz est très-abondant au Bengale, et les espèces en sont si va- « riées, que, si on prenait un seul grain de chacune, on en pourrait « remplir un vase à eau. Ce qu'il y a d'avantageux, c'est qu'on « fait par an trois récoltes de cette graminée, et que sa tige s'élève « en proportion de la crue de l'eau ; de manière que l'épi est tou- « jours au-dessus, à tel point qu'on en a trouvé des tiges de cin- « quante à cinquante-cinq coudées. . . . .

« Dans ce pays, la plupart des maisons sont couvertes de « chaume, quoiqu'il y en ait beaucoup d'agréables, solides, bien « construites et durables, qui coûtent de 4 à 5,000 roupies (de « 10,000 à 12,500 fr.). Il n'est pas d'usage de construire les murs « en terre, mais on les élève en briques cuites ; or les pauvres ne « sauraient faire cette dépense ; c'est pourquoi ils se contentent « de volets tressés (à la manière des nattes) ou de paillassons ; « souvent même des gens aisés se contentent par avarice de ces « sortes de murs. Les ustensiles sont la plupart en argile, très-peu « en cuivre. On bâtit ordinairement les villages dans des endroits « couverts d'arbres, en sorte que, si, ce qu'à Dieu ne plaise, le « feu prend à une maison, et que tout le village soit embrasé, on « reconnaît la place de sa maison par les restes des arbres.

« Les nattes du Bengale sont comparables à la soie pour la « souplesse, et préférables pour la propreté et pour la fraîcheur « aux légers tapis nommés *chandnî*. On les nomme avec raison « *nattes froides* سیتل پاٹی.

« La principale nourriture des habitants consiste en poisson, « riz cuit, huile amère, lait aigre, piment (poivre rouge لال « مرچ), légumes et herbages. Le peuple aime tellement le « poisson, que, s'il trouvait celui du prophète Jonas, il le prendrait « pour s'en nourrir. Les végétaux bons à manger sont en si grand « nombre au Bengale, qu'il faudrait pour en écrire les noms une « feuille de papier telle que la main ne pourrait la soulever. On y « fait aussi une grande consommation de sel, quoiqu'on ne s'en « procure en plusieurs lieux que difficilement; mais on n'y mange « pas de pain, qu'il soit fait avec du froment, de l'orge, ou des « vesces. Les naturels du Bengale craignent la viande de chèvre, « la volaille et le beurre fondu; on dit même qu'ils vomissent « lorsqu'ils en mangent par hasard; mais je n'ai jamais vu cela « par moi-même: je n'ai d'ailleurs pas fréquenté de pur Benga- « lien.

« Le vêtement des gens du Bengale, riches ou pauvres, consiste, « pour les hommes, en une pièce d'étoffe blanche qu'on nomme « *dhotî,* qui les couvre depuis le nombril jusqu'au genou, et en « un turban qui forme deux ou trois plis autour de la tête, laissant « le haut découvert. Mais ceux qui ne sont pas originaires du Ben- « gale, ou qui fréquentent des habitants de l'Hindoustan propre- « ment dit, ou d'autres étrangers et les domestiques, se couvrent « des vêtements nommés *jâmah* et *nîmah.* L'auteur du *Khulâçat ut-* « *tawârîkh*[1] écrit que, dans le Bengale, les hommes et les femmes « ne portent aucun vêtement, et qu'ils vont tout nus; mais par « là il veut dire sans doute qu'ils ne s'habillent pas comme les « peuples qui portent des vêtements complets, mais qu'ils le font « ainsi que nous venons de le dire. Quant à ce qu'il dit aussi, que les « femmes sont chargées des affaires du dehors, il peut se faire « que ce fût ainsi dans le temps où il écrivait (dans la dernière « moitié du dix-septième siècle); mais cet usage n'a pas lieu ac- « tuellement.

[1] Ouvrage persan qui a servi de base au travail d'où est tiré cet extrait.

« Les femmes n'ont pour vêtement qu'une seule pièce d'étoffe « nommée *sârî*, elles s'en enveloppent de manière qu'une moitié « part du nombril et va jusqu'aux mollets, et que l'autre couvre « le dos jusqu'au cou ; elles ont ordinairement la tête et les pieds « nus.

« On voyage dans ce pays, surtout pendant le temps des pluies, « sur des bateaux qu'on trouve en quantité et de différents genres « sur les quais. Le voyageur y monte à son gré et se rend ainsi « dans la ville où il a affaire. Pendant la chaleur ou le froid, on « trouve à sa disposition des voitures à quatre roues (rath) ou à « deux roues (gârî), des litières (chaupâla) et des palanquins, « mais on ne peut se procurer un bon cheval[1], si ce n'est à un « grand prix. Au contraire, les éléphants y sont en grande quan- « tité. Il n'y a de pierres précieuses (telles que la cornaline, « l'agate, etc.) que celles qui viennent des autres pays.

« Le Bengale produit des fruits de toute espèce, à l'exception « cependant du raisin et du melon muscat. La mangue, l'ananas, « la banane, y sont meilleurs que dans les autres pays de l'Inde. « Parmi les fruits particuliers au Bengale, on distingue une sorte « de pomme qui sent la rose, et qu'on nomme *gulâb jâman* « (eugenia jambos) ; mais, quoiqu'elle soit douce, elle n'est pas « bonne. Ce qu'elle a de particulier, c'est que, si, après l'avoir « mangée, on a des rapports, ils ont le parfum de la rose.

« Les fleurs y sont aussi de mille espèces. Le kéora (*pandanus « odoratissimus*) y est surtout en grande quantité, ainsi que le

[1] Il n'en est pas de même dans le haut Hindoustan, car Afsos s'exprime ainsi dans la description qu'il donne de Dehli : « On vend cons- « tamment à Dehli, dit-il, une très-grande quantité de chevaux. Ils y « arrivent de tous les pays. Si vous en demandez un, on vous en offre « mille ; mais néanmoins le prix en est fort élevé..... Jeunes et vieux, « tous les habitants veulent avoir de ces animaux. C'est à tel point, « que les premiers mots d'un enfant en nourrice sont ceux-ci : apporte « un cheval لا گهوڑا, et il n'est pas possible de lui donner un autre « jouet qu'un cheval ; aussi les potiers ne manquent pas d'en fabriquer « en terre, qu'ils vendent au prix de l'argent. »

« mâdholta[1], qui est particulier à cette province. Le gingembre « et le poivre y croissent en quelques endroits; et le bétel de diffé- « rentes espèces y vient en abondance. »

« Il s'y produit de la soie et on en tisse diverses étoffes, telles « qu'on n'en fait nulle part de pareilles.....Il y en a de si « artistement ourdies qu'on dirait en les voyant que c'est de l'eau « courante, et qu'en les revêtant on éprouve un bien-être indi- « cible. Les tisserands d'un autre pays ne sauraient atteindre à la « perfection qui distingue ces étoffes, quand même ils passeraient « leur vie entière à défaire et à tisser de nouveau. Aussi les per- « sonnes du Bengale élevées en dignité ne manquent-elles pas « d'en envoyer à leurs amis en présent, et les marchands en « transportent-ils de royaume en royaume, pour en retirer du « profit..... » (*Araïsch-i mahfil*, pag. 116 et suiv.)

Page 39, ligne 30.

Dans les mss. B et C, Mitarchand est substitué à Karamchand; mais la leçon du ms. A, que j'ai suivie dans ma traduction, me paraît meilleure.

Page 40, ligne 7.

Les pandit dont il s'agit ici sont des astrologues اختر شناسان, comme le porte le roman persan sur le même sujet que celui-ci.

Page 40, lignes 18-20.

Le vers ici traduit ne se lit que dans le ms. A.

Page 40, ligne 20.

Dans le texte, les mots يہہ بات *ces paroles* sont sous-entendus dans le premier hémistiche du vers. C'est avec ces mots que کہی

[1] Cette fleur est apparemment un *pandanus*, car, en parlant d'elle, l'auteur se sert de l'expression يہہ رقم cette espèce (de *pandanus*).

prétérit féminin de کہنا *dire* est en concordance, et non avec le sujet سندرروپ qui est gouverné par la postposition نے.

Page 41, ligne 9.

Il y a dans le texte, چرن *conduite* comme synonyme de چلن. Ce mot employé ici comme féminin est néanmoins indiqué comme masculin dans les dictionnaires, mais il y a beaucoup de vague dans l'application des genres; ainsi dans l'hindoustani du Décan, bien des noms prennent un genre différent de celui qu'ils ont dans le dialecte du nord.

Page 41, ligne 11.

آکاس que je traduis par *firmament*, signifie proprement l'*éther*, c'est-à-dire un fluide extrêmement subtil qui remplit tout l'espace; fluide que les Indiens considèrent comme le véhicule du son, et dont ils forment un cinquième élément distinct de l'air.

Page 41, ligne 18.

Il est d'usage dans l'Inde que les voyageurs qui se mettent en route un mercredi mangent auparavant du *dahí* ou lait caillé, ce qui est un gage qu'ils reviendront riches et en santé. Voyez à ce sujet le chapitre *concerning Travelling*, pag. 395 et suiv. de l'intéressant ouvrage intitulé : *Qanoun-e Islam*, ouvrage traduit de l'hindoustani par G. A. Herklots.

Page 42, ligne 13.

Au lieu de نام *nom*, les mss. B et C portent بات *mot, parole*, ce qui vaut peut-être mieux.

Page 42, ligne 18.

Dans le texte, هُجلی désigne la ville connue sous le nom de

هُگّلی *Hougly*. Au lieu de هجلی بندر que porte le texte persan, M. W. Francklin a lu هجلی بندر et il l'a pris pour *Masulipatam*.

L'auteur de l'*Araïsch-i mahfil* parle en ces termes d'Hougly : « Le port d'Hougly n'est qu'à un demi-kos de Satgam[1], ville autre « fois très-grande, très-florissante et très-peuplée, où l'on voyait « de beaux édifices et où résidait le gouverneur du Bengale. Le « débordement des eaux ayant renversé cette ville, la prospérité « d'Hougly s'en accrut. Son faujdâr[2] avait des rapports directs avec « le sultan de Dehli, et peu par conséquent avec les gouverneurs « du Bengale; mais Jafar khân, nawâb du Bengale, demanda pour « lui-même au sultan cette charge de faujdâr et fit entrer cette « ville dans l'administration de la province. Il protégea les négo- « ciants et les marchands, il se fit une loi de ne pas extorquer un « dâm[3] de plus que la taxe véritable; et même, il ne la percevait « pas toute. Aussi les commerçants de l'Europe, de la Chine, de « l'Irân, du Tourân, les Arabes et les Barbares s'y rendirent en « foule, et beaucoup d'armateurs y fixèrent leur résidence; en « sorte qu'Hougly devint florissante de plus en plus. Quoiqu'il « y eût des marchands de différentes nations, néanmoins les Mo « gols étaient les plus considérés. On ne permettait pas aux Francs « de jeter le fondement d'un fort ou d'une tour; ils ne pouvaient « construire que de petites maisons pour leurs comptoirs et maga « sins. Mais ensuite, lorsque les faujdâr se mirent à extorquer des « impôts au-dessus de la taxe, et Calcutta offrant des avantages su- « périeurs, tant à cause du *gouvernement paternel des Anglais qu'en « raison de la modération des impôts*, cette dernière ville devint plus « florissante qu'Hougly, et elle est aujourd'hui la capitale du « Bengale. » (*Araïsch-i mahfil*, pag. 123.)

[1] Ville que les Anglais nomment *Satgong* et sur laquelle on peut consulter l'*East India Gazetteer*, t. II, pag. 509.

[2] Magistrat, sorte de maire.

[3] Vingt-quatrième d'un païça dont il faut douze pour faire un *âna*. C'est la plus petite monnaie de cuivre.

Page 43, ligne 13.

Le mot جهاز *vaisseau* est arabe quoiqu'il ne soit pas du tout usité dans ce sens en cette langue, où il signifie ordinairement le trousseau qu'une femme, par exemple, apporte dans la maison de son époux en se mariant, et le bagage dont un voyageur se munit pour son voyage. On emploie aussi en hindoustani le mot سفينه usité pareillement en arabe dans le sens de *navire*, ainsi que plusieurs autres synonymes d'origines diverses. Voyez Roebuck, *Hindoostanee naval Dictionary*, page 109.

Page 43, ligne 25.

Le mot que je rends par *temple* est دیہرا, qui signifie un *temple hindou*, et spécialement un *temple de Jains*. Ce mot qu'on considère comme dérivé du sanscrit देवगृह a une analogie bien plus frappante avec l'arabe دير qui dérive du syriaque ܕܝܪܐ, et signifie *temple* (chrétien).

Page 45, ligne 3.

Au lieu de : *les vaisseaux*, il y a simplement dans le texte یہی, mais ce mot désigne ici les vaisseaux, ainsi que l'indique la leçon du ms. C qui porte جہازان یہی سب اسی طرح سی « Tous « les vaisseaux étaient de ce côté. »

Page 45, ligne 7.

Ce vers signifie à la lettre : « (La mer) fit les vaisseaux, à savoir « tous, remise des flots, c'est-à-dire : la mer livra tous les vaisseaux « aux flots. »

Le mot حوالی qu'on lit dans le texte dérive de حوالہ, nom d'action de la forme فَعَالَةٌ dérivé de la quatrième forme du verbe

arabe حال, dans le sens de « charger quelqu'un de quelque « chose. » De là, ce nom d'action signifie *charge*, *garde*, etc.; ensuite, mis au cas oblique hindoustani, il est considéré comme un adverbe, ou, pour mieux dire, comme un substantif régi par une postposition sous-entendue, et signifie *à la charge*, *à la garde de*. Uni au verbe کرنا, ce mot forme avec lui un verbe composé nominal, lequel signifie *confier*, *livrer*, *etc.*; et il est bon de faire observer que dans les verbes composés nominaux, l'objet du verbe composé est quelquefois régi au génitif par le substantif qui entre dans la composition du verbe, et quelquefois au nominatif pour l'accusatif: dans ce cas, le nom qui sert à former le verbe composé est censé former un tout avec le verbe.

Page 45, ligne 14.

Dans le premier hémistiche du vers ici traduit, کسو, cas oblique de کچھ, est employé comme pronom indéfini pour les personnes, tandis qu'il est plus spécialement adapté aux choses. On trouve fréquemment des irrégularités de ce genre chez les écrivains hindoustani.

Page 45, ligne 14.

Dans le texte, کو est employé comme postposition du second complément indirect de کہنا *dire*, au lieu de سی qui est plus usité. Il paraît qu'avec ce verbe on peut se servir de کو, toutes les fois que cette postposition ne peut pas faire d'amphibologie, et qu'on doit se servir de سی dans le cas contraire. J'ai vu plusieurs exemples de l'emploi de کو, entre autres dans les dialogues que M. Shakespear a donnés dans ses *Muntakhabat-i hindi*.

Page 46, ligne 20.

Le mot جنگل dont les Anglais ont fait *jungle*, et que je me suis permis de franciser à leur imitation, signifie « une terre couverte d'arbres et de broussailles, une sorte de *lande*, de *hallier*. »

Il est bon de remarquer à propos de la transcription anglaise du mot جنگل, que les Anglais n'ayant pas d'accent circonflexe dans leur langue pour distinguer de l'*a* long آ, l'*a* bref des langues orientales, ils rendent celui-ci par *u*, et celui-là par *a*. Faute de savoir cela, les Français se sont trompés presque toujours dans l'orthographe des mots orientaux qu'ils ont connus par l'entremise des Anglais: ainsi ils écrivent *Calcutta* pour *Calcatta; punch* pour *panch*, du mot persan پنج (پانچ en hindoustani) *cinq*, à cause des cinq ingrédients qui le composent, le thé, le sucre, l'eau-de-vie la canelle et le citron.

Page 46, ligne 23. — Page 47, ligne 3.

Les cinq vers ici traduits ne se lisent pas dans les mss. B et C. Dans le premier et le second il y a quatre aoristes qui doivent se traduire par l'imparfait parce qu'en hindoustani ainsi qu'en arabe un verbe au prétérit influe quelquefois sur les suivants qui sont à l'aoriste et qui prennent alors un sens imparfait. Voyez la *Grammaire arabe* de M. Silvestre de Sacy, t. I, n° 553.

Page 47, ligne 6.

« Le *Tirya-râj* est situé près de Parsotam sur la côte d'Orissa. « Les hommes de cette contrée s'habillent comme les femmes des « autres pays de l'Inde et s'ornent des mêmes joyaux, tandis que « les femmes se contentent de se couvrir les parties sexuelles. Les « vêtements de feuilles y sont très-usités. Les femmes font les af- « faires du dehors et les hommes celles de l'intérieur. » *Araïsch-i mahfil*, p. 144.

C'est apparemment à cause de l'usage dont parle Afsos qu'on représente, ici et dans d'autres écrits, le Tirya-râj comme un royaume d'amazones, aussi fabuleux, par conséquent, que celui de l'Asie mineure. تریا راج signifie du reste, *royaume des femmes*, de تریا *femme*, (du sanscrit स्त्री) et de راج *royaume*

Page 48, ligne 6.

Le mot مکت *perle,* qu'on trouve dans le texte, doit être prononcé *mukat* en deux syllabes, à cause de la mesure.

Page 48, ligne 24.

Il y a proprement dans le texte, « la reine ayant mangé de la « colère, etc., » parce qu'en hindoustani le verbe کھانا *manger,* aussi bien qu'en persan le verbe خوردن qui a le même sens, s'emploie souvent pour *souffrir, supporter, ressentir.*

Page 48, ligne 24.

Le mot que je traduis par *pâle* est زرد qui signifie proprement *jaune;* mais il équivaut ici à *pâle,* parce que dans l'Asie, les figures décolorées y ont cette teinte. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, dans *les Oiseaux et les Fleurs,* pag. 150.

Page 49, ligne 8.

Kutwâl کتوال est dérivé de کوٹ والا : à la lettre, *maître de la forteresse,* et se prend dans le sens de *préfet de police.* Ce mot était usité avec cette signification dans le royaume de Cochin, à l'époque des premières expéditions des Portugais. On le trouve employé plusieurs fois dans les *Lusiades* du Camoens.

Page 49, ligne 13.

Le mot بھوجنا *nourriture,* qu'on lit dans le texte, est synonyme de بھوجن qui est plus usité. Il n'est pas rare de trouver dans les manuscrits, un *alif* paragogique à la fin des mots terminés par une consonne, parce que, d'après le système indien, ces mots devraient s'articuler avec un *a* bref final. C'est ainsi qu'en

arabe vulgaire on remplace souvent par un *yé*, le *kesra* final du feminin. Voyez à ce sujet, mon *Appendice aux Rudiments de la Langue hindoustani*, pag. 58.

Page 50, ligne 7.

Le premier hémistiche du vers ici traduit se lit ainsi dans le ms. A :

كنور هوكى خوش پان كهانى لگا

« Le prince content, se mit à manger du bétel (ou *pán*). »

پان est le nom indien du bétel. On emploie avec le bétel, trois ingrédients, la chaux de coquillages nommée *chuna* چونا, la noix d'arec سپارى, et enfin le كتهه *kath*[1]. Gourou Govind, célèbre chef des Sikhs, disait que les quatre castes indiennes ne devaient former qu'une seule tribu, comme ces quatre parties constituantes du bétel, lorsqu'elles sont mâchées, ne forment qu'une substance. Malcom, *Sketch of the Sikhs*, t. XI des *Asiatic Research*.

Afsos s'exprime ainsi au sujet de ce végétal : « Ordinairement les « feuilles d'un végétal sont fraîches tant qu'elles tiennent à la plante ; « mais séparez-les-en, elles se flétrissent aussitôt : toutefois la feuille « du bétel fait exception à cette règle. Loin de sa tige, elle acquiert « plus de fraîcheur, et quand elle vieillit, sa fraîcheur augmente. « Le roi et le sujet font usage de cette feuille, l'un dans un vase « d'or, l'autre dans un vase de terre. Elle réjouit le riche et console « le pauvre ; elle prête une beauté nouvelle à la bouche rosée des « vierges aux joues de tulipes ; car, de même que sans les lignes « du *missí*[2], une femme, quelque belle qu'elle soit, ne saurait « plaire ; ainsi, sans la gomme du bétel sur les lèvres, toute pa- « rure est jugée insipide.

[1] Nom de l'extrait végétal astringent que les Indiens mangent avec la feuille du bétel. C'est le produit d'une espèce de *mimosa* (chadira) qu'on nomme *Catchou* ou terre de Japon.

[2] Poudre faite avec du vitriol pour teindre les dents et les lèvres en noir

« Les variétés du bétel sont en grand nombre. Celles qu'on dé-
« bite le plus à Dehli et à Agra sont nommées *kapûrî* et *pérî*. Elles
« sont surtout remarquables par leur extrême délicatesse, prin-
« cipalement la seconde, dont la feuille est si tendre que ce qui
« s'échappe de la main se brise en mille morceaux. Les feuilles du
« bétel qu'on vend au Bengale se tirent d'Aoude et de Lakhnau ;
« celles qu'on apporte de Magadh [1], et qui se nomment *bangla* et
« *disâwarî*, sont très-estimées et de l'odeur la plus agréable. Si l'on
« en mâche une seule feuille, la maison entière est remplie d'un
« parfum délicieux. Quoiqu'on emploie avec le bétel le *kath* et
« la noix d'arec, cependant on ne nomme jamais ces éléments
« étrangers : le nom du bétel seul est usité. Son goût varie, il est
« tour à tour amer et piquant. Si on met à rafraîchir dans de l'eau
« la feuille de bétel, sa chaleur naturelle ne diminue point. Après
« les repas, elle aide à la digestion ; en tout temps elle peut être
« considérée comme l'ornement de l'assemblée de la joie. Juste-
« ment recherchée par la beauté, elle rend plus vif l'incarnat des
« joues ; elle prête un nouvel éclat aux lèvres vermeilles. Sorte de
« parure indispensable, elle embellit la bouche de la vierge timide
« au corps de rose. Que celle en effet qui en fait usage ait un teint
« brillant de fraîcheur ou hâve et décoloré, le bétel rend sa bouche
« semblable au bouton de la tulipe. C'est à cause des bonnes qua-
« lités qui se trouvent réunies dans cette feuille précieuse que tout
« le monde en fait usage. Quel est l'amant qui ne se sacrifierait
« point pour une maîtresse dont elle orne la bouche ! Elle donne
« aux lèvres pâles la couleur des pétales de la rose, aux lèvres
« rosées celle du sang. Mais cessons d'en décrire les propriétés ;
« elle n'a pas celle de prêter ses charmes au calam. » (*Araïsch-i mahfil*, p. 16, 17.)

On trouve un joli morceau sur le bétel dans l'ouvrage de M. Langlois intitulé : *Monuments littéraires de l'Inde*, p. 136.

[1] Nom d'une province qui renferme Patna, Gaya, etc.

Page 50, lignes 12-16.

Les trois vers assez insignifiants traduits ici ne se lisent que dans le ms. A.

Page 50, ligne 19.

Dans l'Inde le jour entier ou les 24 heures se divisent en 8 *pahar*, quatre de jour et quatre de nuit[1]: chacun de ces *pahar* se subdivise en *gharî*, et chaque *gharî* en 60 *pal* dont deux et demi valent une de nos minutes ce qui fait que le *gharî* se compose de 24 de nos minutes. Comme le jour artificiel commence avec l'aurore et finit au coucher du soleil, les *pahar* du jour et de la nuit sont plus ou moins longs en proportion de la longueur ou de la brièveté des jours et des nuits, et sont, par conséquent, d'un plus ou moins grand nombre de *gharî*. Voyez des détails sur cette matière dans la *Grammaire hindoustani* de Gilchrist, imprimée à Calcutta en 1796.

Page 50, ligne 20.

Dans le texte, هسبان est pour هنسبان pluriel de هنسی *réjouissance, divertissement*. De même qu'on ajoute souvent le *noun* destiné à représenter l'*anuswâra*, on le retranche aussi quelquefois. Voyez l'*Appendice à mes Rudiments*, pag. 58.

Page 50, ligne 24.

A la lettre *elle étendit le lit*, parce qu'en Orient les lits ne consistent qu'en un tapis ou une natte qu'on déroule sur un sofa garni de matelas et on se couche dessus sans se déshabiller. Voyez des détails intéressants sur cette matière dans l'ouvrage de Me H. Ali, intitulé *Observations on the Musulmauns of India*, t. I, p. 307.

[1] De là آٹھ پہر *les huit pahar* signifie *toujours*.

Page 51, ligne 7.

On lit dans le texte : محل راوتا کی مےں pour راوتا کی محل مےں ; c'est une inversion permise en poésie. On en trouve sans cesse des exemples chez les poëtes les plus distingués.

Page 51, ligne 9.

کہاس signifie *de l'herbe, de la paille* (*grass* en anglais). La comparaison qu'on trouve ici est usitée en hindoustani. On lit de même, dans une fable du *Khirad Afroz* (traduction hindoustani du *Ayâr Dânisch*, t. II, pag. 166) :

اس بڑھیا پھوس کی جان

« La vie de cette vieille femme semblable à de la paille. »

Page 51, ligne 21.

Le mot سات est mis dans le texte pour ساتھ, à cause qu'il rime avec بات : cette orthographe est également usitée.

Page 53, ligne 10-11.

Le vers traduit ici ne se lit pas dans le ms. A.

Page 53, ligne 17.

Le mot پری *fée* est proprement féminin ; mais comme il y a néanmoins des fées mâles aussi bien que des fées femelles, il paraît que ce mot est pris aussi dans un sens générique au masculin pour exprimer la *gent fée*, le *peuple des fées*. Ce vers et le suivant en offrent un exemple ; car on lit dans les trois manuscrits کئی au pluriel masculin.

Page 53, ligne 2.

Voyez sur les *râkas* ou *râkchasa* une note p. 174

Page 53, ligne 23.

Des mots كوه قاف ou *montagne de câf* s'est formé notre mot *Caucase*, qui indique le mont nommé par les anciens *Imaüs*. Il est considéré par les Orientaux comme un des pieux ou des clous destinés à consolider la terre, d'après ce qui est dit dans le Coran que *les montagnes sont des pieux* والجبال اوتاد (sur. LXXVIII, v. 7.) Le Caucase, toujours selon les Orientaux, est le lieu où les div et les pari ont été relégués par les héros de la race d'Adam qui les ont vaincus. Voyez la *Bibliothèque orientale* au mot *Caucase*.

Page 54, ligne 14.

Dans le texte, هیان est pour یهان *ici*, qui est plus usité; comme quelques vers plus bas هوان est pour وهان : ce dernier adverbe, formé du pronom وه, est pris ici dans le sens d'*auprès, chez*, comme یهان qui est formé de la même manière du pronom یه, et qui est plus souvent employé avec cette signification.

Page 54, ligne 18.

Le vers ici traduit ne se lit que dans le ms. A. Les trois suivants diffèrent entièrement, dans les mss. B et C, du ms. A que j'ai suivi dans ma traduction.

Page 55, ligne 6.

Tout le passage relatif au fiancé est différent dans les mss. B et C; je n'ai pas cru devoir abandonner la rédaction du ms. A qui, du reste, est beaucoup plus courte.

Page 55, ligne 9.

A la lettre: « dans les lieux de Chandar-mukh. » محلون est le

pluriel de محل *lieu*, qui perd le *taschdîd* qu'il a sur le *lam* en arabe; et se prononce *mahlon*, à cause de la mesure, et pour se conformer à la règle d'après laquelle les noms de trois lettres et de deux syllabes restent dissyllabes en prenant les désinences du pluriel; ainsi جگہ *lieu* fait *jaghen*, برس *année*, fait *barcen*, etc.

Page 55, ligne 13.

Dans le texte, روپا est pour روپ. Nous avons déjà vu l'emploi de cet *alif* paragogique.

Page 58, ligne 2.

Les *Tasma-païr* ou *Tasma-païra*[1] à la lettre *pied de cuir*, se nomment en persan *duâl-pâ* expression composée qui signifie la même chose. C'est une race d'hommes fabuleuse qui est censée habiter le nord de l'Hindoustan. Les individus qui la composent ont pour jambes des longes de cuir. Ils trompent les voyageurs égarés, s'en servent de monture et souvent les étranglent ensuite.

On trouve, dans l'*Histoire de Sindebâd le marin*, un récit à peu près pareil à celui des *Aventures de Kâmrûp*, récit que je crois devoir donner ici : « Tout l'équipage se noya. Pour moi je me « suspendis à une pièce de bois, et, l'ayant embrassée, je ramai « avec mes pieds; mais l'onde et les vents me ballottaient de droite « et de gauche. Il y avait auprès de moi une île; les vagues m'y « lancèrent. Je mis pied à terre dans l'état d'un homme qui se « meurt. Je demeurai quelque temps étendu comme un mort, « jusqu'à ce que la respiration me revînt. Alors je me levai, je « parcourus l'île. C'était un des jardins du paradis, avec des fruits « de toute espèce, verts, mûrs, et des ruisseaux d'eau pure et « vive. Je mangeai, je bus, je revins à moi tout à fait, et le soir « étant arrivé je dormis sur la terre; mais j'avais peur, ne voyant

[1] Quoique le titre de ce chapitre soit persan dans l'original, on y a néanmoins employé le mot hindoustani پیر.

« avec moi ni ami ni compagnon..... Dès que l'aurore brilla et « que le soleil commença sa carrière, je me mis à marcher au « milieu des arbres, toujours glacé d'effroi. Enfin j'aperçus un « beau courant d'eau, et un vieillard شيخ [1] tout nu, assis au bord. « Il était chargé d'un amas d'écorces d'arbres ; je le pris pour un « naufragé comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il « me rendit mon salut de la tête. « Que fais-tu donc ici ? » lui dis-je. « Il me fit signe (il y a dans le texte, *il me dit*) qu'il voulait passer « la rivière pour cueillir des fruits. Aussitôt je m'approche, je le « porte sur mon dos, et je traverse la rivière avec lui, pensant « toujours qu'il était homme comme moi et que je me consolerais « avec lui. Je lui dis de descendre, imaginant que j'allais le dé- « poser à terre : il m'enveloppa le cou avec ses jambes, et me serra « comme si elles eussent été véritablement de cuir de vache كانهم « جلود بقر : je fus suffoqué et tombai par terre évanoui. Alors il « retira ses deux jambes de dessus mon cou, et mes esprits revin- « rent au bout de quelque temps ; mais il me serra de nouveau « avec une seule jambe et se mit à me frapper de l'autre dans le « flanc : je la trouvai plus dure qu'un nerf de bœuf. Il me fait lever « et me force de m'enfoncer sous les arbres, et de m'éloigner de « la mer ; il me pousse d'une jambe et de l'autre m'enveloppe le « cou. Il va ainsi, toujours suspendu après moi, de place en place ; « il prend les meilleurs fruits, il les mange et fait toutes ses or- « dures sur mes épaules. Lorsque je m'endors, il s'étend sur moi « un instant, puis il me fait relever et me presse avec sa jambe ; « enfin je n'en attends plus que la mort. Cependant je m'accou- « tumai à lui obéir ; je me familiarisai avec lui ; je continuai de le « porter, et je me nourrissais de fruits. . . . Dans cette situation, « je vis sur la terre de grands potirons secs ; j'en pris plusieurs, « dans lesquels je pressai des raisins qui étaient là, jusqu'à ce que « je les eusse remplis. Alors je les laissai au soleil, ce qui forma

[1] Qui sait si l'auteur arabe, qui apparemment avait lu ceci dans un ouvrage indien, n'aura pas pris le mot hindoustani پَیر *pied*, pour le mot persan پِیر *vieillard*.

« une excellente boisson; je me mis à boire pour me distraire de « ce que j'endurais, et je repris bientôt des forces : je devins gai, « je chantai, je dansai. Dès que le vieillard me vit ainsi plus fort « que de coutume, il me fit signe (il y a dans le texte, *il me dit*) « de lui donner à boire de cette liqueur; je lui en présentai plein « un potiron : il la but tout entière, et, la trouvant bonne, en « désira un autre; je le lui donnai, et il le but encore, tellement « qu'il s'enivra, puis il se mit à chanter, dansa sur mes épaules « et y vomit, urina sur ses jambes et perdit la raison. Ses jambes « se desserrèrent d'autour de mon cou. Alors j'étendis la main, « et je m'en délivrai tout à fait[1]. »

En expliquant ce singulier passage des *Voyages de Sindebâd le marin*, Richard Hole[2] exprime l'opinion que l'être dont il s'agit ici n'est autre chose qu'un orang-outang dont les jambes flexibles pouvaient se serrer facilement autour du cou de Sindebâd, et qu'il n'est pas extraordinaire que cet animal ait bu, à l'imitation de Sindebâd, la liqueur contenue dans la calebasse, puisqu'on sait que les singes sont les humbles copistes de l'homme. Mais je ferai remarquer qu'à Ava le roi et des personnes du sang royal se font porter sur les épaules d'un homme; qu'ainsi il peut y avoir d'autres contrées où cet usage soit plus général et qu'on n'a, par conséquent, pas besoin peut-être de recourir, pour expliquer ce passage des aventures de Kâmrûp et des voyages de Sindebâd, à la fable des lexicographes ou à l'explication de R. Hole. Voici comment s'exprime, au sujet de l'usage dont je parle, M. E. Burnouf dans l'article qu'il a consacré à l'examen du *Journal of an Embassy to the court of Ava*, par J. Craufurd (*Journal des Savants*, 1833, p. 28). « Le roi des Barmans. . . . a l'habitude « de se faire porter sur les épaules d'un homme. Le cavalier royal « ne fait pas usage de selle, il se sert seulement, en guise de « bride, d'une pièce de mousseline passée dans la bouche du bi-

[1] Langlès, *Voyages de Sindebâd le marin*, à la suite de la *Grammaire arabe* de Savary, p. 502 et suiv. Voyez aussi le texte dans l'édition d'Habicht, t. IV, pag. 82 et suiv.

[2] *Remarks on the arabian Night's Entertainments*, pag. 151.

« pède qu'il honore de ses bonnes grâces. Avant la guerre sa mon-
« ture favorite était un homme de Sarwa, d'une force et d'une
« grosseur remarquable, dont les épaules larges et charnues of-
« fraient à sa majesté un siége aussi sûr que commode. A l'époque
« où M. Craufurd était à Ava, le roi venait de disgracier sa mon-
« ture. On assura à M. Craufurd que cet amusement..... n'était
« pas de l'invention du roi actuel, mais qu'il avait été souvent
« recherché par d'autres personnes du sang royal. »

Je rappellerai aussi que Wischnou est porté de la même manière sur les épaules de Garouda. Voyez le dessin qui le représente dans Coleman, *Mythology of the Hindus*, planche IV, p. 11.

Page 59, ligne 1.

En traduisant le premier hémistiche du vers rendu par cette ligne, j'ai suivi la leçon des mss. A et C. Celle du ms. B est peut-être préférable ; la voici :

کنور اسکی باتونسی رکهه دلمین آس

« Le prince ayant conçu de l'espoir par ces paroles, etc. »

Page 59, ligne 17.

Le retranchement du پ dans کامرو, retranchement qu'on observe dans les mss., ici et ailleurs, est motivé par la mesure du vers.

Page 59, ligne 19.

Le mot طوس signifie *pourpre* : de là, l'adjectif relatif طوسی *de pourpre, purpureus.*

Page 59, ligne 20.

Le mot سندلی qu'on lit dans le texte est un adjectif dérivé de سندل l'*arbre de sandal*, et signifiant *couleur de sandal*, c'est-à-dire, d'un jaune tirant sur le rouge. On sait que les femmes indiennes

font usage, pour se parfumer et s'oindre le corps, de l'écorce réduite en poudre très-fine de ce bois odoriférant. On l'emploie aussi dans différentes cérémonies; on en applique, entre autres, au cou des personnes qui viennent vous visiter. Herklots, *Qanoun-e Islam*, p. 264 et ailleurs.

Page 60, ligne 12.

Le mot شراب qui signifie en arabe, d'une manière générique *boisson*, est pris en hindoustani pour le *vin*. Les musulmans évitent de se servir du vrai nom arabe du *vin* qui est خمر, parce que Mahomet a stigmatisé sous ce nom les liqueurs enivrantes, dans le passage suivant du Coran :

ويسالون عن الخمر والميسر قل فيهما اثم كبير ومنافع للناس واثمهما اكبر من نفعهما

« Ils t'interrogeront sur le vin et les jeux de hasard. Dis-leur « qu'ils sont criminels et plus funestes qu'utiles. » (II, 215.)

Ils ont donc soin de donner au vin un autre nom, pour n'avoir pas contre eux la *lettre* de leur livre sacré; ainsi ils le nomment نبيد en Égypte, et شراب en Barbarie et dans l'Inde.

Page 60, ligne 18.

L'auteur a mis كهڑا au singulier masculin, attendu que cette construction est permise, lorsque les adjectifs sont séparés de leurs substantifs.

Page 60, ligne 25.

Au lieu de ماندی *fatigués*, le ms. B porte اندهی *aveugles*, et le ms. C ماتی *ivres*.

Page 64, ligne 1-5.

Au lieu des deux vers ici traduits, le ms. A porte le suivant seul :

اٹھا کی گیا لی جہان تھی سرنگ

پکڑ مانسونمین رکھا ایک سنگ

« M'ayant enlevé, il m'emporta dans un lieu où était une ca-
« verne; il me mit parmi les hommes (qui y étaient déjà), et
« plaça à l'entrée une grande pierre. »

Page 64, ligne 23.

Cette histoire a beaucoup d'analogie avec celle de Polyphème qui se lit dans le liv. IX de l'*Odyssée*, et se retrouve presque à la lettre dans les *Voyages de Sindebâd le marin* déjà cités, p. 485 et suiv. de la *Grammaire arabe* de Savary, et dans l'édition des *Mille et une nuits* d'Habicht, t. IV, p. 5 et suiv.

Page 65, ligne 5.

Il y a dans le texte, آونیکا de آونا pour آنا *venir*. On verra de même plus loin لگاونا pour لگانا *appliquer*, et جیونا pour جینا *vivre*.

Page 66, ligne 15.

A la lettre : « je ferai avec la tête. » On répond de même en arabe à quelqu'un qui vous donne une commission : علی راسی *sur ma tête*.

Page 66, ligne 26.

Dans le texte, دیکھی est le gérondif passé de دیکھنا *voir*; il est en concordance avec le génitif کنور کی.

Page 67, lignes 5-7.

Le vers ici traduit ne se lit que dans le ms. A.

Page 67, ligne 10.

دات ou دانت, avec ou sans le *noun* qui répond à l'*anusvâra*, est le mot sanscrit दन्त *dent*.

Page 68, ligne 12.

Dans le texte, il y a تمہار pour تمہارا. De même qu'on ajoute souvent un *alif* à la fin des mots qui se terminent par une consonne, on retranche quelquefois aussi l'*alif* final des mots où il est censé représenter l'*a* bref indien.

Page 69, ligne 6

J'ai suivi dans le premier hémistiche du vers ici traduit la leçon des mss. A et C. La leçon du ms. B est peut-être préférable : au surplus, elle rend plus claire celle que j'ai adoptée. Du reste, la voici :

نہ پانی میں کچھ گیان تھا میری تئیں

« Au milieu des flots je m'ignorais moi-même. »

Page 69, ligne 21.

Cette fée ressemble beaucoup, selon M. W. Francklin, à la femme du juge dans *Roland furieux* de l'Arioste, chant XLIII.

Page 70, ligne 1.

شاہ راہ *la route du roi* ou *royale*, signifie *la grande route*. On dit de même en arabe درب سلطانی.

Page 70, ligne 15.

ہاتھی *éléphant* tire son nom de ہاتھ *main*, ce qui fait allusion au proboscide qui le distingue des autres animaux.

Page 72, ligne 20.

Le mot *derviche* (darwesch), qui se dit proprement des moines errants de l'islamisme, s'applique ici à un Hindou, comme plus haut le mot *pîr* et le nom générique *faquîr* qui est synonyme de *derviche*.

Page 72, ligne 26.

Le deuxième hémistiche du vers ici traduit se termine dans le texte par le mot arabe قريبن *auprès*; or, dans ce mot, le *noun*, quoique radical, est censé représenter l'*anuswâra* et a un son presque imperceptible, au point qu'il rime avec آدمى.

Page 73, ligne 23.

Vous تم est accompagné dans le texte de la postposition explétive نين qui est pour نى : nouvel exemple du *noun* paragogique que nous avons déjà vu ajouté bien des fois à des mots.

Page 75, ligne 7.

Voici ce que Hariri a dit dans ses *Séances* à la louange de l'or (p. 30 de l'édit. de M. Silvestre de Sacy) : « Quelle agréable cou-« leur! qu'une pièce d'or est une jolie chose! L'or traverse tous « les pays, il a partout la même valeur; il donne le contentement, « il fait réussir l'homme dans toutes ses entreprises : sa vue seule « réjouit, et l'amour violent qu'il inspire ne peut s'exprimer; aussi « celui dont il remplit la bourse est-il fier et superbe; car l'or peut « lui tenir lieu de tout. Que de gens qui, par son moyen, trouvent « partout des esclaves prêts à exécuter leurs ordres, seraient sans « lui condamnés à se servir eux-mêmes! Que d'affligés dont il dis-« sipe l'armée des noirs chagrins! que de beautés il parvient à « séduire! que de colères il apaise! que de captifs dont il brise « les chaînes et dont il sèche les larmes! Oh, si je n'étais retenu

« par la religion, j'oserais attribuer à l'or la puissance divine. »

Plus loin le même écrivain arabe s'exprime ainsi pour déprécier ce métal : « Fi de cette pièce trompeuse qui a deux faces « comme le fourbe, et présente à la fois et la couleur brillante « des belles étoffes qui parent la jeune amante, et celle du visage « hâlé de son ami que l'amour a décoloré. La malheureuse envie « de posséder l'or entraîne l'homme à commettre des crimes qui « attirent sur sa tête l'indignation de Dieu. Sans l'or la main du « voleur ne serait pas coupée [1]; sans l'or plus d'oppression, plus « d'oppresseur; l'avare ne froncerait point le sourcil, lorsque, du- « rant la nuit, on vient lui demander l'hospitalité; le créancier « ne se plaindrait pas des retards de son débiteur. On n'aurait « point à craindre l'envieux qui attaque avec les flèches de la « médisance. D'ailleurs j'aperçois dans l'or un défaut palpable et « bien propre à le déprécier, c'est qu'il ne peut être utile dans le « besoin qu'en sortant des mains de celui qui le possède. Honneur « à l'homme qui le méprise! honneur à celui qui résiste à ses per- « fides appâts ! »

Ces deux morceaux paraissent imités du suivant de Hamadânî, qui a dit en parlant d'une pièce d'or : « Apporte-moi un ennemi « qui porte la marque d'un ami, jaune de sa nature, qui mène à « l'incrédulité, et qui échappe facilement aux doigts qui le tiennent; « qui ressemble à la prunelle de l'œil, qui débarrasse du fardeau « des dettes, et qui a deux faces comme l'hypocrisie. » (M. de Lagrange, *Anthologie arabe*, p. 155.)

Houçaïn Waïz Kâschifî a dit sur le même sujet dans l'*Anwâr-i-Suhaïlî* (p. 98 recto, édition de Calcutta, 1805, p. 208) : « Ac- « quiers de l'or à quelque prix que ce soit, car c'est l'or qu'on « estime le plus au monde. On prétend que la liberté est préférable : « ne le crois pas, c'est l'or seul qui renferme la vraie liberté....

« La pièce de monnaie de ce beau métal a les joues riantes « comme le soleil et brillantes de pureté comme la coupe de

[1] Autrefois on coupait, chez les Arabes, la main à un homme qui avait volé quatre pièces de monnaie d'argent et plus.

« Jamschid ; c'est une beauté estampée au visage vermeil, un objet « de bon aloi, précieux et agréable. Tantôt l'or entraîne dans le « crime les belles au sein d'argent, tantôt il les arrache à la séduc- « tion. Il réjouit les cœurs affligés ; il est la clef de la serrure des « événements fâcheux du siècle. »

Voyez dans la préface de mon édition de Walî la traduction d'une gazelle dont tous les vers se terminent par le mot طلا *or*, et à la fin du 8e chant des *Lusiades* un morceau remarquable sur ce métal.

Page 76, lignes 13-15.

Les deux vers ici traduits se lisent ainsi dans les mss. B et C :

چترمن گیا باغ کو دیکھ کر
جو دیکھی تو بیٹھا ہی مالی بہیتر
وہ مالی چترمن کتیں دھیان سی
کہا تون کہانکا ہی انجان سی

« Chitarman entra dans ce jardin qu'il avait aperçu ; il y vit un « jardinier assis. Celui-ci ayant considéré Chitarman, lui dit, D'où « es-tu ? ne le connaissant pas. »

Page 76, ligne 21.

Le mot چتیرا que je traduis par *peintre*, signifie proprement « un peintre de fleurs, » spécialement sur bois.

Page 77, ligne 6.

Le personnage nommé *Gandharb* est appelé dans le roman persan *Kajpatî* کچپتی, et son royaume, l'*île de Ceylan* جزیرۂ سیلان. L'auteur veut désigner apparemment par là un autre royaume que celui du père de Kala auquel on donne ici le nom de *Sarândîp*. Ne pourrait-on pas considérer le royaume de Gandharb comme celui de Colombo, dont les habitants se nomment effectivement Ceyla-

nais, par opposition à ceux de Candy qui sont désignés sous le nom de Candiens ?

Page 77, ligne 24.

Dans le texte, les mots مورتان *statues* et صورتان *figures* sont les nominatifs pluriels des noms féminins مورت et صورت, qui plus régulièrement seraient مورتیں et صورتیں; mais la désinence plurielle persane آن est fort usitée, surtout dans le dialecte du Décan, non-seulement au nominatif pluriel, soit féminin, soit masculin, mais encore aux cas obliques de ce nombre. Voyez la *Grammaire* de Shakespear, p. 36. Cette terminaison آن est quelquefois précédée d'un *yé* euphonique; ainsi, par exemple, on trouve souvent dans Walî le mot آنکھیان comme pluriel de آنکھ *œil*.

Page 77, ligne 24.

Par l'expression *des statues de peintures* qu'on lit dans le texte, il faut entendre des figurines en terre peintes dans le genre de celles que M. Lamare-Piquot a rapportées de l'Inde.

Page 78, ligne 6.

J'ai donné pag. 194 la valeur du *dam*; quant au *diram* درم ou plus régulièrement درھم, c'est une monnaie d'argent dont la valeur a beaucoup varié; vingt à vingt-cinq ont valu, selon les temps, un dînâr دینار, pièce d'or équivalente, à peu près, à un ducat.

Page 78, ligne 9.

Dans le ms. A, on lit ici پونچھی, aoriste de پونچھنا *arriver* pour پہنچنا plus usité. Quoique cette première orthographe soit moins régulière que la seconde, d'autant plus qu'elle peut faire confondre ce verbe avec پوچھنا *demander*, elle est néanmoins fort usitée dans les manuscrits.

Page 78, ligne 16.

Dans le texte, جيو est employé comme synonyme de جی pris pour un titre d'honneur. Ces deux mots sont mis indifféremment l'un pour l'autre dans les trois manuscrits dont je me suis servi pour mon travail. On peut rendre جيو ainsi que جی par *sa majesté*. Ce mot se trouve dans la table des mots hindoustani du midi ou Décan, lesquels sont employés dans la traduction de l'*Anwâr-i Suhaili*, imprimé à Madras, pag. 424.

Gandharb, qu'on peut considérer comme roi de Colombo, traite ici avec beaucoup de respect son collègue, peut-être roi de Candy, ce qui doit faire supposer qu'à l'époque dont il s'agit dans ce poëme, ce dernier royaume était plus considérable que le premier

Page 78, ligne 22.

Les mots que je traduis par *salut* sont رام رام (*Rama, Rama*), salutation hindoue équivalente à l'*ave Maria* des Espagnols.

Page 78, ligne 29.

Au lieu de بلاکے *ayant fait appeler*, il y a dans le ms. A بولاکے mais rien n'est plus ordinaire dans les manuscrits que l'emploi irrégulier des lettres de prolongation و et ی pour fixer la prononciation de la voyelle brève analogue, laquelle n'est pas ordinairement écrite. Cela se pratique de même en arabe vulgaire.

Page 79, lignes 1-2.

Les Orientaux posent sur la tête, par respect, les lettres d'introduction qu'on leur remet et celles qu'on leur adresse. C'est ainsi que l'imâm de Mascate dit dans une lettre à M. Rousseau, publiée dans la *Chrestomathie* de M. de Sacy, t. III, p. 298 et 128 du texte (2e édit.): « Nous avons reçu votre très-honorée lettre qui

« renfermait deux dépêches de la part de S. Exc. le Ministre.... « Nous avons posé ces lettres sur notre tête comme une couronne, « et nous les avons approchées de nos yeux comme une lumière « vive et réjouissante. »

Page 79, ligne 27.

Dans le texte, le verbe سکنا employé comme potentiel est joint à des verbes aux cas obliques de l'infinitif, ce qui est irrégulier attendu que ce verbe, uni à un autre, exige que le verbe qui entre avec lui en composition soit employé à la racine.

Page 82, lignes 29-30.

Le mot کھلائی employé dans le texte est l'aoriste de کھلانا verbe doublement actif formé de کھانا *manger*. Voyez mes *Rudiments de la langue hindoustani*, pag. 68.

Page 84, lignes 16-17.

Dans le ms. A on lit شبیہی pour شبیہ *ressemblance, peinture, etc.* Cette orthographe irrégulière paraît avoir été adoptée pour que la rime avec ابہی *à présent même*, fût apparente. Toutefois on retrouve plus loin ce mot écrit ainsi sans que rien puisse motiver cette altération.

Page 84, ligne 19.

Les Indiens ne font guère que des dessins coloriés sur papier, mais ils excellent en ce genre. On voit au dépôt des estampes de la Bibliothèque du Roi une collection fort curieuse et fort remarquable de dessins faits dans l'Inde. Il y a, entre autres, les portraits des empereurs mogols fort bien exécutés.

Les artistes indiens, surtout ceux de Patna (capitale du Bahar), font aussi de fort jolis dessins sur du talc.

Page 85, ligne 11.

خواص *courtisans*, etc., est un substantif arabe (pluriel de خاصّ et de خاصة) du genre commun; masculin, s'il se rapporte à des hommes, et féminin, si, comme ici, il se dit des *dames de compagnie*.

Page 87, lignes 1-2.

Au lieu de « donna beaucoup d'argent *au médecin* » مشرکو les mss. B et C portent نچهاور *en sacrifice, en offrande* (aux brahmanes ou aux dieux).

Page 87, lignes 6-7.

خلعتان est le pluriel persan et *dakhnî* du mot arabe خلعت *robe d'honneur*.

Page 87, ligne 7.

Dans le texte, la répétition de l'adjectif شاد *content*, indique ici la continuité de la sensation. Voyez la *Grammaire hindoustani* de Shakespear, pag. 141.

Page 88, lignes 16-18.

Les deux vers ici traduits ne se lisent pas dans le ms. A. Dans le dernier hémistiche du second, au lieu de کلا کام کا, il y a dans le ms. C, هردوار کا.

Page 90, ligne 17.

Cet hémistiche signifie à la lettre : « Je n'ai pas la force que je « supporte, c'est-à-dire, la force de supporter. » En arabe on s'exprime de la même manière. On dit par exemple : التمس شيئاً ليأكله « il chercha quelque chose pour qu'il le mange, » c'est-à-

dire, « pour le manger. » Voyez la *Grammaire arabe* de M. de Sacy, t. I, pag. 134.

Page 90, ligne 23.

L'oiseau nommé *papîha* est le *falco nisus*.

Page 90, ligne 28.

Au lieu du mot جنگل *forêt, etc.*, qui commence le vers dans les mss. B et C, le ms. A porte مندر *palais*.

Le *koyal* کویل en sanscrit कोकिल (kokila) est une sorte de coucou, *cuculus*.

Page 91, ligne 24.

Le mot arabe نسبت *relation*, employé dans le texte, est pris évidemment ici dans le sens de *fiançailles*, ou même de *mariage*, quoiqu'on ne le trouve pas avec cette signification dans les dictionnaires. Ce mot est effectivement donné comme synonyme du mot *mângnî* مانگنی dans le curieux ouvrage de G. A. Herklots, intitulé: *Qanoon-e Islam*, pag. 96. Or, le mot *mângnî* signifie une sorte de demande en mariage, ou de visite d'étiquette que fait le futur époux à sa prétendue. Cette cérémonie équivaut aux fiançailles usitées en divers pays. On peut en voir la description dans l'ouvrage déjà cité, pag. 93 et suiv., et dans celui de Mme H. Ali, intitulé : *Observations on the Musulmauns of India*, t. I, p. 352 et s. Le mot منسوب qui est le participe passé du même verbe arabe dont نسبت est le nom d'action, est pris dans le Nouveau Testament hindoustani de Martyn (Math. I, 18 et ailleurs), dans le sens de *fiancé, marié*.

Page 91, ligne 30.

Le mot هاروا qu'on trouve dans le texte, et هروا qu'on verra plus loin, sont synonymes de هار ou هارا *collier, guirlande*.

Page 92, ligne 6

Le mot que je traduis par *messager* est قاصد, adjectif verbal arabe; son synonyme persan هرکاره (à la lettre, *factoton*) est plus usité en hindoustani. Ce nom que les Anglais écrivent *hurkaru*, désigne un des trente-sept domestiques que les Indiens, et, par suite, les Européens qui habitent l'Inde, ont à leur service. « Le « *harkâra* était d'abord employé seulement pour porter des lettres, « etc.; c'était tout à fait ce qu'on nomme actuellement un *câcid*. « On a retenu la désignation de *dâk harkâra* pour les courriers de « la poste; mais dans tout autre cas, le devoir des *harkâra*.... est « pareil à celui des *piâda* ou *pions* dont les fonctions consistent à « suivre à pied le palanquin de leur maître. Ils portent un bâton « vernis..... sur l'épaule..... ils ont généralement un turban et « une ceinture de la même couleur comme une livrée. Lorsqu'ils « sont au service de quelque homme riche, spécialement des prin- « cipaux officiers du gouvernement, ils portent une large ban- « doulière de drap avec une plaque de métal aux armes de leur « maître. » (*East India Vade mecum*, pag. 150.)

Page 92, ligne 24.

گنگ ou گنگا signifie *une rivière* en général, et spécialement la rivière par excellence, le Gange. Ici, ce mot indique peut-être le *Mahavilly ganga*. Quant à l'épithète de mère que l'écrivain lui donne, c'est d'après le principe du Coran, XXI, 31 : وجعلنا من الماء کل شیء حیّ « C'est de l'eau que nous avons tiré tous les êtres « vivants. »

Page 93, ligne 12.

Dans le texte on a mis اینهاں comme synonyme de اینا. Nous avons déjà vu souvent l'emploi de ce *noun* paragogique représentant l'*anuswâra*.

Page 93, ligne 25.

Au lieu de کہی au prétérit pluriel qu'il y a dans le texte, il faudrait کہا (le prince) *dit*, au singulier, pour se conformer à la syntaxe, mais on peut sous-entendre les mots لفظ ہی *ces paroles*, et alors la syntaxe est observée. Au surplus il est encore plus simple de considérer کہی comme un pluriel respectueux en concordance avec کنور.

Page 95, ligne 7-8.

Il y avait peut-être dans l'Inde, à cette époque comme à présent, des voleurs dont les bandes, habilement organisées, étaient soumises à des chefs et à des règlements ingénieux, Tels sont les *Thag* ou *Phancegar* dont les raffinements de barbarie pour étrangler et voler les voyageurs, et l'adresse à éviter ce qui pourrait les faire découvrir, surpassent tout ce qu'offrent chez nous en ce genre les annales du crime. Voyez dans l'*Asiatic journal*, N. S., t. XI, p. 17 et suiv., un mémoire curieux sur ces voleurs redoutables.

Page 95, lignes 8-9.

Les pronoms وہ ainsi que یہہ sont souvent employés pour وی et ہی ; on en voit ici un exemple dans le texte.

Page 95, ligne 21.

Dans le texte, کسب *état* (gain), doit être prononcé *kaçab* et non pas *kasb*. Nous avons déjà vu plusieurs noms de cette forme avoir, à cause de la mesure, cette prononciation vulgaire.

Page 96, ligne 6.

دیار est proprement le pluriel arabe de دار *habitation*, et signifie « un assemblage d'habitations, un pays ; » comme aussi بلاد est de même le pluriel de بلد *ville*, et signifie « une réu- « nion de villes, un pays. »

Page 96, ligne 9.

Par كنتها il faut entendre *un collier* ou *chapelet* composé de gros grains d'argent, de cristal ou de la terre de Karbala. Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, p. 32. Le Kantha, selon G. A. Herklots dans son ouvrage intitulé *Qanoun-e Islam*, p. lxxxiij de l'appendice, est un collier de gros grains faits avec des coquillages, collier que les *sipahí* du Bengale portent au cou.

Page 96, ligne 12.

Le *Khappar* كهپر est un vase de terre à l'usage des *jogui*.

Page 96, ligne 28.

Voici un autre roi de Ceylan, peut-être celui de la portion des habitants de cette île qu'on nomme Malabars, parce qu'effectivement ils sont originaires du Carnatic; leur capitale est Trincomali. Il est aussi question de ce personnage dans le roman persan, mais il est nommé *Prithí pat* پرتهی پت. Knox, dans son *History of Ceylon*, pag. 63, nouvelle édition, nous apprend, du reste, que l'île de Ceylan était anciennement divisée en neuf royaumes.

Page 97, ligne 13.

Dans le texte, le mot كال est pour كل *demain*, qui est plus usité. Dans le vers suivant, on a employé au lieu de ce mot, كالی, cas oblique de كالا pour كال avec l'addition de l'*alif* représentant l'*a* bref final sanscrit.

Page 97, ligne 30. — Page 98, ligne 1

Les mots دهريد ou دهريت selon l'orthographe du ms. A, sont des noms de chants hindous, tandis que le خيال signifie

une *chanson persane*. Voyez la *Grammaire* de Gilchrist, pag. 275 et suiv. On trouvera sans doute des détails intéressants sur tout cela dans un ouvrage récemment annoncé dans les journaux de l'Inde sous le titre de : *A Treatise on the Music of Hindoostan*, by N. Willard.

Page 98, ligne 12.

Le mot que je traduis par *saints personnages* est مہا پرس ou مہا پرش, à la lettre *grands hommes;* mais il se prend dans le sens que je lui donne ici.

Page 98, ligne 23.

Au lieu de سنا *j'ai entendu*, que portent les manuscrits, la règle de syntaxe exigerait سنی, parce que ce mot devrait être en concordance avec حقیقت *récit* (véritable) qui est féminin, میں *je* (moi) étant sous-entendu. Mais, bien que cette construction soit prescrite par la grammaire, toutes les fois qu'un verbe actif se trouve à un temps passé, elle n'est pas exactement suivie par les écrivains même les plus corrects, qui adoptent souvent, en ce cas, la construction naturelle. Je pourrais citer une foule de passages pour prouver ce que j'avance; je me contenterai de faire connaître les deux suivants :

شمع کون دیکھا ہون

« J'ai vu la bougie. » (Walî, pag. 36, lig. 18 de mon édition.)

تو وہان زلف کون بنایا کی

« Là, tu (femme) as arrangé les boucles de tes cheveux. » (Mîr Takî, pag. 904, lig. 18, édit. de Calcutta.)

Page 99, ligne 7.

Le contenu de ce chapitre, un des plus curieux de tout l'ouvrage, ne se trouve pas dans le roman persan de Kâmrûp. Dans le texte, le mot *kalâwant* (chanteur) est écrit کلانوت au lieu

de کلاونت. Comme le *noun* représente ici l'*anuswâra*, la prononciation est la même. پانو et پاؤں *pied*, نانو et ناؤں *nom*, sont dans le même cas.

Page 99, ligne 8.

Dans le texte, le mot بوهت est employé comme synonyme de جهاز. Ce mot signifie effectivement *navire*. Il ne se trouve pas dans le Dictionnaire de Shakespear; mais il est dans celui de Gilchrist, au mot *ship*.

Page 99, lignes 14-19.

Les deux vers ici traduits ne se lisent que dans le ms. A.

Page 99, ligne 22.

Les Orientaux évitent la société des personnes que le malheur semble poursuivre, de crainte de partager leur sort funeste. Le passage du texte qui donne lieu à cette note me rappelle une anecdote hindoustani où un individu voyageant avec un compagnon, et apprenant que ce dernier est dans le dénûment le plus absolu lui dit : « Marchez en avant et je resterai en arrière ou, si vous le « préférez, je vous devancerai et vous me suivrez, de crainte que « l'exhalaison de votre pauvreté ne s'attache à moi. » (*Munta-Khabat-i hindi*, 1re édit. t. II, p. 8.)

Page 100, ligne 5.

Dans le texte, les deux hémistiches se terminent par les mots گهات پر. Les deux postpositions پر ne pouvant rimer ensemble, la rime se repose, d'après l'usage, aux mots précédents qui sont écrits pareillement, mais qui ne sont pas identiques, et peuvent ainsi rimer ensemble. Le premier, qui signifie *quai*, est d'origine sanscrite; le second, pris dans le sens de *manière*, est hindoustani.

Page 100, ligne 9.

L'épisode de la pêche du corail et celui qui le suit ne se lisent que dans le ms. A.

Page 100, ligne 20.

Dans le texte, تون est pour تو *tu, toi;* autre exemple du *noun* paragogique représentant l'*anuswâra*.

Page 101, ligne 2.

Il est peut-être ici question des îles Laquédives qui sont entourées de corail. Voyez Hamilton, *East India Gazetteer,* II, 110.

Page 101, ligne 10.

Le corail, qui est désigné ici sous le nom persan de مرجان, se nomme proprement en hindoustani مونگا, et, selon Ainslie (*Materia Indica,* t. I, pag. 90), كُلّى en *dakhnî;* mais ce dernier mot signifie proprement *une pierre à aiguiser.* Voyez Shakespear, *Hind. Dict.*, pag. 683.

Les Orientaux comparent souvent au corail les doigts teints de *menhdî,* des jeunes beautés. Mîr Takî a dit (pag. 909, édit. de Calcutta.) :

تھیں وہ اسکی حنائ انگشتان
غیرت افزای پنجۂ مرجان

« Ses doigts teints de hinna excitaient la jalousie du corail, dont « la plante ressemble à une main. »

Page 101, ligne 16.

Les mots برس روز qu'on trouve dans le texte signifient à la

lettre, *l'année, le jour*, c'est-à-dire, « une année, jour pour jour. » C'est un idiotisme qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les écrivains hindoustani.

Page 102, ligne 3.

On entend spécialement par le mot *tâl*, des cymbales dont se servent les dévots. Cet instrument fait aussi partie des طايفه *tâïfa*, sorte d'orchestres dont les souverains et les grands personnages se font suivre quelquefois. Voyez le *Qanoun-e Islam* du docteur Herklots, p. XLV et LI de l'Appendice.

Page 102, ligne 29.

Le *kachkol* est une sorte de vase dont se servent les *sanniâcî* mendiants.

Page 103, ligne 28.

Il y a dans le Coran (XVIII, 64-81), au sujet de Moïse et d'un serviteur de Dieu, une histoire à peu près semblable qui paraît avoir été imitée dans différents ouvrages, entre autres dans un fabliau [1] et dans le *Zadig* de Voltaire.

Page 104, ligne 4.

Les mots قرار (ئی) کیا میں qu'on trouve dans le texte, signifient à la lettre : « j'ai fait l'engagement, je me suis engagé, » et non, je m'engage, comme nous le disons dans ce cas. On se sert du prétérit en hindoustani dans cette circonstance, pour donner plus d'énergie à l'expression. M. de Sacy fait observer que les Arabes sont de même dans l'usage d'employer le prétérit au lieu du présent, dans les transactions sociales, comme mariages, achats, ventes et autres genres de conventions pour indiquer que

[1] Voyez *Fabliaux ou contes des XIIe et XIIIe siècles*, publiés par Legrand d'Aussy, t. V, pag. 211.

tels ou tels engagements sont irrévocables, et qu'il ne peut pas plus y être apporté de changement qu'aux choses passées. (*Chrestomathie arabe*, deuxième édition, t. I, pag. 44.)

Je ferai remarquer à ce propos que, dans toutes les langues musulmanes (si on peut se servir de cette expression), c'est-à-dire, parlées par les musulmans et écrites en lettres arabes, on imite souvent la syntaxe arabe, et qu'en la connaissant on se rend facilement raison des constructions qui paraissent contraires au génie de ces langues. Ainsi, en hindoustani, plusieurs verbes par exemple se construisent avec des postpositions synonymes des prépositions que prennent les verbes arabes qui leur correspondent.

Page 104, ligne 7.

Dans le texte, le mot جہازی *marin* (homme de vaisseau), a été pris jusqu'ici au pluriel, pour indiquer les marins, les gens du vaisseau dont il s'agit. Ici, il faudrait le considérer comme étant au singulier, ou supposer une irrégularité dans la rédaction, à cause de la rime, ce qui est, je crois, le cas :

> Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
> Qu'importe que le reste y soit mis de travers.

Page 104, lignes 17-18.

نرہنی سکا *il ne put résister* (à la lettre : il ne put rester), est une licence poétique ; car le verbe composé potentiel se forme de سکنا *pouvoir*, joint à la racine d'un autre verbe : il faudrait donc رہ نسکا ou نرہ سکا.

Page 104, ligne 24.

On lit dans le texte, ندیو *vous ne donnez ;* mais quoique, dans ce mot, l'*yé* soit radical, on dit ordinairement ندو sans *yé*. Dans le dialecte du Décan, cette lettre se trouve du reste employée par euphonie, devant la désinence du participe passé des verbes dont

la dernière lettre radicale est une consonne. Ainsi, dans la traduction hindoustani de l'*Anwâr-i Suhaïlî*, par exemple, on trouve سنیا pour سنا *il entendit;* بولیا pour بولا *il dit*, etc.

Page 105, ligne 24.

L'expression بحقا *en vérité* (à condition que), qu'on lit dans le texte, est un barbarisme de l'arabe vulgaire; il faudrait régulièrement بحق; mais comme les peuples qui parlent l'arabe n'ont conservé des nunnations que le *tanwin fatha*, ou ً, ils l'emploient quelquefois ridiculement pour le génitif indéterminé; ainsi il n'est pas rare de voir sur des adresses de lettres: امانه بخیرًا « qu'elle « soit fidèlement transmise. » On voit que ces barbarismes ont même franchi les limites des contrées où l'arabe moderne est usité.

Page 106, ligne 6.

Dans le texte, le mot رسانیٔ « il faut faire parvenir, » est le précatif du verbe رسانا, qui est évidemment formé du persan رسانیدن *faire parvenir.*

Page 107, ligne 9.

گاونا *chanter,* est employé dans le texte comme synonyme de گانا plus usité; de même que آونا l'est de آنا, etc.

Page 107, ligne 13.

Dans le texte, le mot نعمتی *des biens, des objets*, est employé comme le pluriel de نعمت, auquel on a ajouté l'*alif* paragogique dont j'ai parlé plus haut, *alif* qui a été changé au pluriel en *yé* conformément aux règles de la grammaire.

Page 108, ligne 15.

پنچھی پکھیرو à la lettre, *oiseaux* (pour *animaux quelconques*), synonymes qui sont souvent ensemble dans cet ouvrage. En hindoustani, au lieu d'un seul substantif pour exprimer un être physique ou de raison, on se sert très-souvent de deux synonymes, soit pour donner plus d'énergie au discours, soit pour offrir à l'oreille un agréable parallélisme.

Page 108, ligne 20.

Le mot بھَوڑ qu'on lit dans le texte, est probablement le synonyme de بھڑ *bateau*.

Page 109, ligne 4.

Le mot سبب est ici dans le sens de *chose*, *negotium*.

Page 109, ligne 7.

توا signifie « la plaque de fer sur laquelle on cuit le pain, » et aussi, la partie du *hucca* (pipe indienne) dans laquelle le tabac est mis : on donne aussi ce nom au tabac lui-même.

Page 109, ligne 23.

Le mot hindoustani گاچھ *arbre* qu'on lit ici dans le texte est très-probablement dérivé du turc اغاج. Un très-petit nombre de mots turcs ont passé en hindoustani.

Page 110, ligne 15.

Ce récit est plus court dans les mss. B et C.

Page 112, ligne 3.

Voici encore, dans le mot دنا *jour* qu'on lit dans le texte, un exemple de l'*alif* paragogique dont j'ai parlé pag. 198 et ailleurs.

Page 112, ligne 20.

بڑی بھور *de grand matin.* Idiotisme pareil au nôtre.

Page 113, lignes 6-7.

Il s'agit ici de la cérémonie nommée *swayambar* ou *choix d'un époux* de la part d'une jeune fille. Cette cérémonie était en effet anciennement en usage dans l'Inde parmi les princes du pays. Lorsque leurs filles atteignaient l'âge de puberté, ils avaient soin de convoquer les *râja* des états voisins à une assemblée solennelle afin que la jeune personne pût choisir un époux au milieu de cette réunion brillante. Au jour désigné, la jeune fille paraissait dans l'assemblée ornée d'un collier de lotus qu'elle donnait à celui qu'elle préférait: cette cérémonie se nommait *swayambar*. Daman choisit ainsi pour son époux Nal son amant. Voyez le poëme intitulé *Nalus*, publié par M. Bopp, p. 31, édition de Londres, 1819.

Page 114, ligne 15.

Au lieu des mots اسی صورتوں qu'on lit dans le texte, il faudrait régulièrement انہیں صورتوں; mais, de même que وہ et یہہ remplacent quelquefois وی et یِ, de même aussi, اُس et اِس peuvent apparemment remplacer اُن et اِن.

Au lieu du mot برہمن *brahmane*, on a employé dans le texte برہم pour برہم qui s'emploie dans les mots composés, à la place du premier nom.

Page 114, ligne 30.

Le mot بیانی qu'on lit dans le texte est un adjectif dérivé de بیان *explication*, et signifie *explicatif*; le mot زبانی qui suit est un substantif formé de زبان, et il signifie *langage, paroles de la bouche.*

Page 115, ligne 1.

Voyez ce qui est dit du *dopatta*, pag. 189; consultez aussi le curieux ouvrage de M. Herklots, traduit de l'hindoustani, sous le titre de *Qanoon-e Islam*, appendice, pag. XII.

Page 116, ligne 4.

Le mot جگمگا qu'on lit dans le texte est un adjectif qui signifie *brillant, resplendissant.*

Page 116, ligne 11.

Au lieu de پیلا *jaune*, les mss. B et C portent میلا *sale.*

Page 116, ligne 19.

L'eau du Gange a, selon les Indiens, des propriétés merveilleuses. Afsos, quoique muşulman, en parle en ces termes dans son *Araïsch-i Mahfil*, p. 70 : « On met, dit-il, l'eau du Gange dans « des vases et on l'envoie dans toutes les provinces de l'Inde. Ce « qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle peut rester un long espace de « temps sans se gâter et sans que les vers s'y engendrent. Elle est « plus douce et plus légère que l'eau des autres rivières et telle- « ment bonne qu'elle est propice à toutes les constitutions et rend « même la santé à des malades. Elle est surtout salutaire pour « certaines maladies chroniques, elle donne de la force et rafraî- « chit; elle purifie l'estomac et accroît la faculté digestive; elle

« augmente aussi l'appétit, donne des couleurs et améliore le « tempérament. Les souverains de l'Inde et beaucoup d'amir ne « boivent que de cette eau, quelque part qu'ils se trouvent. »

Page 116, lignes 21-22.

Le second hémistiche du vers ici traduit est ainsi conçu dans le ms. B :

لگایا بتن عنبر وعطر سب

« Elle appliqua à son corps de l'ambre et de l'essence de rose. »

Page 116, lignes 25-26.

On sait que les Indiennes se séparent les cheveux en deux portions, laissant une raie au milieu de la tête.

Page 116, ligne 27.

عشق کا پیچ est synonyme de عشق پیچا fleur connue sous le nom vulgaire de *jasmin américain*, et en botanique sous celui d'*Ipomœa quamoclit*.

Page 116, ligne 30.

Le *sis-phul*, que je traduis par *une couronne de prix*, est un grand ornement d'or de forme circulaire avec des fleurs figurées en relief. Les femmes le portent sur le sommet de la tête. On nomme aussi cet ornement *sûraj*, soleil. (*Qanoun-e Islam*, append. p. xvij.)

Page 117, ligne 1.

Par les mots گلباس چندرمان qu'on lit dans le texte et qui signifient à la lettre, *vêtement de lune*, il faut entendre un ornement de tête qui ressemble au disque de la lune. On le nomme aussi simplement چاند *lune*. (*Ib.* pag. xviij.)

Page 117, lignes 4-5.

Le *karan phûl* est un ornement d'or qui consiste en un écusson d'environ un pouce et demi de diamètre, souvent orné de pierres précieuses. Il est suspendu au lobe de l'oreille, mais il est aussi soutenu par une chaîne d'or qui entoure l'oreille. (*Qanoun-e Islam*, p. xix.)

Page 117, ligne 7.

Le *nau-ratan*, à la lettre, *neuf pierres*, est un bracelet composé effectivement de neuf différentes pierres précieuses.

Page 117, ligne 11.

Le *lâkh* vaut *cent mille*. S'il s'agissait ici d'un lâkh de roupies de Calcutta, la valeur de ce collier aurait été de 250,000 fr., car cette roupie surnommée *sikka*, vaut 2 fr. 50 cent.

Page 117, ligne 13.

Le mot تازی signifie proprement *arabe*; il se prend aussi pour désigner les chevaux arabes. C'est une des nombreuses dénominations du cheval en hindoustani.

Page 118, ligne 4.

Le mot هلچلی qu'on lit dans le texte est synonyme de هلچل *trouble, tumulte, etc.*

Page 118, ligne 7.

L'adverbe بہت *beaucoup* devrait être écrit ici بہوت, orthographe usitée dans l'hindoustani du Décan (Voyez le Vocabulaire dakhnî, à la fin de l'*Anwâr-i Suhaili*, traduit en hindoustani pag. 418), attendu que ce mot forme dans ce vers un وتد مفروق ou trochée

Page 118, ligne 17.

Dans le texte, le mot گل est synonyme de گلا *cou ;* nous l'avons déjà vu plus haut. Il paraît que ce mot éprouve ici la suppression de l'*alif*, à cause de la mesure. De même qu'on se permet d'ajouter quelquefois un *alif* à des mots hindoustani pour représenter l'*a* bref final sanscrit, de même aussi on le retranche lorsqu'il a passé dans l'usage.

Page 118, ligne 28.

Au lieu de مـارکر *ayant frappé*, les mss. B et C portent دانت کر probablement pour دانڈ کر *ayant fait payer l'amende.*

Page 120, ligne 8.

Il y a ici dans le texte کن, au lieu de کنی *auprès.* Voyez le vocabulaire dakhnî des mots de la traduction hindoustani de l'*Anwâr-i Suhaïlî.*

Page 120, ligne 11.

Je dois faire observer en passant que le verbe پھینکنا *jeter* est presque toujours écrit sans ن dans le ms. A.

Page 120, ligne 14.

Le mot کین qu'on lit dans le texte est ici un mot persan signifiant *haine ;* پرکین signifie donc *ennemi* (plein de haine)

Page 121, ligne 15

Au lieu de نگہبان *gardiens* (les fonctionnaires chargés de l'exécution), les mss. B. et C portent ارکان دولت *les grands officiers de l'empire.*

Page 121, ligne 21.

Le mot کوئیں qu'on lit dans le texte est synonyme de کوئی *puits* qui est plus usité. On l'a employé ici avec un ں nasal parce qu'il rime avec انہیں, accusatif pluriel du pronom de la troisième personne وہ.

Page 122, ligne 10.

Au lieu du mot پریوا *pigeon* que portent les mss. A et B, le ms. C porte پکھیرو *oiseau.*

Page 122, ligne 18.

چکمک (ou mieux چقمق, ainsi que le porte le ms. B), est un mot turc signifiant *caillou, pierre à feu.*

Page 123, ligne 1.

موند ہونا *être renfermé* est un verbe d'intensité neutre, composé de موندنا *renfermer, etc.*, verbe actif, et de ہونا *être,* verbe neutre. موند کرنا serait actif, et signifierait *renfermer.*

Page 123, ligne 18.

Nous avons déjà vu plusieurs exemples de l'addition d'un *alif* à la fin des mots. Ici, dans le texte, نگری dérive de نگرا pour نگر *ville,* et est au datif, la préposition کو étant sous-entendue. نگری se trouve encore plus bas.

Page 124, ligne 30, et page 125, ligne 1.

Dans le texte, نیکا est pour نیک *bon,* adjectif persan. On voit par cet exemple que l'*alif* paragogique ne s'ajoute pas seulement aux mots indiens.

Page 125, lignes 14-15.

J'ai déjà dit (pag. 184 des notes) que هونا se construit souvent avec un génitif, qui est en concordance de genre et de nombre avec lui. Les mots کہانکی هو *d'où êtes-vous?* qu'on lit ici dans le texte sont un nouvel exemple de ce genre de construction qui suppose une ellipse.

Page 125, ligne 25.

Le mot بهونرا (on écrit aussi بهونر - بهنور - بهور) désigne une espèce de *taon*. De même que les Persans parlent sans cesse, dans leurs écrits, des amours du rossignol et de la rose, les Indiens chantent ceux de l'abeille et de cette fleur ou du lotus. Dans une histoire en vers hindoustani du cheik Saffa, ouvrage dont M. Marcel, ancien directeur de l'Imprimerie royale, possède un exemplaire manuscrit qu'il a acheté en Égypte, le poëte s'exprime ainsi :

هو رها هون مين تو تجهه گل کا بهنور

« Je suis devenu l'abeille de tes joues de rose. »

Page 125, ligne 27.

چکور est la perdrix grecque, nommée par Linnée *tetrao rufus*. On prétend que cet oiseau est amoureux de la lune et qu'il mange du feu lorsqu'elle est dans son plein.

Page 127, ligne 4.

Au lieu de جوتك *astrologue*, le ms. B porte پنڈت *savant*.

Page 127, ligne 5.

Dans le texte, le mot جنم پتري est le cas oblique de جنم پتريا pour جنم پترى *horoscope*; en sanscrit, जन्मपत्रिका.

Page 127, ligne 24.

Le *kangan* est proprement un petit paquet contenant quelques perles, quelques grains de riz cru, une ou deux fleurs, et un quart de roupie. Tout cela est enfermé dans un morceau d'étoffe rouge et lié avec du fil rouge au poignet. Le futur comme la future ont ce petit paquet lié au poignet. La principale cérémonie relative au *kangan* est celle qui consiste à l'enlever du bras des nouveaux mariés. Voyez à ce sujet des détails très-circonstanciés dans l'ouvrage du Dr Herklots déjà cité, p. 140 et suiv.

Page 128, ligne 6.

Nous avons déjà vu un nom d'action formé par l'addition de آن à la racine. Le mot ملن *réunion,* qu'on trouve ici dans le texte, nous en offre un second exemple. Voy. p. 140.

Dans le texte on a répété le mot هنس *en souriant,* pour en indiquer l'individualité; c'est comme s'il y avait هنس ايك هنس *chacun ayant souri.* Voyez la *Grammaire* de Shakespear, p. 141.

Page 128, ligne 9.

عطر *atr* ou *itr* est l'essence de rose, sur laquelle on peut consulter une curieuse dissertation de feu M. Langlès.

Le mot كل qu'on lit dans le texte paraît pris ici dans le sens de *art* (*trick*). (Shakespear, *Dictionary,* p. 638.)

Page 128, ligne 10.

Le mot رنگ *couleur,* exprime ici la poudre jaune ou rouge (nommée proprement *gulâl*), que les Indiens se jettent au visage pendant la fête du holi. Voyez, sur cette poudre et la fête dont il s'agit, ma *Notice sur les fêtes populaires des Hindous,* p. 38 et suiv.

Page 128, lignes 13-14.

L'instrument nommé *barbat* بربط ou بربطه est le même que le grec Βάρβιτον; il signifie une sorte de luth ou de lyre. Le *mirdang* مردنگ est une sorte de tambour oblong, plus large du milieu que des bords. On voit dans différents ouvrages sur l'Inde, des dessins plus ou moins exacts de la plupart des instruments cités ici. Le mot مندیلا ne se trouve pas dans les dictionnaires hindoustani, mais c'est probablement un synonyme de مندل *sorte de tambour* en bois, et qu'on frappe avec les doigts.

Page 128, ligne 19.

Dans le mot آنکھیان *yeux*, qu'on lit dans le texte, on voit d'abord la terminaison persane et *dakhni* آن que j'ai fait connaître plus haut, et de plus un *yé* euphonique qui lie cette désinence à la terminaison radicale.

Page 128, ligne 24.

Au lieu de سب قطار *toutes en rang*, le ms. C porte بی شمار *sans nombre*, leçon qui vaudrait peut-être mieux.

Page 128, ligne 26.

Les cérémonies du mariage des Hindous sont décrites au long dans les *Transactions of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. III. Ce récit est dû au feu colonel Mackenzie.

Page 129, ligne 2.

دمامه est le nom d'un instrument de musique, traduit par نقاره *timbale*, dans le vocabulaire des mots dakhni, qui se trouve à la suite de la traduction de l'*Anwâr-i Suhaïlî*. Il s'agit plus loin de cet instrument comme étant battu en tête du cortége de Kâmrûp à sa rentrée en Aoude.

La sorte de musique nommée نوبت se compose de grands et petits tambours et d'aigres trompettes. Un orchestre ainsi formé se trouve dans chaque forteresse royale, pour jouer à de certaines heures. (J. Scott, *History of Dekhan and Bengal*, t. II, p. 448.) Dans l'hémistiche suivant, Haçan (*Sihr ul-baian*, p. 139) distingue le son du نوبت de celui des autres instruments :

کھڑکنا وہ نوبت کا باجون کی ساتھ

« Le bruit du *naubat* se mêlait à celui des autres instruments. »

Peut-être par نوبت entend-on quelquefois simplement *timbale* ou *grand tambour*.

Page 129, ligne 9.

Le mot دیپک, qui signifie proprement *une lampe*, se prend ici pour une sorte de feu d'artifice. Les Indiens aiment beaucoup les feux d'artifice; il y a en hindoustani des noms différents pour chaque espèce d'artifice. On peut consulter à ce sujet le poëme intitulé *Bârah mâça*, ou les *Fastes de l'Inde*, par Jâwan, p. 66, et le *Qanoun-e islam*, appendice, p. lvij, où trente-deux différentes espèces sont mentionnées. On exécute aussi dans l'Inde des illuminations qui surpassent tout ce qu'on voit en ce genre dans nos villes d'Europe. Mirza abou-Taleb Khan raconte qu'il vit à Laknau, lors du mariage du visir Ali, fils adoptif du nawâb, un fort de cinq milles de circonférence construit (pour cette occasion) en bambou, avec ses bastions et ses tours, entièrement couvert, pendant la nuit, d'une telle quantité de lampes que leur entretien occupait vingt mille hommes. (*Voyages du prince persan Abou-Taleb*, p. 133.)

Page 129, ligne 22.

Le mot پدمنی, qu'on trouve ici dans le texte, indique la plus excellente des quatre classes dans lesquelles sont distribuées les femmes. Voyez le *Dictionnaire hindoustani* de Shakespear, p. 186

Page 130, lignes 1-2.

Manière couverte d'exprimer ce que beaucoup de poëtes orientaux n'ont pas craint de décrire dans tous ses détails.

Page 130, ligne 13.

Au lieu de طرح *manière* (voie), leçon du ms. C, le ms. A porte تره, employé peut-être comme synonyme de تر ou de ترین, désinence persane du comparatif et du superlatif.

Page 130, ligne 28.

Le *noun* dans le mot سنبل, étant devant une labiale, prend le son du *mim*. Dans ce cas nous mettons dans nos langues un *m*; mais en hindoustani on laisse le *noun*, qui change seulement de son. Le *sumbul* est le *nard* ou l'*andropogon nardus* de Linnée.

Page 132, ligne 24.

A partir d'ici, la rédaction du ms. A que j'ai suivie est beaucoup plus longue que celle des autres mss.

Page 133, lignes 11-12.

Cette conclusion, où l'auteur fait marier le visir avec une amie de Kala, est tout à fait pareille à celle du roman hindoustani intitulé *la rose de Bakâwalî*, où Bahram, ministre de Chitr-saïn, roi de Ceylan et beau-père de *Tâj-ulmulûc*, héros du roman, se marie avec Rûh Afza, cousine de Bakâwalî épouse favorite du héros.

Page 134, ligne 3.

A propos de l'espèce de palanquin nommée *mahâdol*, dont il s'agit dans le texte, on lira, je pense, avec intérêt une note extraite

de l'*Araïsch-i Mahfil*, p. 27, sur les voitures et les palanquins de l'Inde :

« On sait que le gârî[1], dit Afsos, est une invention des gens de « l'Inde. Ceux qui s'en servent y sont à l'abri du chaud, du froid, « du vent et de la pluie. Les bayadères qui en font usage mettent « des ornements d'argent aux cornes des bœufs qui traînent ces « voitures, attachent des sonnettes à l'essieu des roues, et font « placer des nègres sur le timon. Dans cet équipage somptueux, « elles vont parcourir les foires, les lieux de pèlerinage et les jar- « dins. Les spectateurs surpris sont tentés de les prendre pour des « fées sur des trônes ambulants, marchant au son des cymbales....; « mais les voitures پردہ des femmes chastes sont couvertes de « tentures si bien attachées qu'on n'y verrait pas une ouverture « de la largeur d'un cheveu.....

« Malheureusement les voitures à roues vous cahotent beaucoup, « mais, à part cela, on y est fort bien. Trois ou quatre hommes « assis peuvent sans fatigue aller, tout en causant, où ils veulent « et faire ainsi leur route en jouissant des avantages du repos. Ces « *gârî* ont des rideaux ou en sont dépourvues. Celles qui sont « petites et légères se nomment *manjholî*, les très-petites et très- « légères *gaînî*, et les bœufs qui les traînent sont d'une espèce « particulière très-petite, et se distinguent par le nom de *gaina*. Le « *rath*, qui est à quatre roues, n'est pas préférable à ces petites voi- « tures : effectivement, elles cahotent peu et sont dignes de trans- « porter les *amîr*. Il y en a même de si bien faites et qui sont « ornées de si jolies peintures, qu'elles jettent dans la stupéfaction « ceux qui les voient; et leurs stores sont à tel point propres et « élégants que si le soleil était sur le passage de ces voitures, il « descendrait de son char pour y monter, et que si le dieu *Indra* « (roi du ciel) les voyait, il quitterait son trône pour s'y placer. « Aussi les grands personnages ne dédaignent pas de s'en servir, « et en varient la garniture selon les saisons. Pendant les chaleurs, « les stores sont en véti-ver; pendant les pluies, en toile cirée, et

[1] Sorte de voiture à deux roues traînée par des bœufs.

« durant l'hiver, en laine. Toutefois, ceux qui font le plus usage « de ces sortes de voitures sont les commerçants, les changeurs, « les joailliers, les employés du gouvernement, les femmes musul- « manes et les Indiennes. Il n'y a que les bayadères et les courti- « sanes qui se servent pour leur *rath* de rideaux brochés d'or, qui « mettent des sonnettes au cou des bœufs et des ornements de « métal à leurs cornes.

« Outre les voitures dont nous venons de parler, on emploie « encore, pour les souverains, une sorte de trône nommé *nâlkî;* « pour les *amîr,* des palanquins garnis de franges nommés *pâlkî;* « pour les dames, des palanquins nommés *mahâdol, chaundol,* « *sukhpâl* et *miâna;* et pour les femmes pauvres, des palanquins « nommés *dolî:* en sorte qu'une femme comme il faut ne va jamais « à pied et qu'une personne qui n'est pas *mahram*[1] pour elle ne « voit jamais sa taille. »

Page 137, ligne 3.

Le mot سهرا qu'on trouve ici dans le texte dérive de سه *trois* et de هار *guirlande.* Ce mot signifie *une sorte de guirlande* ou de couronne dont les nouveaux mariés ont la tête ornée à la cérémonie de leur mariage.

Page 137, ligne 15.

Le mot انتظارى employé ici dans le texte est le cas oblique de انتظارا *attente* (attention), nom d'action arabe de la huitième forme, auquel on a ajouté l'*alif* paragogique dont il a été question bien des fois.

Page 137, ligne 18.

On n'aborde jamais dans l'Inde un supérieur sans lui offrir un présent : c'est ce qu'on nomme *nazar.* Toutefois cet usage a été récemment aboli dans l'Inde anglaise.

[1] Le *mahram* est celui qui peut entrer dans le *haram*, c'est-à-dire, le père, les frères, les oncles et les beaux-pères, outre le mari.

Page 137, ligne 19.

La cérémonie du نثار consiste proprement à jeter des pieces de monnaie sur les personnes qu'on veut honorer. Ce mot est synonyme de نچهاور qu'on lit au vers suivant, et qui signifie proprement *sacrifice*.

Page 137, ligne 23.

Dans le texte, باتان *parole*, est pour باتين plus usité. Nous avons vu plusieurs fois l'emploi de la désinence plurielle آن.

Page 138, ligne 20.

Ici l'auteur a mis, à cause de la mesure, سروپ au lieu de سندروپ, ce qui est indifférent, ces deux mots ayant le même sens.

Page 138, ligne 22

Le sandal joue un grand rôle dans toutes les cérémonies indiennes, surtout dans celles du mariage.

Page 139, ligne 2.

Le jardin d'Irem était un célèbre jardin d'Arabie dont il s'agit souvent dans les poésies orientales.

FIN DES NOTES

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES NOTES

DES AVENTURES DE KAMRUP.

A bref final hindou, p. 210.

A bref. Comment rendu en anglais, 197.

Abeille (L') et le lotus, 235.

Absence prise dans le sens d'*amour*, 177.

Accusatif (Noms virtuellement à l'), 196.

Adjectif relatif. Comment il se termine fréquemment, 153.

Adjectifs séparés du substantif (Construction des), 208.

Afrit, 174.

Age. Manière dont on le constate dans l'Inde, 161.

Afsos, écrivain hindoustani. Voyez *Araïsch-i Mahfil*.

Akas (élément), 193.

Alif paragogique, 198, 221, 223, 227, 235, 242; — supprimé à la fin des mots, 210.

Alif bref (arabe). Sa prononciation en hindoustani et en persan, 143.

Amour humain et spirituel, 141, 142

Amour (Vers sur l') traduits de l'hindoustani, 186.

Amazones. Voyez *Tirya-raj*.

Amulette, 181.

Anecdote hindoustani citée, 223.

Anguia, corset, 158.

Année (Nouvelle). Voyez *Nau-roz*.

Anuswara, ajouté ou retranché, 201, 219.

Aoriste avec le sens de l'imparfait, 197.

Aoude, ville, 147.

Araïsch-i mahfil ou histoire et statistique de l'Inde. Fragments de cet ouvrage, 47, 150, 151, 188, 199, 231, 240.

Arbre de Judée, 156.

Argaja. Ce que c'est, 176.

Arec (Noix d'). Son usage, 199.

Astrologues nommés *pandit*, 192.

Atit, sorte de *faquir*, 151.

Atr, essence de rose, 237.

Ayaz, esclave de Mahmoud, 142. — Date de sa mort, *ibid.* — Anecdote intéressante à son sujet, 142, 143. Voyez *Mahmoud*.

Baïragui, sorte de *faquir*, 150.
Bakawali (Rose de), roman hindoustani, 240. — Sa conclusion pareille à celle de Kâmrûp, 239.
Bang, ancien nom du Bengale, 188.
Barah maça. Fragments de ce poëme, 158, 163, 234.
Barbat, instrument de musique, 237.
Barbarisme de l'arabe vulgaire usité en hindoustani, 227.
Bayadères. Leur danse, 157. — Qualification que leur donne l'auteur, 178. — Leurs voitures, 234.
Bengale. Description de cette province, 188-192.
Bétel. Ce que c'est, 199. — Ses variétés, 200. — Son éloge, *ibid.*
Bism-allah. Ce que c'est, 163. — Usage de ces mots, 140.
Borda, célèbre poëme arabe cité, 146.
Boucles de cheveux. Comparaison singulière, 145.
Brahma. Nom que les Hindous lui donnent, 152.
Brahmanes, 165.
Brulement des veuves. Réflexions d'Afsos à ce sujet, 176. — Vers de Properce, 177.

Cacid. Voyez *Harkâra*.
Calcutta, ville, 194. — Véritable orthographe de ce mot, 197.
Candy, royaume, 170, 214.
Caucase. Étymologie de ce mot, 203. — Ce qu'en pensent les Orientaux, *ibid.*
Cendre de fiente de vache. Usage que les faquir en font, 151.
Cérébraux (*Ré* et *dé*) se confondent quelquefois, 164.
Cerf-volant dans l'Inde, 164.
Ceylan. Étymologie de ce mot, 170. — Détails sur les habitants de cette île, *ibid.* — Ce qu'on entend par ce nom dans cet ouvrage, 213.
Chakor, oiseau, 235.
Chand, ornement, 232.
Chapelet musulman, 140, 220.
Char yari. Voyez *Sunni*.
Chasse (Vers persans et hindoustani sur la), 166.
Chatria, 165.
Chaume (Maisons couvertes de), 189.
Chaundol, sorte de palanquin, 241.
Chaupala. Ce que c'est, 191.
Chaux employée avec le bétel, 199.
Chevaux. Leur rareté au Bengale, 191. — Leur abondance à Dehli, *ibid.* — Nom des chevaux arabes, 232.
Cheveux. Manière dont les Indiennes les arrangent, 231.
Collier. Voyez *Kantha*. — Collier de perles, 171.
Colombo, ville, 170, 213.
Continuité de la sensation. Comment exprimée, 217.
Corail. Son nom persan, 224; — hindoustani, *ibid.*; — dakhnî, *ibid.*
Coran cité, 203, 298, 225. — Sa lecture, 153.
Cordon des brahmanes, 160.

Courtisanes. Qualification que leur donne l'auteur, 178.
Cuir (Hommes à jambes de). Voyez *Tasma-païr.*

Dahi. Usage qu'en font les voyageurs, 193.
Dam. Sa valeur, 194.
Damama, instrument de musique, 238.
Danse (La) chez les Indiens, 157. — Description de celle des bayadères, 157, 158.
Danseurs rétribués, 157.
Dandi, sorte de *faquir*, 151.
Dari, dialecte persan, 169.
Derviche. Ce que c'est proprement, 211. — On donne ce nom à des Hindous, *ibid.*
Désinence du pluriel usitée dans le dialecte du Décan, 214.
Désinences qui indiquent l'agent, 140.
Dessins indiens, 216. — Collection curieuse de ces dessins, *ibid.* — Dessins sur talc, *ibid.*
Dinar, monnaie. Sa valeur, 214.
Diram, monnaie. Sa valeur, 214.
Dissyllabes de trois lettres (Observations sur les), 204.
Dix. Ce que c'est, 174. — Leur résidence, 203.
Divinités indiennes. Manière dont les musulmans en parlent, 148.
Diwan. Ce que c'est, 181.
Dhoti, vêtements, 190.
Dhurpad, chant, 221.
Dopatta. Ce que c'est, 189, 230.
Doli, sorte de palanquin, 241
Dual-pa. Voyez *Tasma-païr.*

Écoles indiennes, 163.
Écoliers indiens, 163, 164.
Éléphant, commun au Bengale, 191. — Étymologie de son nom en hindoustani, 210.
Époux (Choix d'un). Voyez *Swayambar.*
Esclaves. Nom qu'on leur donne, 175.
État. Les fils prennent toujours, dans l'Inde, celui de leur père, 165.
Exception à la règle relative au sujet des verbes actifs à un temps passé, 185.

Fabliau analogue à une histoire de Kâmrûp, 225.
Farhad et Schirin, 143.
Faujdar, sorte de magistrat, 194.
Fées, 202. — S'il y a des fées mâles, *ibid.*
Feux d'artifice dans l'Inde, 239.
Fiancées. Leur conduite lorsque leurs fiancés meurent, 177.
Fiançailles. En quoi elles consistent dans l'Inde, 218. — Comment on les nomme, *ibid.*
Fleurs particulières au Bengale, 192.
Fruits particuliers au Bengale, 191

Gaïna, sorte de palanquin, 241
Gaïni, espèce de bœuf, 241.
Ganescha, 140
Gange (Le), 219. — Propriétés de son eau, 231.

Gari, sorte de voiture, 191, 240.
Garouda, 207.
Génies. Bons, 174; — mauvais, *ibid.*
Génitif (Emploi particulier du), 184.
Genres. Vague dans leur application, 193.
Ghari. Ce que c'est, 201.
Ghungru, ornement, 158.
Gorakh ou Gorakhpur, contrée, 148.
Granth, ce que c'est, 163.
Gul. Voyez *Ogre.*
Gulab jaman, fruit, 191.
Gulal, sorte de poudre, 237.

Haçan, écrivain hindoustani. Voyez *Sihr-ulbayân.*
Hajji khalil khan, 183.
Hamadani cité, 212.
Hardwar, 182.
Haridwar, *ibid.*
Hariri cité, 211.
Harkara ou messager, 219.
Hé. Observation sur les mots arabes terminés par cette lettre, 179.
Herklots, traducteur du *Qanoun-e Islam.* Sa mort, 172.
Heures. Leur division dans l'Inde, 201.
Hindous (Ouvrages des). Comment on les distingue de ceux des musulmans, 140.
Hinna. Voyez *Menhdi.*
Holi, fête. 237.
Hommes qui pénètrent dans les jardins des femmes. Comment traités en Orient, 174.
Hougly, ville, 193, 194.
Huçaïn Waïz cité, 212.
Hucca, pipe, 228.

I bref. Comment écrit dans les mss. hindoustani, 215.
Idiotisme arabe qu'on retrouve en hindoustani, 217.
Illuminations dans l'Inde, 238.
Indra, 241.
Inversion permise en poésie, 202.
Irem, jardin célèbre, 243.
Ischq pécha, fleur, 233.
Ismaïl khan cité, 183.

Jafar khan, nawâb du Bengale, 194.
Jamah, vêtement, 190.
Jangle. Ce que c'est, 196.
Jaune, employé pour *pâle*, en parlant du visage; pourquoi, 198.
Jawan, écrivain hindoustani. Voyez *Bârah mâça.*
Jeth, mois indien, 189.
Jinn. Voyez *Génies.*
Jogui, sortes de *faquir*, 151, 152. — Singulier proverbe sur eux, 152.
Joseph et Zalikha, poëme hindoustani. Extrait de la préface 146.

Kachkol, 225
Kajal. Ce que c'est, 177.
Kalawant. Orthographe de ce mot, 222.
Kangan, ornement, 236.
Kantha, sorte de collier ou de chapelet, 220.
Karan phul, boucles d'oreilles, 232

KARPAT. Orthographe de ce nom, 180.
KATH. Ce que c'est, 199.
KATIC, mois indien, 189.
KÉORA, fleur, 191.
KESRA final, remplacé en arabe vulgaire par un *yé*, 199.
KHAPPAR. Ce que c'est, 221.
KHAS-KHAS. Voyez *Véti-ver*.
KHIYAL, chant, 221.
KHULAÇAT UTTAWARIKH, ouvrage persan cité, 190.
KHUSRAU et Schîrîn, 145.
KOS. Sa valeur, 148.
KOYAL, sorte de coucou, 218.
KUTWAL. Signification de ce mot, 198. — Son étymologie, *ibid.* — Son emploi dans les *Lusiades*, *ibid.*

LAÏLA, Laïli, 143.
LAKH. Sa valeur, 232.
LANKA ou Lankapur, 148, 170.
LAQUÉDIVES (Iles), 224.
LETTRES. Manière respectueuse dont les Orientaux les reçoivent, 215.
LINGAM, 182.
LIS, 168. — Son nom arabe et hébreu, *ibid.*
[illegible]. En quoi ils consistent dans l'Orient, 201.

MADHOLTA, fleur, 192.
MAHABHARATA, 150.
MAHADÉO, 181, 182.
MAHADOL, sorte de palanquin, 240.
MAHAVIRY gangi, 219
MAHMOUD et Ayâz, 142. — Poëme sur ce sujet, *ibid.*
MAHOMET. Manière dont en parlent les écrivains hindoustani, 146; — considéré comme rédempteur, etc., 147.
MAHRAM. Ce que c'est, 242.
MAISONS. Leur valeur au Bengale, 189. — Manière dont elles sont construites, *ibid.*
MALABARS, habitants de Ceylan, 221. — Leur capitale, *ibid.*
MANDILA, instrument de musique, 237.
MANGER. Singulier emploi de ce verbe en hindoustani, 198.
MANGNI. Voyez *Fiançailles*.
MANJHOLI, sorte de voiture, 241.
MANOHAR et Madhmalat, 144. — Poëmes sur ces amants célèbres, *ibid.*
MARIAGE (Cérémonies du) dans l'Inde, 238.
MARIE ou Schîrîn, 143.
MARQUES que les Hindous se font sur le front, 160.
MATH, couvent, temple, etc., 151, 182.
MÉDECINS hindous, 143; — musulmans, *ibid*
MENHDI, ce que c'est, 171. — Son usage, *ibid.* — Celui de Narnaul, *ibid.* — Son nom en arabe, *ibid.*
MIYANA, sorte de palanquin, 241.
MIR TAQUI cité, 186, 224.
MIRDANG, instrument de musique, 237.
MISSI. Ce que c'est, 199 — Son usage, *ibid*

Monnaie (Pièces de) jetées par honneur sur quelqu'un, 242.
Monosyllabes de trois consonnes devenus dissyllabes, 145, 185, 220.
Montagnes considérées comme des pieux ou des clous, 203.
Mots arabes terminés en *hé*, 179.
Mulla, 160.
Munschi, *ibid.*
Muntakhabat-i hindi cité, 148, 223.
Musulmans (Ouvrages des). Comment on les distingue de ceux des Hindous, 149.

Nach. Voyez *Danse.*
Nal et Daman, 144, 229. — Poëme sur ces amants célèbres, 144.
Nalki, sorte de palanquin, 241.
Nasrati, poëte hindoustani, 144.
Nastarin, fleur, 168.
Nattes en véti-ver, 156; — du Bengale, 189.
Naubat. Ce que c'est, 238.
Nauratan, bracelet, 232.
Nauroz. Description de cette fête, 158, 159.— Renseignements curieux à ce sujet, 159, 160.
Navire. Noms qu'on lui donne en hindoustani, 195, 223.
Nazar. Voyez *Présent.*
Nazbo, végétal, 168.
Nénufar, 180.
Nimah, vêtement, 190.
Niçar, sorte de cérémonie, 242.
Nœud de l'année, sorte de cérémonie, 161.
Nom d'action en hindoustani, 140, 141, 236.—Noms de trois lettres et de deux syllabes (Règles sur les), 204.
Noun représentant l'*anuswâra*, 222; — radical considéré comme *anuswâra*, 211; — ajouté, 219; — retranché, 201; — qui a le son du *mim*, 239.
Nourriture des habitants du Bengale, 190.

Œufs du Nau-roz, 159, 160.
Ogre, 174. — Il mange comme un ogre, *ibid.*
Or (Fragment sur l'), traduit de Harîrî, 211; — de Hamadânî, 212; — de Huçaïn Waïz, *ibid.*; — de Walî, 213.
Ornements particuliers aux femmes de l'Inde, 231, 232.
Orthographe irrégulière adoptée pour la rime, 216.
Ozra, 183.

Pahar, mesure du temps, 189. — Sa valeur, 201. —Sa division, *ibid.* — Ce qu'on entend par *les huit pahar, ibid.*
Païça. Ce que c'est, 194
Pal. Sa valeur, 201.
Palki ou Palanquin, 241
Pan. Voyez *Bétel.*
Pandit, 160, 192.
Pankha en véti-ver, 156
Papiha, oiseau, 218.
Papillon (Le) et la bougie, 175
Paradis selon Mahomet, 168
Pari, 174 — Leur résidence, 205

Parsi (Dialecte), 169.
Participe de suspension dakhni, 153.
Pat. Orthographe de ce nom, 180.
Patna (Artistes de), 216. — Leurs dessins, *ibid.*
Phancegar, sortes de voleurs, 220.
Peintres indiens, 213, 216.
Percepteur d'impôts, 181.
Pierres précieuses. Le Bengale n'en produit pas, 191.
Piment, 190.
Pir. Ce que c'est, 154.
Pluriel. Comment il se termine dans le dialecte du Décan, 214.
Pluriel respectueux, 162; — usité également en hébreu, *ibid.*
Polyphème (Ressemblance d'une histoire de Kâmrûp avec celle de), 220.
Postposition du datif et de l'accusatif en dialecte du Décan, 178.
Potentiel (Verbe), 216.
Présents. Usage d'en offrir dans l'Inde aux supérieurs, 242. — Aboli dans l'Inde anglaise, *ibid.*
Prétérit employé pour le présent, 225.
Prêtre hindou chargé de présider au culte. Voyez *Purohit.*
Productions du Bengale, 191.
Properce (Vers de) sur les *sâti*, 177.
Providence, 152.
Puja ou adoration, 182.
Punch. Étymologie de ce mot, 197.
Purohit, 183.

Rakas. Voyez *Ogre.*
Ramarama, salutation hindoue, 215.
Ramayana, 148.
Ram-chand, 147.
Rath, sorte de voiture, 191, 240.
Rawan, 147.
Régner (Traités orientaux sur l'art de), 164, 165.
Répétition inutile pour le sens, 179, 228; — pour indiquer l'individualité, 236.
Rime de l'avant-dernier mot du vers, 223.
Riz du Bengale, 189. — Ses espèces, *ibid.*
Rotte (Grande). Expression pour la désigner en hindoustani, 210; — en arabe, *ibid.*

Saad uddin, poëte turc cité, 169.
Sadabart. Ce que c'est, 152.
Sahra, ornement, 242.
Salutation hindoue, 215.
Sandal. Sa couleur, 207; — son usage, 208, 243.
Sanniaci, sorte de *faquir*, 152.
Sarandip, île, 170; — son étymologie, *ibid.*; — ville, 184.
Sari, vêtement, 178, 179, 191.
Satgam ou Satgong, ville, 194.
Sati, 176, 177. — Ordonnance sur l'abolition de cette coutume barbare, *ibid.*
Ser, poids, 188.
Sihr-ulbiyan cité, 152, 162, 166, 167, 238.
Sikhs. Par quels mots commencent leurs écrits, 140.
Sindebad le marin (Extrait de l'histoire de), 204-206.

Singhala (Ile de), 170. — Étymologie de ce nom, *ibid.*

Sis phul, ornement, 231.

Siva, 181, 182: — Orthographe de ce nom en hindoustani, 181. — Sous quel nom ce dieu est plus souvent désigné, *ibid.* — Sous quel emblème il est adoré, 182.

Sriphal, fruit, 154.

Sukhpal, sorte de palanquin, 241.

Sumbul, végétal, 240.

Sundha. Ce que c'est, 176.

Sunni, 147.

Suraj, ornement, 233.

Sur-attribut, 182.

Surma. Ce que c'est, 172.

Suzanne. Étymologie de ce nom, 168.

Swayambar, sorte de cérémonie, 229.

Synonymes souvent employés en hindoustani, 228.

Syntaxe arabe souvent suivie en hindoustani et dans les langues musulmanes, 226.

Tablettes dont se servent les écoliers dans l'Inde, 163.

Taïfa. Ce que c'est, 225.

Tal, instrument de musique, 225.

Tanwin-fatha, seul conservé en arabe vulgaire et en hindoustani, 227.

Taon (Le) et le lotus, 235.

Tasma-païr, 204. — Opinion de Richard Hole sur cette race extraordinaire, 206. — Explication plus simple du traducteur, 206, 207.

Taprobane (Ile de). Étymologie de ce nom, *ibid.*

Temples hindous, 182. — Établissements qui en dépendent, *ibid.* — Étymologie d'un des noms qu'on leur donne, 195.

Temps (Division du) dans l'Inde, 201.

Thag, voleurs, 220.

Tigres. Sorte de souveraineté des *pir* sur ces animaux, 154.

Timbale, 238.

Tirya-raj, 197. — Pourquoi on le considère comme un pays d'amazones, *ibid.*

Tissus du Bengale, 192.

Titres des chapitres. Ils sont quelquefois omis dans les manuscrits 167.

Tulci noir. Voyez *Nâbzo.*

Turban des habitants du Bengale, 190.

Turcs (Mots) dans l'hindoustani, 228.

U. Quel son cette lettre représente dans les mots orientaux écrits par les Anglais, 197; — bref: comment écrit dans les manuscrits hindoustani, 215.

Ustensiles au Bengale. Leur matière, 189.

Védanta, 150.

Verbe potentiel, 210.

Verbes composés nominaux. Leur construction avec leur objet, 196.

Vetement des habitants du Bengale, 190.

VÉTI-VER, 156.
VEUVES indiennes (Les) se brûlent ou passent leur vie dans les austérités, 176. — Les veuves musulmanes les imitent en ce dernier point, *ibid.*
VIAÇADÉVA, 150.
VIN défendu dans le Coran, 208. — Comment les musulmans éludent la lettre de la loi, *ibid.*
VOITURES des Indiens, 240; — des bayadères et des courtisanes, *ib.*; — des femmes chastes, *ibid.*; — des souveraines, *ibid.*; — des *amîr*, *ibid.*; — des femmes pauvres, *ibid.*
VOYAGER (Manière de) dans le Bengale, 191.

WALI, cité, 175, 213.
WAMAC, 183.
WISCHNOU, 148.

YÉ euphonique, 214, 226.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE.

PRÉFACE.....Pages I
AVENTURES de Kamrûp. Invocation..... 1
CH. I. Naissance de Kâmrûp..... 4
CH. II. Éducation de Kâmrûp..... 12
CH. III. Songe de Kâmrûp..... 16
CH. IV. Songe de Kala..... 18
CH. V. Réveil de Kâmrûp..... 25
CH. VI. Réveil de Kala..... 31
CH. VII. Voyage de Kâmrûp..... 42
CH. VIII. Le naufrage..... 45
CH. IX. Le Tirya-râj..... 48
CH. X. Enlèvement de Kâmrûp..... 53
CH. XI. Le tasma-païr ou duâl-pa..... 58
CH. XII. Aventures de Mitarchand..... 63
CH. XIII. Aventures d'Achârâj..... 69
CH. XIV. La pierre philosophale..... 72
CH. XV. Aventures de Chitarman..... 76
CH. XVI. Aventures de Kanwalrûp..... 80
CH. XVII. Retour de Sumit auprès de Kala..... 88
CH. XVIII. Aventures de Manikh..... 95
CH. XIX. Aventures de Rasrang..... 99
CH. XX. Kâmrûp à Sarândîp..... 112
CH. XXI. Le puits..... 121
CH. XXII. Mariage de Kâmrûp..... 127
CH. XXIII. Retour en Aoude..... 134
NOTES..... 140
TABLE des matières contenues dans les notes..... 243

LIST OF WORKS

PRINTED FOR

The Oriental Translation Fund,

AND SOLD BY

Mr. Richard Bentley; Messrs. Parbury, Allen, and Co., and Mr. Straker, London; Messrs. Thacker and Co., Calcutta; Messrs. Binny and Co., Madras; Messrs. Leckie and Co., Bombay; Messrs. Treuttel and Würtz, and De Bure frères, Paris.

N.B. The Title-pages of all works printed for the Fund are ornamented with a Vignette, bearing the motto "Ex Oriente Lux."

1.

THE TRAVELS OF IBN BATUTA,

Translated from the abridged Arabic Manuscript Copies preserved in the Public Library of Cambridge, with NOTES, illustrative of the History, Geography, Botany, Antiquities, &c. occurring throughout the Work.

By the Rev. S. LEE, B.D., Regius Professor of Hebrew in the University of Cambridge, &c. &c. In Demy Quarto; price £1.

2.

MEMOIRS OF THE EMPEROR JAHANGUEIR,

Written by Himself, and translated from a Persian Manuscript,

By MAJOR DAVID PRICE, of the Bombay Army, &c. &c.

In Demy Quarto; 12*s*.

3, 14, 32, 34, & 39.

THE TRAVELS OF MACARIUS, PATRIARCH OF ANTIOCH,

Written by his Attendant Archdeacon, Paul of Aleppo, in Arabic.

Translated by F. C. BELFOUR, M.A. Oxon. &c. &c.

In Demy Quarto; In five Parts; £2.

4.

HAN KOONG TSEW, or THE SORROWS OF HAN,

A Chinese Tragedy, translated from the Original, with Notes, and a Specimen of the Chinese Text. By JOHN FRANCIS DAVIS, F.R.S., &c.

In Demy Quarto; 5*s*.

5.

HISTORY OF THE AFGHANS,

Translated from the Persian of Neamet Allah. Part I.

By BERNHARD DORN, Ph. D., &c. In Demy Quarto; 14*s*.

6.

THE FORTUNATE UNION,

A Romance, translated from the Chinese Original, with Notes and Illustrations; to which is added, a Chinese Tragedy.

By JOHN FRANCIS DAVIS, F.R.S., &c. Two Vols. Demy 8vo. 16*s*.

7.

YAKKUN NATTANNAWA,

A Cingalese Poem, descriptive of the Ceylon System of Demonology; to which is appended, the Practices of a Capua or Devil Priest, as described by a Budhist: and KOLAN NATTANNAWA, a Cingalese Poem, descriptive of the Characters assumed by Natives of Ceylon in a Masquerade. Illustrated with Plates from Cingalese Designs.

Translated by JOHN CALLAWAY, late Missionary in Ceylon.

In Demy Octavo; 8*s*.

8.

THE ADVENTURES OF HATIM TAI,

A Romance, translated from the Persian. By DUNCAN FORBES, M.A.

In Demy Quarto; 16*s*.

9.

THE LIFE OF SHEIKH MOHAMMED ALI HAZIN,

Written by Himself: translated from two Persian Manuscripts, and Illustrated with Notes explanatory of the History, Poetry, Geography, &c. which therein occur.

By F. C. BELFOUR, M.A. Oxon. &c. &c.

In Demy Octavo; 10*s*. 6*d*.—For the Persian Text of this Work, see No. 16.

10.

MEMOIRS OF A MALAYAN FAMILY,

Written by themselves; and translated from the Original,

By W. MARSDEN, F.R.S., &c. &c. In Demy Octavo; 2*s*. 6*d*.

11.

HISTORY OF THE WAR IN BOSNIA,

During the Years 1737-8 and 9.

Translated from the Turkish by C. FRASER, Professor of German in the Naval and Military Academy, Edinburgh. In Demy Octavo; 4*s*.

12.

THE MULFUZĀT TIMURY; OR AUTOBIOGRAPHICAL MEMOIRS OF THE MOGHUL EMPEROR TIMŪR,

Written in the Jagtay Turky language, turned into Persian by Abú Tálib Hussaini, and translated into English

By MAJOR CHARLES STEWART, late Professor of Oriental Languages in the Honourable East-India Company's College.

With a Map of Transoxania. In Demy Quarto. 12*s*.

13.

THE HISTORY OF VARTÁN AND OF THE BATTLE OF THE ARMENIANS,

Containing an Account of the Religious Wars between the Persians and Armenians, by Elisæus, Bishop of the Amadunians. Translated from the Armenian, by C. F. NEUMANN, Member of the Armenian Academy; the Mechitaristes at St. Lazaro, &c. &c. In Demy Quarto; 10*s*.

15.

THE LIFE OF HAFIZ UL MULK, HAFIZ REHMUT KHAN.

Written by his Son Nuwáb Must'ujáb Khán Buhadar, and entitled Gulistán-i Rehmut.

Abridged and translated from the Persian, by CHARLES ELLIOTT, Esq., Of the Bengal Civil Service. In Demy Octavo; 5*s*.

16.

THE LIFE OF SHEIKH MOHAMMED ALI HAZIN,

Written by Himself; edited from two Persian Manuscripts, and noted with their various Readings, by F. C. BELFOUR, M.A. Oxon, &c. &c.

In Demy Octavo; 10*s.* 6*d.*

For the English Translation of this Work—see No. 9.

17.

MISCELLANEOUS TRANSLATIONS FROM ORIENTAL LANGUAGES,

Volume the First. In Demy Octavo; 8*s.*

I. Notes of a Journey into the Interior of Northern Africa.—By Haji Ibn-ud-din Al-Aghwaati. Translated from the Arabic by W. B. Hodgson, Esq., late American Consul at Algiers, F.M.R.A.S.

II. Extracts from the Sakna Thevan Saasteram, or Book of Fate.—Translated from the Tamul Language, by the Rev. Joseph Roberts, Cor. M.R.A.S.

III. The Last Days of Krishna and the Sons of Pandu, from the concluding Section of the Mahabharat. Translated from the Persian version, made by Nekkeib Khan, in the time of the Emperor Akbar. By Major David Price, of the Bombay Army, M.R.A.S., of the Oriental Translation Committee, and of the Royal Society of Literature.

IV. The Vedala Cadai, being the Tamul Version of a Collection of Ancient Tales in the Sanscrit Language: popularly known throughout India, and entitled the Vetàla Panchavinsati. Translated by B. G. Babington, M.D., F.R.S., M.R.A.S., M. Madras Lit. Soc., &c.

V. Indian Cookery, as practised and described by the Natives of the East. Translated by Sandford Arnot.

18.

THE ALGEBRA OF MOHAMMED BEN MUSA, ARABIC AND ENGLISH.

Edited and translated by FREDERIC ROSEN.

In Demy Octavo; 10*s.*

19.

THE HISTORY OF THE MARITIME WARS OF THE TURKS,

Translated from the Turkish of Haji Khalifeh, by JAMES MITCHELL.

Part I. In Demy Quarto; 7*s.*

20.

TRANSLATIONS FROM THE CHINESE AND ARMENIAN,

By CHARLES F. NEUMANN.

In Demy Octavo; 12*s.* bds.

I. History of the Pirates who infested the China Sea from 1807 to 1810. Translated from the Chinese Original, with Notes and Illustrations.

II. The Catechism of the Shamans; or, the Laws and Regulations of the Priesthood of Buddha, in Ci...ia. Translated from the Chinese Original, with Notes and Illustrations.

III. Vahram's Chronicle of the Armenian Kingdom in Cilicia during the time of the Crusades. Translated from the Original Armenian, with Notes and Illustrations.

---

21 & 22.

THE GEOGRAPHICAL WORKS OF SÂDIK ISFAHÂNI'; And a CRITICAL ESSAY ON VARIOUS MANUSCRIPT WORKS, ARABIC AND PERSIAN,

Translated by J. C. from Original Persian MSS. in the Collection of Sir William Ouseley, the Editor.

Octavo; 10*s.*

23.

THE SHÂH NÂMEH OF THE PERSIAN POET FIRDAUSI,

Translated and Abridged in Prose and Verse, with Notes and Illustrations.

By JAMES ATKINSON, Esq.,

Of the Honourable East-India Company's Bengal Medical Service.

Octavo; 15*s.*

24.

THE TEZKEREH AL VAKIAT; OR, PRIVATE MEMOIRS OF THE MOGHUL EMPEROR HUMAYUN.

Written in the Persian Language by JOUHER, a Confidential Domestic of his Majesty.

Translated by Major CHARLES STEWART, of the Honourable East-India Company's Service, M.R.A.S., &c. &c.

Quarto; 10*s.*

25.

THE SIYAR-UL-MUTAKHERIN,

A History of the Mahomedan Power in India, during the last Century.

By MIR GHOLAM HUSSEIN-KHAN.

Revised from the Translation of Haji Mustafa, and Collated with the Persian Original, by Lieut.-Colonel John Briggs, M.R.A.S., &c. &c.

Vol. I. Octavo; 14*s.*

26.

HOEÏ LAN KI; OU, L'HISTOIRE DU CERCLE DE CRAIE,

Drame en prose et en vers, traduit du Chinois, et accompagné de Notes,

Par STANISLAS JULIEN. Octavo; 7*s.*

27.

SAN KOKF TSOU RAN TO SETS; OU, APERÇU GÉNÉRAL DES TROIS ROYAUMES.

Traduit de l'Original Japonais-Chinois, par M. J. KLAPROTH.

(Ouvrage accompagné de cinque Cartes.) Octavo; 15*s.*

28.

ANNALS OF THE TURKISH EMPIRE, FROM 1591 TO 1659 OF THE CHRISTIAN ERA,

Translated from the Turkish, by CHARLES FRASER.

Vol. 1. Quarto; £1. 11*s.* 6*d.*

29.

RAGHUVANSA, KÂLIDÂSÆ CARMEN,

Sanskrite et Latine

Edidit ADOLPHUS FRIDERICUS STENZLER. Quarto; £1. 1*s.*

30.

CUSTOMS AND MANNERS OF THE WOMEN OF PERSIA, AND THEIR DOMESTIC SUPERSTITIONS.

Translated from the original Persian Manuscript, by JAMES ATKINSON, Esq., of the Hon. East-India Company's Bengal Medical Establishment. Octavo; 5*s.*

31.

HISTORY OF THE EARLY KINGS OF PERSIA,

From Kaiomars, the first of the Peshdádian Dynasty, to the conquest of Irán by Alexander the Great.

Translated from the Original Persian of Mirkho..d, entitled the Rauzat-us-safa, with Notes and Illustrations, by DAVID SHEA, of the Oriental Department of the Hon. East-India Company's College. Octavo; 10*s.*

33.

THE TUHFAT-UL-MUJAHADIN;

A History of the First Settlement of the Mohammedans in Malabar, and of their subsequent Struggles with the Portuguese.
Translated from the Arabic. By LIEUTENANT M. ROWLANDSON.
Octavo; *5s.*

35.

ALFIYYA,

Ou la Quintessence de la Grammaire Arabe, ouvrage de Djemal-ed-din Mohammed, connu sous le nom d'EBN-MALEC.
Publié en original, avec un commentaire, par le Baron Silvestre de Sacy.
Paris, Octavo; *8s.*

36.

NARRATIVE OF TRAVELS IN EUROPE, ASIA, AND AFRICA,

In the Seventeenth Century, by EVLIYA EFENDI.
Translated from the Turkish. By the RITTER JOSEPH VON HAMMER. Part. I. Quarto; *12s.*

37.

A DESCRIPTION OF THE BURMESE EMPIRE,

Compiled chiefly from Native Documents, by the Rev. FATHER SANGERMANO, and Translated from his MS. By WILLIAM TANDY, D.D.
Rome, Quarto; *16s.*

38.

ESSAY ON THE ARCHITECTURE OF THE HINDUS.

By RÁM RÁZ,
Native Judge and Magistrate at Bangalore. With 48 Plates.
Royal 4to.; £1. 11*s.* 6*d.*

40.

ANNALES DES EMPEREURS DU JAPON,

Traduites par M. ISAAC TITSINGH.
Ouvrage revu, complété et corrigé sur l'Original Japonais-chinois, accompagné de Notes, et precédé d'un Aperçu de l'Histoire Mythologique des Japonais, par M. J. KLAPROTH. 4to.

41.

MISCELLANEOUS TRANSLATIONS FROM ORIENTAL LANGUAGES,

Volume the Second. *8s.*

CONTENTS:

I. A Genealogical Catalogue of the Kings of Armenia. By Prince Hubboff. Translated from the Armenian into the Russian Language, by Lazar Kooznets. Translated from the Russian into English, and compared with the original Armenian manuscript, by James Glen, of Astrachan.

II. An Account of the Siege and Reduction of Chaitúr; by the Emperor Akbar, from the Akbar Námah of Shaikh Abul Fazl. Translated by Major David Price.

III. Short History of the Secret Motives which induced the deceased Alemdár, Mustafá Páshá, and the Leaders of the Imperial Camp, to march from the city of Adrianople to Constantinople, with the stratagems they employed in order to depose Sultan Mustafá, and restore to the throne Sultan Selim the Martyr. In the year (of the Hejra) Twelve Hundred and Twenty-two.

IV. The Ritual of the Buddhist Priesthood. Translated from the original Pali work, entitled Karmawákya, by the Rev. Benjamin Clough, C.M. R.A.S., Wesleyan Missionary, Ceylon.

V. Translation of an Extract from a Horticultural Work, in Persian, by Baboo Radhakant Deb, Calcutta.

VI. Account of the Grand Festival, held by the Amir Timúr, on the Plains of Kaneh Gul, or Mine of Roses, after his return from Asia Minor, and the defeat of Ilderum Bayazid, or Bajazet, A. H. 803. Translated from the Mulfúzát Timúri, or Life of Timúr, written by Himself, by Colonel Francklin.

42.

HARIVANSA,

Ou Histoire de la Famille de Hari, Ouvrage formant un Appendice du Mahabharata, et traduit sur l'Original Sanscrit. Par M. A. LANGLOIS.

Première Livraison. 4to.

43.

CHRONIQUE D'ABOU-DJAFAR MOHAMMED TABARI,

Traduite sur la version Persane. Par LOUIS DUBEUX.

Première Livraison. 4to.

44.

THE DIDASCALIA; or, APOSTOLICAL CONSTITUTIONS OF THE ABYSSINIAN CHURCH.

Translated from the Ethiopic, by THOMAS P. PLATT, Esq., M.A. 4to.

LIST OF WORKS IN THE PRESS.

Haji Khalifah's Bibliographical Dictionary; translated by Professor Gustav Flügel.

This valuable Arabic work, which formed the ground-work of d'Herbelot's "Bibliothèque Orientale," contains accounts of upwards of 13,000 Arabic, Persian, and Turkish works, arranged alphabetically.

Naima's Annals of the Turkish Empire; translated by Mr. C. Fraser. Vol. II.

The Divan of the Huzailis; translated by Professor Kosegarten.

This is a collection of ancient Arabic Poems similar to the Hamása; the translation will be accompanied by the Arabic Text and scholia.

The Khatai Nameh; translated by Dr. Fleischer.

This curious Turkish work contains a description of China, with accounts of its government, laws, &c.

The Mirat-i-Ahmadi; translated by James Bird, Esq., M.R.A.S.

This is a valuable Political and Statistical history of Gujarát: It will be accompanied by an Historical Introduction, illustrating the constitution of Hindu society and the state of India, from the end of the tenth to the beginning of the thirteenth century.

The Book of Rewards and Punishments; translated from the Chinese, by Professor Stanislas Julien.

This is a collection of moral maxims illustrated by numerous interesting anecdotes.

The Chronicles of Rabbi Joseph; translated by the Rev. Dr. Bialloblotzky.

This Hebrew work gives an account of the Ottoman Power and its wars with the French. It is written in the style of the Old Testament, which, as far as practicable, has been preserved in the translation.

The Travels of Macarius, Patriarch of Antioch. Written by his Attendant Archdeacon, Paul of Aleppo: translated by F. C. Belfour, Esq. M.A., LL.D. Part VI.

This Arabic work, which is of great rarity, describes the Patriarch's journey through Syria, Anatolia, Rumelia, Walachia, Moldavia, and Russia, between the years 1653 and 1663 of the Christian Æra.

The Chronicle of Abulfat'h Ibn Abulhasan Alsamari; translated by the Rev. T. Jarrett, M.A.

This rare Arabic work, of which only one perfect copy is known to be in Europe, is a History of the Samaritans from the creation to the middle of the fourteenth century.

The Tarikh-i-Afghan; translated by Professor Bernhard Dorn. Part II.

This is a Persian History of the Afghans, who claim to be descended from the Jews. It will be accompanied by an account of the Afghan tribes.

LIST OF TRANSLATIONS PREPARING FOR PUBLICATION.

Class 1st.—Theology, Ethics, and Metaphysics.

The text of the Sankhya Karika; a compendious view of the Sankhya system of Philosophy, with a translation by Mr. Colebrooke, accompanied by the text and translation of the Sankhya Bhashya, a commentary on the Karika, by Gaurapada, and also with Notes and Illustrations derived chiefly from the Sankhya Pravachana, the Sankya Chandrika, and the Sankhya Satwa Kaumudi. By Professor Wilson.

The Li ki, translated by Professor Stanislas Julien.

This ancient Chinese work, which is attributed to Confucius, was the original moral and ceremonial code of China, and is still the principal authority on those subjects in that empire.

The Vishnu Purana; translated by Professor Wilson.

This is one of the Puranas of the Vaishnava order. It is very full on the subject of the principal votaries of Vishnu; and contains a copious genealogy of Hindu kings, and the life of Krishna.

A Collation of the Syriac MSS. of the New Testament, both Nestorian and Jacobite, that are accessible in England, by the Rev. Professor Lee.

This collation will include the various readings of the Syriac MSS. of the New Testament in the British Museum, and the Libraries at Oxford, Cambridge, &c.

The Dabistan; translated by David Shea, Esq., M.R.A.S.

This curious work contains a copious and truly interesting account of the religious tenets and ceremonies of the ancient Persians, the Hindus and other religious sects of the East. The discovery of this work, says Sir William Jones, has cast "a gleam of light on the primeval history of Iran, and of the human race, of which I had long despaired, and which could hardly have dawned from any other quarter."—*Asiatic Researches*, Vol. II.

Class 2d.—History, Geography, and Travels.

The Annals of Elias, Metropolitan of Nisibis; translated by the Rev. Josiah Forshall, A.M.

This Syriac Chronicle contains chronological tables of the principal dynasties of the world, brief memoirs of the Patriarchs of the Nestorian church, and notices of the most remarkable events in the East, from the birth of our Saviour to the beginning of the eleventh century.

Ibn Haukal's Geography; translated by Professor Hamaker.

This Arabic work was compiled in the 10th century by a celebrated Mohammedan Traveller, and is not the same as the Oriental Geography of Ebn Haukal that was translated by Sir William Ouseley.

The Travels of Evliya Efendi; translated by Mr. von Hammer, Part II.

This Turkish work contains an account of the Travels of Evliyá Efendi in all parts of the Turkish Empire, Turkistán, &c. in the middle of the seventeenth century.

The Nishan-i-Haidari; translated by H. S. Reid, Esq.

This is a Persian History of the Mysore during the reigns of Haidar Alí Khán and his son Tipú from A.D. 1753 to 1790, written by Mír Husain Alí Khán who was in the service of Tipú Sultán.

The History of Raja Krishna Chandra, translated by Sir Graves C. Haughton, K.H., M.A., F.R.S., &c. &c.

This Bengali work includes an account of the Rise of the Raja's family, of the events that led to the fatal catastrophe of the Black Hole at Calcutta, and of the triumphant establishment of the English under Lord Clive in Bengal.

Ibn Khaldun's History of the Berbers; translated by the Rev. Professor Lee.

This is a most rare and valuable work, containing an account of the origin, progress, and decline of the dynasties which governed the northern coast of Africa.

Ibn Koteiba's History of the Arabians, translated by Dr. J. H. Mœller.

This celebrated work contains the History of the Arabians from the time of Ismael the son of Abraham to near the end of the third century of the Mohammedan, or the 9th of the Christian era.

Makrizi's Khitat, or History and Statistics of Egypt; translated by Abraham Salamé, Esq.

This Arabic work includes accounts of the conquest of Egypt by the Khaliphs, A.D. 640; and of the cities, rivers, ancient and modern inhabitants of Egypt, &c.

The Tuhfat al Kibar of Haji Khalifah; translated by Mr. James Mitchell. Part II.

This Turkish History contains an account of the maritime wars of the Turks in the Mediterranean and Black Seas, and on the Danube, &c., principally in the time of the Crusades.

The Siyar ul Mutakherin of Mir Gholam Hussein Khan; translated by Lieut. Col. John Briggs. Vol. II.

This celebrated Persian work comprises the annals of Hindustan from the time of the Emperor Aurungzebe to the administration of Warren Hastings in Bengal.

The great Geographical Work of Idrisi; translated by the Rev. G. C. Renouard, B.D.

This Arabic work was written A.D. 1153, to illustrate a large silver globe made for Roger, King of Sicily, and is divided into the seven climates described by the Greek geographers.

The Shajrat ul Atrak, translated by Colonel Miles.

This Genealogical History of the Tátárs contains much useful information. The account of Jengiz Khan and his family is particularly interesting.

Makrizi's History of Egypt, translated by M. Quatremère.

An interesting portion of Makrizi's works, commencing with the fall of the descendants of Saladin.

Class 3d.—BELLES-LETTRES, BIOGRAPHY, and PHILOLOGY.

Haft Paiker, an historical Romance of Bahram Gur; translated by the Right Hon. Sir Gore Ouseley, Bart.

This Persian poem of Nazami of Ganjah, contains the romantic history of Behrám, the Fifth of the Sassanian dynasty of Persian Kings.

Mihr-u-Mushteri; translated by the Right Hon. Sir Gore Ouseley, Bart.

This Persian Poem, of which an abridgment will be published, was composed by Muhammed Assar, and celebrates the friendship and adventures of Mihr and Mushteri, the sons of King Shapur and his grand Vizier.

A Mythological, Historical, and Bibliographical Dictionary, alphabetically arranged, of the Hindu Deities, Kings, Heroes, &c., extracted chiefly from the Puranas; with notices of the principal works in Sanscrit Literature. By Professor Wilson.

The Siddhanta Kaumudi, or Sanscrit Grammar of Bhattoji Dikshita; translated by Professor Wilson.

Royal Asiatic Society's House,
14, *Grafton Street, Bond Street, London.*
1834.

00050680

V.+ R (?).

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016